N°24 OCTOBRE 1972 MENSUEL 4F.

ACTUEL

novapress

nouvelle formule

échec de la guerilla urbaine ?

le rock très laid

tintin chez les soviets

LES LECTEURS PARLENT AUX LECTEURS

Je vais parler de mes amants

Ce n'est pas par esprit de vengeance, mais par volonté de justice que je vais vous parler de mes neuf amants. Il n'est aucun d'eux que je n'aie aimé le plus totalement, à qui je n'aie donné le meilleur de moi-même, et pourtant huit d'entre eux furent des incapables. Le premier seul fut bon : intelligent, gai, sensible, il maniait son sexe avec puissance et tendresse et connaissait l'amour tel qu'il existe, beau et fort, si simple qu'il est mal connu. Sur les huit suivants, trois furent incapables de seulement avoir une érection, nus dans un lit, et les autres médiocres ou égoïstes. Et pourtant chaque fois j'acceptais toutes les défaillances avec sympathie, sans leur en vouloir, en pensant seulement à ces autres filles qu'ils rencontreront, des filles ignorantes qui ne connaissent pas l'amour vrai et qui en resteront déçues et blessées, complexées même, sans envie de recommencer. Mais il n'y a pas de femme frigide. Les femmes savent faire l'amour, et aiment faire l'amour. Alors ? Réfléchissez, jeunes gens, retournez-vous sur vous-mêmes, regardez-vous dans une glace, nu, et jugez de vos capacités. Si après ça vous méprisez toujours les « fesses », les « cuisses », les « nanas », « minettes »... elles qui n'ont jamais employé de vocables désobligeants à votre égard, je serai obligée d'en conclure que vous êtes des salauds et des brutes, et en dépit de ma nature je deviendrai lesbienne. Et vous mes sœurs, redressez la tête. Si j'étais un homme, je vous ferais l'amour tel que vous en resteriez heureuses pour le restant de vos jours. Vos partenaires ne valent rien. Changez-en souvent. Ne vous faites pas de bile, un jour ou l'autre vous tomberez sur l'un des bons numéros et vous verrez que l'amour est chose incomparable et que vous savez le faire merveilleusement...

Je ne fais pas partie du M.L.F.

Je vous embrasse toutes et tous.

On ne surveille pas la liberté

On a pas mal parlé des prisons il y a quelques mois. La Justice est également souvent prise à partie. Connais-tu une branche du Ministère de la Justice qui s'appelle « l'Education surveillée » ?

Quand on n'est pas majeur et que l'on a commis un délit ou que l'on est prêt à en commettre un (loi de 1948), le Juge des enfants vous retire de votre milieu néfaste pour vous mettre dans un milieu non néfaste : un internat d'éducation surveillée (I.P.E.S.). Là, en deux ans, le délinquant doit passer un C.A.P., réussite suprême et oh combien signifiante : il en sort d'ailleurs complètement dégoûté du métier qu'on lui a enseigné : l'instructeur préfigurant le chef d'équipe qu'il devrait avoir plus tard.

Quant aux éducateurs, une fois adaptés à la boîte, ils sont un engrenage dans la répression sociale. L'internat étant la microsociété avec sa prison (on dit isolement) et ses valeurs éternelles : le goût de l'effort, la virilité. Qui n'est pas sportif n'est qu'une lavette.

L'éducateur doit bien sûr répondre à cette image : énergie, attitude ferme et sûre. Il ne doit pas se faire marcher sur les pieds. Il doit avoir une main de fer dans un gant de velours. Il n'est pas autoritaire mais doit arrêter la plaisanterie « au bon moment ». La claque éducatrice est très conseillée.

« La liberté : 99 % de contraintes » disait un homme haut placé dans la direction d'un internat. On est bien sûr délinquant que par rapport à une loi et à une norme. La fugue est suffisante à la demande des parents ou du juge pour être placé dans ces charmants endroits.

« Liberté surveillée » l'hypocrisie est dans la juxtaposition de ces deux mots. Educateurs au service de qui êtes-vous ? Des adolescents ou des gens bien en place ?

J'abandonne ce sale boulot. Je cherche une communauté qui fera de l'éducation libre...

Claude Bouchet.

Révolte des éducateurs

Blondelle, sorti de l'E.N. l'année dernière vient de refuser de passer son C.A.P. La sanction prise contre lui est la suppression de son statut de stagiaire, c'est-à-dire : vidé.

Voici les raisons qui l'ont poussé à agir ainsi :

1) L'école actuelle est une école de classe.

2) Elle est complètement pourrie pédagogiquement et tenter de la réformer comme le veulent les syndicats et partis politiques c'est tomber dans un piège à cons magistral.

3) Dans ce cas-là, une chose à faire : la foutre en l'air. Ralbol d'une école qui sélectionne les gamins pour en faire de bons petits producteurs-consommateurs soumis. Ralbol de bosser pour le patron Etat. L'école sélectionne, trie, renforce les différences de classes en leur donnant l'aspect de différences de mérite.

L'école (pédago, psychiatres, instits) considère l'enfant selon plusieurs critères : asexué, irresponsable, improductif, apolitique. Pour que les enfants correspondent à cette définition il faut que leur modèle, l'instituteur, réponde aux mêmes critères.

C'est ce qu'on refuse et que Blondelle a refusé.

Reformer la pédagogie, donc l'école, c'est ce que veulent les syndicats enseignants. Il n'y a pas de pédagogie révolutionnaire. Les nouvelles pédagogies tuent l'enfant en profondeur : pas de véritable libération de créativité. L'école laïque n'est qu'un terme vide, creux, un leurre : la prétendue neutralité ne fait que masquer le bourrage de crâne idéologique (chef, héros, travail, santé, production, famille). Ouvrez des bouquins de classe, ça vous sautera à la gueule.

Normaliens.
de Châlons-sur-Marne.

Narcissique et Mysogine

Il y a un mec qui vous a écrit au sujet du F.H.A.R., il signe « Frédéric » (n° 21), ce quil dit est très con. On les connaît ces types là. Ils viennent deux ou trois fois, nous donnent quelques conseils, draguent un peu, puis foutent le camp.

Voilà leur portrait : cheveux longs, mais pas trop, mèche à la Malraux, complet de velours. On enlève sa cravate pour venir chez nous.

Ils se disent « pédérastes » (ça fait chic, à l'antique) ou mieux, « bisexuels » (un bisexuel, c'est un mec qui parle des filles aux types avec lesquels il couche).

Au F.H.A.R., nous sommes fascinants, paranoïaques, narcissiques, mysogines, hystériques et sans but ; la chose est bien connue.

Bien sûr qu'on a un problème avec les filles, on en est conscients, on discute avec elles. Ça n'est pas simple. Même pédé, on est des mecs, et elles sont des filles.

Je ne suis pas le porte-parole du F.H.A.R., je parle en mon nom. Le F.H.A.R., ce n'est pas merveilleux, mais le mieux qu'on puisse trouver, comme Actuel.

YVES.

S'éclater

Vous tournez en rond, vous piétinez dans des évidences repues d'insolite ou d'imaginaire et puis tout à coup, un beau matin, un foutu sac à dos vient de germer dans votre petite tête. Les jambes deviennent lourdes. Les courroies scient les épaules.

Les visions se précipitent, la fièvre monte... de noms de villes en noms de copains de quelques heures, de voitures en attentes, me voici allongé sur le sable d'une plage. Sable encore tiède d'une journée torride. Plage inondée par la nuit atlantique. Le visage éclaboussé d'étoiles qui me saoulent. Me regardent aussi avec un peu d'ironie, parce que je viens de m'apercevoir qu'il n'y a plus rien à comprendre. Simplement garder les yeux grands ouverts. Ecouter. Jouir sans avoir à se justifier. Saisir l'instant présent comme il me tend les bras.

Tout reste à saisir. On appréhende l'intensité du vécu, on s'y brûle. On s'y enivre. Je me mets à flirter avec l'inaccessible.

Je pense au junkie. Enfermé dans sa piaule. Se regardant dans sa petite cuillère encore humide.

Y' a pas toujours besoin d'une seringue pour s'éclater.

Y' a pas besoin d'être milliardaire pour s'égarer chaque matin dans la vie ? Eh vieux ! tu as déjà senti le sable tiède sous tes pieds ? Tu t'es déjà écroulé de fatigue dans les vagues ? Pardon, excuse-moi de t'avoir dérangé.

Des livres sur le Tao ou sur le Zen, des livres très chers. Alors qu'ici, on pige une réalité, immense, perpétuelle, en regardant un petit galet ou un moustique qui rapplique avec la nuit. Un moustique minuscule et des milliards d'étoiles au-dessus. C'est ça le Tao ? Est-ce la soif assouvie ? Le voyageur qui peut enfin partir n'importe où pour tout posséder ?

Hendrix va revenir jouer ici. Chaque note jaillira dans la nuit. Je le vois dans un éclatement de chair et de sang. Des accords de jouissance impossible où s'entremêlent des notes de douleur étrange. Des notes de couleur noire et qui sentent l'héroïne. Qui sentent la mort. Le suicide. Des notes venues des bas-fonds d'Harlem. Venues mourir dans la joie enfin trouvée sur cette plage. Red House déchiqueté, écartelé... Les peuples de la nuit vont se réveiller et s'insurger s'il n'arrête pas de jouer. Le sang se caille peu à peu sur chaque grain de sable qui devient mappemonde.

Goût du sel lorsque l'eau s'appelle mer...

Goût de la fièvre lorsque la fille à côté de moi éclate de rire.

Un rire dingue. Une porte forcée, éventrée vers l'amour. Vers des lèvres ouvertes. Vers la chair mêlée à l'eau. Nous allons nous creuser un terrier dans le sable. Nous y dormirons d'un sommeil de fauve.

Chère bande de dingues

J' vas essayer de balancer un rayon aphrodisiaque sur vos consciences surmenées, parce, lorsque je lis vos courriers, j'ai la larme à l'œil de voir toute cette saloperie régnante. Eh bien ! moi je suis un freak heureux, c'est pas chouette ça ?

D'accord, je suis un peu seul mais j'y suis habitué. Voilà, je bosse dans une boite d'assurances où j'ai la chance d'être avec des gens pas cons, jeunes d'esprit et qui ne demandent qu'à pouffer de rire dans le dos des chefs de service, qu'à se mettre en grève si ça se déclenche et qu'à discuter avec autrui. Ça doit être rare de se plaire dans son burlingue quand le boulot en lui-même est plutôt crétin. Mais y' a pas à dire, on s'aime bien, on est une dizaine et on se marre. J'ai la chance de ne pas connaître les cadences de la chaîne et les vexations imbéciles que prodiguent certains chefs, de pouvoir jouer au révolutionnaire en pondant avec les copains des tracts d'informations, de pouvoir draguer les copines sans être obsédé pour autant.

On a beau dire les potes, mais les esprits changent. Même les types et nanas mariés restent disponibles, vivants.

Il ne manque plus que de grandes baraques communautaires, moins de flics et de voyous, un peu plus de verdure et moins de bagnoles.

ACTUEL 24
octobre 1972
2, impasse Lebouis
75014 Paris
FON. 47-20

Sommaire

Crumb 4
Rock : le temps du grand guignol 6
Actualité : En attendant le grand soir 9
Nouvelles de l'underground 12
Ecologie, combines, underguide 14
Tintin et Milou vendent la peau de l'U.R.S.S. 16
La guérilla urbaine a la vie dure 18
Quand le quincailler perd les pédales 22
L'agriculture biologique 24
Les squatters 26
Entretien avec Charles Fourier 28
Un endroit planant : le Palais de la Découverte 31
Mosik 32
Je hais les festivals 33
Livres et cinéma 34
Petites annonces et Pieds divers 36
Une nana 41
Le Zen 44
Dashiell Hedayat : 1925 revisited 46

Rédaction :
Jean-François Bizot
Michel-Antoine Burnier
Bernard Kouchner
Jean-Pierre Lentin
Patrick Rambaud

Secrétariat de rédaction :
Claudine Maugendre

Maquette :
Claudine Maugendre
Didier Chapelot

Administration :
Anne

Publicité :
A.B. Kamir

Secrétariat :
Jackie

Composition :
N.P.P., 29 rue du Soleil, Paris-20e

Photogravure montage offset :
Eurographic :
36 rue des Annelets, Paris-20e

Tirage :
Istra - Strasbourg
16 avenue Hoche, Paris-8e

Ont participé à ce numéro :
Basilou
Jean-Pierre Bouyxou
Dr Hachis Buisson
Yann Burlot
Yves Clément
Costric
Philippe Cousin
François Dupuis
Jean-François Fogel
Antoine Gleizes
Noël Godin
Jess Gomart
Dashiell Hedayat
Janique Laudouar
Christian Le Vraux
Jean-Paul Ribes
Jean-Pierre Traisnel
Jean-Pierre Weintzem
Michaël Zwerin

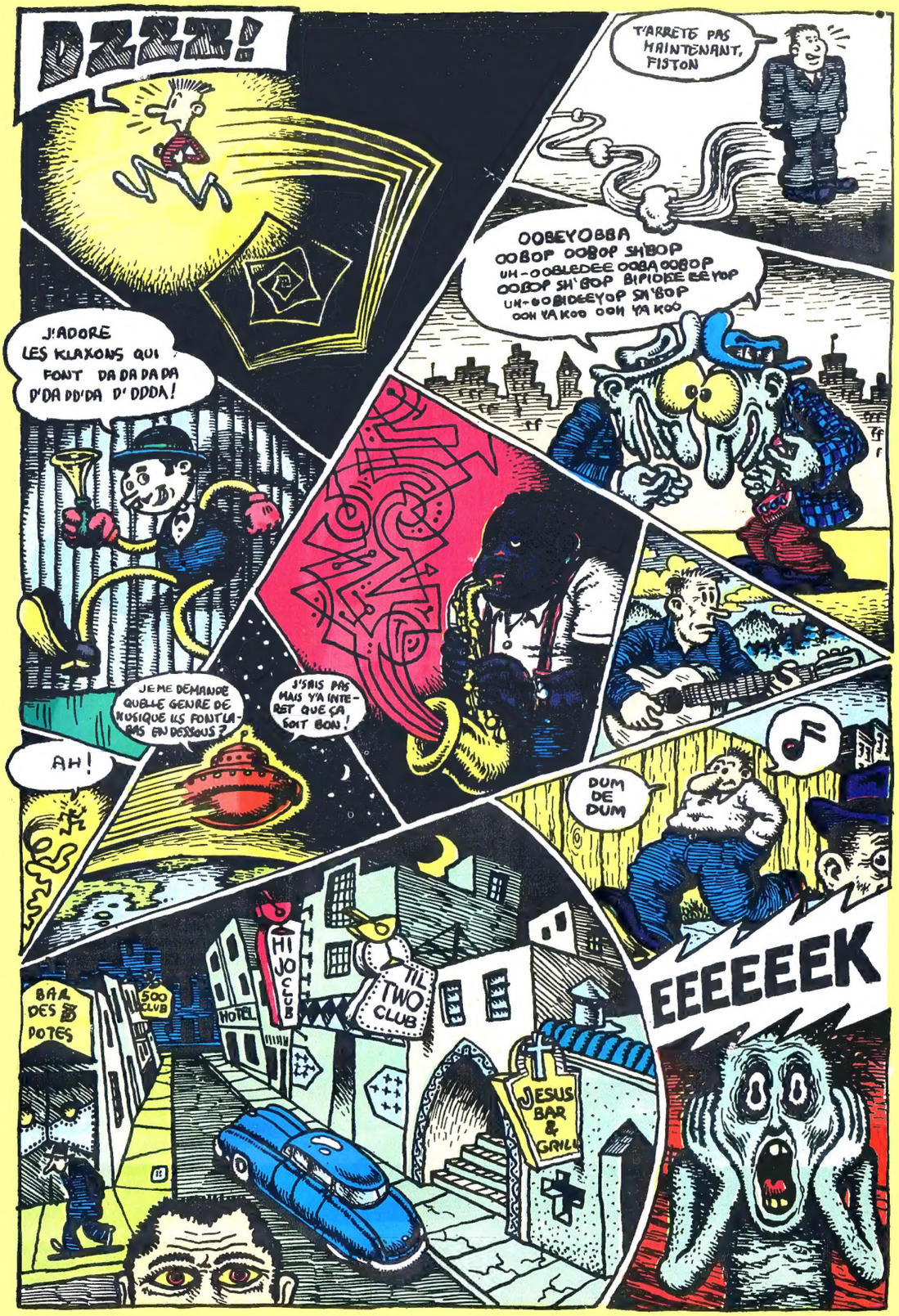
Couverture par Erro

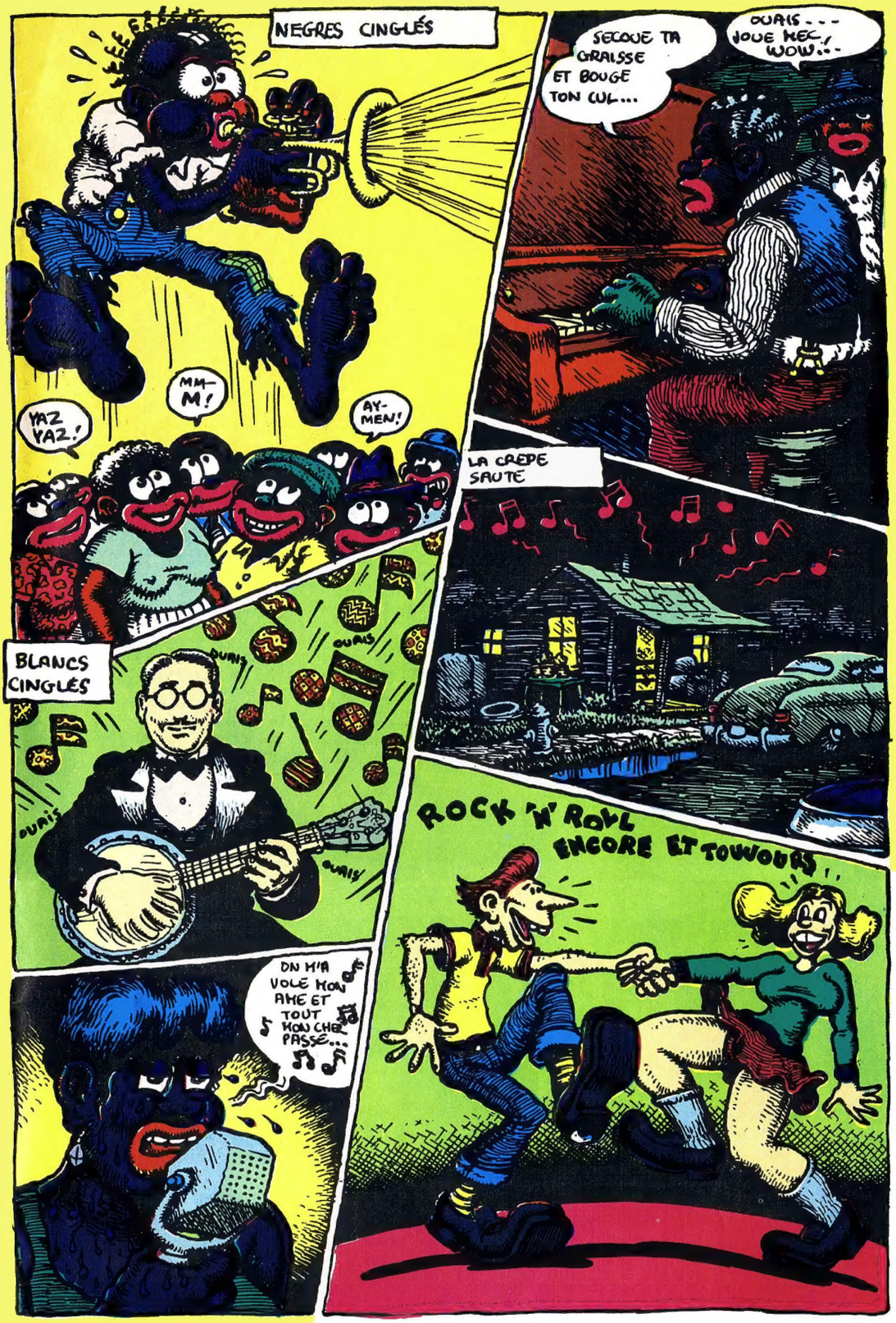
Ce numéro a été tiré à 90 000 exemplaires.
Directeur de la publication :
Jean-François Bizot

A l'aube de sa troisième année d'existence (Wow !), *Actuel* est bien différent et plus cher.

• Plus cher : nous ne sommes pas miraculeusement à l'abri des problèmes d'argent. Peu d'abonnés, peu de publicité, un tirage à 90 000 exemplaires, une vente d'environ 60 000, cela donne, au mieux à 4 francs le numéro, après le lourd prélèvement des Messageries, une rentrée voisine de 110 000 francs. Le papier coûte 30 000 francs, et notre nouveau papier, « plus beau », ne cause pas d'augmentation. Il revient, comme l'ancien, à 1,45 franc le kilo, car nous avons supprimé la couverture — tirée à plat — et, à 90 000 exemplaires, il devient simplement plus rentable d'imprimer sur un matériel de meilleure qualité et plus rapide. On n'en gagne pas un rond de plus : La fabrication coûte 45 000 francs, les faux-frais 10 000, les salaires 15 000, les piges 10 000. Faites le calcul, il ne reste rien. Et puis comparez la montée du prix du pain avec celle du prix d'*Actuel* : le pain est passé de 55 à 70 centimes, et les imprimeurs mangent du pain.

• Différent : nous aimons bien changer de formule et de contenu, sinon d'idées. Le délire graphique nous était, dans l'ancien format, chichement mesuré. Moins étriqués, nous serons plus lisibles. Quant aux dossiers, nous en avons fait le tour : Sexe, libération de la femme, écologie, drogue, urbanisme, free, pop et politique, etc., souvenez-vous : ils y sont tous passés, et leur problématique ne s'est pas encore suffisamment modifiée. La plupart sont encore disponibles. Différent : nous allons essayer d'étoffer les rubriques pratiques et de serrer l'actualité de plus près. Une fois de plus, nous avons pour cela besoin de votre aide : underguide, écologie, combines, agitation, pieds divers, toutes ces rubriques nécessitent votre collaboration. Ecrivez-nous. Nous cherchons aussi, activement, de jeunes journalistes qualifiés, de jeunes graphistes de talent et des dessinateurs de bandes dessinées Différent aussi en fonction de vous : si vous vous remuez, si vous organisez des concerts, si les groupes pop ne désespèrent pas et répètent dès l'aube, si le désir s'assume, si la fête commence, si les gauchistes ont de l'invention, si donc la vie est belle et si vous nous en faites part..


DZZZ!
T'ARRETE PAS MAINTENANT, FISTON
OOBEYOBBA OOBOP OOBOP SH'BOP UH-OOBLEDEE OOBA OOBOP OOBOP SH'BOP BIPIDEE BEEYOP UH-OOBIDEEYOP SH'BOP OOH YA KOO OOH YA KOO
J'ADORE LES KLAXONS QUI FONT DA DA DA DA D'DA DD'DA D' DDDA!
J'SAIS PAS MAIS Y'A INTERET QUE ÇA SOIT BON!
JE ME DEMANDE QUELLE GENRE DE MUSIQUE ILS FONT LA-BAS EN DESSOUS?
AH!
DUM DE DUM
HI JO CLUB
TIL TWO CLUB
500 CLUB
HOTEL
BAR DES POTES
JESUS BAR & GRILL
EEEEEEK



Complétez votre collection d'ACTUEL :
Chaque ancien numéro : 3 F au journal.
Rappelez-vous :
N° 10-11 : SPECIAL NOUVELLE-CULTURE. Les grands textes de l'underground U.S.A., l'histoire de la France parallèle et 48 pages de b.d.
N° 12 : LE ROCK DEGENERE. Interview et témoignages : mutations du rock et de la musique pop en général.
N° 13 : C'EST QUOI, L'ECOLOGIE ? Novembre 1971, un dossier qui donne des faits et fait pleurer les chiffres. Germaine Greer et la libération des femmes, l'histoire du Velvet Underground.
N° 14 : LE SEXE EN FRANCE : dans les lycées, dans les foyers des travailleurs immigrés, en rase campagne et dans nos têtes : enquêtes, interviews, questionnaires.
N° 15 : SPECIAL B.D. UNDERGROUND : Crumb, Lynch, Cousin, Guitton, etc. Et Herbert Marcuse, qui vous en dit long.
N° 16 : LE SERVICE MILITAIRE : armée, les soldats défilent. Les casernes font entendre un autre bruit que celui des marches au pas. Amsterdam : provos et kabouters.
N° 17 : LE GUIDE DE L'UNDERGROUND EN FRANCE : témoignages, analyses et portraits. Un annuaire des adresses et des renseignements sur lesquels il est bon de se brancher.
N° 18 : LES VILLES BRULERONT ET VOUS LES RECONSTRUIREZ : l'urbanisme délirant qu'on nous prépare et les cités utopiques dont nous rêvons.
N° 19 : LA ROCK CULTURE DANS LES POUBELLES DE DYLAN : Pop-stars déclinantes et réflexions enragées d'Abbie Hoffman du fond de sa retraite.
N° 20 : LA DROGUE. Un dossier complet et objectif. Témoignages, débat, typologie des différentes drogues. Rapports canadien et hollandais.
N° 21 : LA ROUTE, nouveaux itinéraires.

abonnez-vous!

40 F pour 12 numéros
+ offre exceptionnelle
valable deux mois :
l'album de Crumb
Je souscris à un abonnement
à « Actuel-Nova Press »
Nom : Prénom :
Profession :
Age :
Adresse :

Mode de règlement :
mandat - chèque postal - C.C.P.
Paris 4.585-95 (envoyer les trois volets à Actuel), chèque bancaire à renvoyer à : « Actuel », 2 Impasse Lebouis. 75014 - Paris.

12 numéros + 1 disque = 45 F
Je souscris à un abonnement
à « Actuel-Nova Press »
au choix l'un des 33 tours suivants :
[] Rock Génération : premiers enregistrements du Soft Machine.
[] Steve Lacy : Moon.
[] Sun Ra : Solar Myth Arkestra.
[] Gong, Camembert Electrique.
(Cochez la case correspondante à votre choix).
Nom : Prénom :
Profession :
Age :
Adresse :

rock : le temps du grand guignol

David Bowie étale sa combinaison pailletée et décolletée jusqu'au nombril. Alice Cooper vous tire une langue baveuse, tout nu et enroulé dans son boa. A New York, le «groupe qui monte », les New York Dolls, portent talons hauts, panties roses, cheveux teints en vert fluorescent et de grasses épaisseurs de rouge à lèvres. Le groupe dont tout le monde parle à Londres, Roxy Music, s'habille de cuir noir et de fourrures équivoques, et chausse des lunettes incrustées de perles. La nuit est hantée par des visions d'un Lou Reed à la paleur du vampire. Voici le temps du rock fardé, équivoque, décadence, peplum, fards de toutes sortes. En France, heureusement le rock est encore sage et viril — si l'on évite de passer sous les motos d'Albert et sa fanfare polyorcétique.

Il y a quelques années, le rock de la décadence restait l'affaire de quelques marginaux, intellectuels incurables, obsédés tenaces qui s'épuisaient en vains coups de tête contre les murs capitonnés de la respectabilité rock : le Velvet Underground à New-York, les Stooges ou le MC5 à Détroit, les Mothers of Invention à Los Angelès. Trois villes, trois miroirs bilieux tendus à l'Amérique. New-York la cosmopolite, ville des avant-gardes esthétiques et de la décadence élégante. Détroit la crasseuse, dévorée de vapeurs corrosives, et son rock surchauffé qui brûle les veines, pulse le long des nerfs et tétanise les muscles. Los Angelès ou l'Amérique résumée, avec ses kilomètres de conformismes banlieusards et son perpétuel « freak show » de cultes noirs, de mégalomanes mystiques, d'anges exterminateurs et de pitres, Los Angelès qui produit les fabrications pop les plus polissées aussi bien que le rock le plus outré, théâtral, caricatural, des parodies sinistres et des cruautés pour rire.

Iggy ou Lou Reed restent dans leur ghetto de pervers et de bêtes de foire, et finissent par se taire. Seule Los Angelès sait trouver des maillons faibles dans l'immobilisme du rock business : Frank Zappa manipule sa laideur et ses grimaces jusqu'à en faire un produit vendable. Jim Morrison et les Doors touchent la note juste et se placent pour un ou deux ans au sommet de la hiérarchie du succès, avec leur mixture de sexe, de mort, de paganisme et de théâtre. Après leur déclin on croit disparus les fastes luciférien du rock psychotique : erreur. Un nouveau prince maléfique prend sa place en la personne d'**Alice Cooper.** Alice trouve à Los Angelès une inépuisable source d'« americana », bandes dessinées, films d'horreur, romances sentimentales, schlock hollywoodien, pathos et psychanalyse à bon marché. Deux ans plus tard, il possède les clés du succès. Pour y parvenir, il séjourne pendant presque un an à Détroit, où il forge son rock épais et corsé, la « high energy music » tous les samedis soirs dans les grandes salles de bal surpeuplées comme le « Grande Ballroom ». Alice Cooper s'y plonge dans un grand bain de sueur, celle qui dégoutte de ses cheveux emmêlés en tresses gaisseuses. Et pour compléter son numéro, Alice va puiser quelques visions du côté de New-York et du Velvet : éclat moite des combinaisons de cuir noir qui célèbrent la culture des porno-shops et des perversions pittoresques, chairs blanchâtres, trop molles, maladives, visage cerné de quatre heures du matin où coule le rimmel en sillages poisseux (qui ressemblent, sur le mauvais noir et blanc tramé d'une photo de journal, à des filets de sang).

Photos : Byron, R.C.A., E.G.G. management.

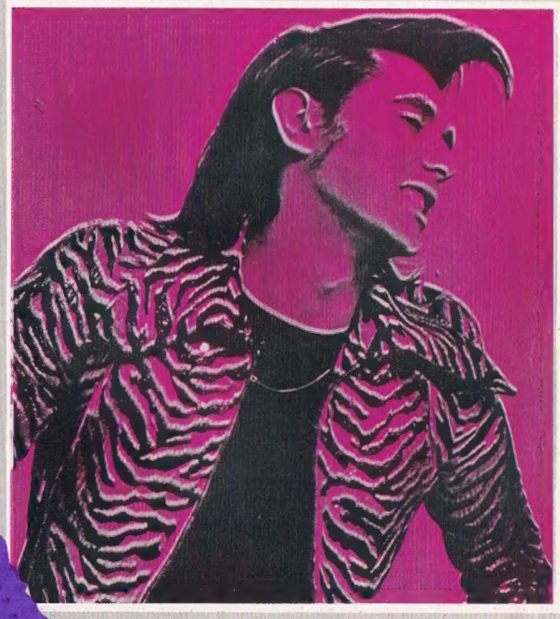
Alice Cooper est devenu, comme il était trop facile de le prévoir, un des premiers groupes américains. **School's out** a grimpé au sommet de tous les hit-parades. Comme on pouvait également le prévoir, il s'enfonce désormais dans la facilité et la médiocrité. Le nouvel album est d'une triste platitude. Le groupe a quitté Détroit depuis longtemps pour les villégiatures luxueuses du Connecticut. « Le show va devenir de plus en plus grand et de plus en plus somptueux, comme une scène de Busby Berkeley en plus pervers, avec quarante danseurs. Il n'y a pas d'autre voie que d'en faire toujours plus. » Et moins bien.

Alice Cooper nous aura au moins amusé pendant quelques mois. Ce qui cause aujourd'hui son déclin faisait autrefois nos délices : son ultime roublardise. Oh, ce n'est pas Alice qui se prendrait au jeu comme Iggy Stooge et se lacérerait le corps, ou qui se brûlerait jusqu'au bout à force d'excès physiques comme Jim Morrison. Alice se proclame Dr Jekyll et M. Hyde, endosse sur scène une personnalité seconde, différente de la vie quotidienne. Alice, fils aimant et aimé par ses parents, homme cultivé et aimable, bon citoyen : ce revers est tout aussi indispensable à son image que son double satanique. Alice vend du frisson, pas des angoisses. Pour les angoisses, adressez-vous plutôt à Iggy Stooge le possédé, aux yeux vitreux, qui se livre devant vous à des jeux dont vous devinez la profondeur mortelle.

Après l'ascension américaine d'Alice Cooper, vient la riposte de l'Angleterre. Elle aussi possède de vieilles traditions en matière de laideur excentrique et de frasques décadentes. Sans remonter jusqu'à Oscar Wilde, Mick Jagger ne figure-t-il pas le prototype de la star hermaphrodite, les Rolling Stones n'ont-

ils pas bâti leur succès à coups d'outrages, de délits et de grimaces insolentes ? Il y eut aussi les barbares hirsutes et insultants du rock sale, une tradition qui passe par les Pretty Things, puis se politise et se fait plus exhibitionniste avec les Deviants, ou les Pink Fairies. Ceux-là aussi furent longtemps ignorés ou combattus par l'establishment du rock.

Héritiers de la grande tradition décadente britannique, successeur des idoles efféminées et étincelantes, voici **David Bowie,** et son nouveau masque : Ziggy Stardust, archétype et caricature de la rock'n'roll star, touffe de cheveux rouges carotte hérissée comme une crête et vêtements moulant le corps de lamés miroitants. Son show démarre à cent à l'heure avec « Hang on to yourself », un rocker ultra-rapide et méchant pris dans son dernier album. Son groupe, les Spiders from Mars, lui emboîte le pas dans l'outrance visuelle : le guitariste Mick Ronson s'est teint les cheveux en blond platine, et deux traits d'un rouge à lèvres fougueux barrent son visage livide. David Bowie se livre avec lui à un rituel qui allonge hardiment la liste des mille usages pervers de la guitare électrique considérée comme symbole phallique : la fellatio de la guitare, où Bowie, à genoux, caresse de ses lèvres les cordes de la guitare de Ronson.



Les « folies-Bowie » font les délices de l'Angleterre et de sa maison de disques. David Bowie n'est pas simplement le sous-produit d'une mode éphémère, une superstar de marketing. Il est de ceux qui, précédant une mode d'une année ou deux, chevauchent aisément la crête de la vague. Mais, au contraire d'un Alice Cooper, Bowie s'affirme « performer » à temps complet, amoureux de l'artificiel et du spectaculaire dans sa vie quotidienne aussi bien que sur une scène, engagé dans une guerre permanente contre la banalité. Il appartient à cette espèce rare de grands félins qui assument le « superstardom » avec une superbe élégance et un cynisme à toute épreuve. « So enticing, so inviting / to play the part / I could play the wild mutation as a rock'n'roll star » (C'est si excitant, si attirant de jouer le rôle. Je pourrais jouer le mutant fantastique en me faisant rock'n'roll star). Doué d'une redoutable intelligence stratégique, il manipule savamment son personnage, son « image », et utilise les mass media à son profit. C'est le modèle de la star des années soixante-dix, à la fois flamboyante et calculatrice. Bowie y ajoute une délectation lucide dans le port du masque, le pur jeu des apparences et de la superficialité.

« Ce que dit la musique peut-être sérieux, mais en tant que médium on ne devrait pas l'analyser, la questionner et la prendre aussi au sérieux, je crois qu'il faut la maquiller, en faire une prostituée, une parodie d'elle-même. Elle devrait être le médium-Pierrot, le clown. La musique est le masque que porte le message — la musique est le pierrot et moi, le performer, je suis le message. »

The rise and fall of Ziggy Stardust and the Spiders from Mars (R.C.A.) présente le dernier masque de Bowie. On y retrouve l'extrême soin apporté à la production, les arrangements mélodramatiques de violons ou de cuivres, les affèteries du chant. Mais l'album s'accomplit dans les rythmes électriques, puisés du côté de Lou Reed et de son « Sweet Jane » : le retour à un rock simple et bondissant, celui des trois accords et des vieux tempos familiers, dans des chansons comme « Hang on to yourself », « Star » ou « Sufragette City ». Le thème de la star devient le prétexte d'un jeu de miroirs et de fantasmes : le narcissisme, l'homosexualité, le fétichisme et l'idolâtrie explosent dans des phrases haletantes, tournures barbares et savantes obscurités — chaque auditeur est libre de compléter par ses propres fantasmes.

« Je n'écris pas des choses très profondes. Je ramasse simplement ce que d'autres gens disent, je le note et j'en fais des chansons. J'ai renoncé à penser par moi-même, parce que j'ai décidé que tout ce que j'écris ressemble à ce que n'importe qui d'autre écrirait ».

David Bowie possède trop d'idées et d'énergie pour se contenter de son rôle de star : il applique à présent son flair et son sens du spectaculaire à d'autres que lui. Au groupe **Mott the Hoople,** par exemple. Ils pensaient se dissoudre faute d'idées neuves : Bowie leur compose une chanson, « All the young dudes » et leur façonne une nouvelle image : maquilage, jeu de scène flamboyant. Ils ouvrent désormais leur show par « Sweet Jane ». Puis Bowie s'attèle à la production du prochain album de Lou Reed.

David Bowie tient le devant de la scène, mais **Roxy Music** colonise la coulisse, une ascension météorique en six mois. Richard Williams du **Melody Maker**, écrivait : «Personnellement je ne me suis jamais senti aussi excité par un nouveau groupe. Ils n'ont pas de manager, ils n'ont pas d'agent, ils n'ont pas de contrat d'enregistrement. Mais — et retenez mes paroles — d'ici quelques mois ils seront énormes. » Un manager, ils le trouvent bientôt en la personne de David Enthoven et E.-G. Management, déjà responsable du « lancement » triomphal d'Emerson Lake and Palmer et de King Crimson. Roxy Music marque ainsi sa volonté de se distinguer parmi les masses de trimeurs de la rock music qui tournent inlassablement.

Comme tous les marchands de fantasmes qui ont réussi, Roxy Music sait capter l'esprit du moment, créer des images à la hauteur du vent d'hallucination qui souffle sur l'époque. Comme Bowie, le groupe montre un sens aigu de l'emballage. Comment rester indifférent devant la superbe pochette ? Sur un revers, une pin-up délectablement démodée, et sur l'autre six cartes postales dédicacées des années cinquante, couleurs de néon criard, poses niaisement inspirées, vêtements de léopard et frisettes gominées surplombant le front : on est invinciblement pris de malaise devant ce rutilement grinçant, ces éclats douteux, et ces clins d'œil qui n'en sont pas.

La musique aussi provoque le malaise au moyen de glissements temporels des plus sournois. Roxy Music s'est égaré dans une machine à explorer le temps déréglée à moins qu'ils n'en gauchissent sciemment les commandes pour appeler les plaisirs raffinés de la rencontre inattendue. Bryan Ferry, chanteur et « cerveau » du groupe, commente : « Ce qui m'intéresse, beaucoup

plus que l'ambiguité, c'est la juxtaposition d'éléments de façon à ce qu'ils choquent. J'aime la surprise. »
Le malaise s'accentue encore grâce à un son sale à souhait, les bavures d'une guitare distordue à l'extrême, les éructations incongrues du synthetiser, l'agacement des bruits enregistrés (ceux d'une soirée mondaine ou d'un champ de bataille).
« Le prochain album sera enregistré plus rapidement et à meilleur marché, quelques prises « live » pour chaque morceau. Il n'y a pas assez d'erreurs sur le premier album. Je veux obtenir une impression plus [illegible] se. » Le noyau originel du groupe — [illegible] Ferry, le saxophoniste Andy McKay, préposé aux bruitages et manipulations électroniques, Eno — est passé par l'université et les études musicales classiques, et aborde le rock sans expérience préalable. Ils ont créé en Roxy Music un groupe expérimental au plein sens du terme : chaque morceau constitue une tentative, unique, et leur évolution future reste complètement imprévisible. Ils n'ont pas l'intention de poursuivre leurs citations du rock des années cinquante, qui, d'après eux, ne se prêtent pas à de nouveaux développements. Il leur reste un son très particulier : l'étrange vibrato solennel de la voix de Bryan Ferry, la coloration médiévale de certaines mélodies, rehaussée par l'emploi du hautbois, les heurts de sonorités, les morceaux en formes de collage, « Chance meeting » — la collision d'une belle mélodie vocale, calme et mélancolique, avec les hurlements torturés d'un feed-back à peine contrôlé qui donne la chair de poule. Toute la scène anglaise suit bientôt les traces de Bowie et de Roxy Music. Peter Gabriel, le chanteur de Genesis, se pare et se maquille. Les Pink Fairies, dissouts pendant quelques mois, se reforment et semblent enfin trouver quelques succès. Screamin' Lord Sutch sort de sa tombe. Londres devient un été la capitale du rock excentrique. Lou Reed, puis Iggy Stooge, viennent y prendre un second départ. Lou Reed y a enregistré un premier album avec des musiciens de studio anglais, jovial, vigoureux et sans fard. Au Ba-ta-clan — la première fois qu'il remonte sur scène depuis le Velvet Underground, — il porte un complet gris, fume une longue cigarette blonde et s'accompagne à la guitare acoustique. Son association avec David Bowie fait exploser cette nouvelle sobriété : il va chercher aux Etats-Unis un groupe de très jeunes musiciens new-yorkais. Sur scène, il apparaît vêtu d'un costume de velours noir incrusté d'arborescences en perles, les lèvres noircies sur un fond de teint cadavérique, les ongles peints. Il accomplit avec l'un de ses guitaristes des pas-de-deux qui rappellent les frasques de Bowie. Lou Reed a conscience de son rôle de précurseur dans ce domaine de la perversité et de la décadence : « A l'époque j'écrivais simplement sur ce qui se passait autour de moi. Je ne me rendais pas compte qu'il s'agissait d'un monde complètement inconnu pour tous mes auditeurs. Tout le monde en est aujourd'hui au point où j'en étais en 1967. Je me demande où ils en seront dans cinq ans. A vrai dire, je me demande où j'en suis moi-même aujourd'hui. » Lou Reed n'a pas résolu son dilemme : conscient de la nécessité de se donner en spectacle, d'assumer des rôles, il semble ne s'y résoudre qu'à contre-cœur. « Il vaut peut-être mieux agir comme une star qu'être une star, parce que les vraies stars meurent prématurément ou deviennent irrémédiablement folles. » Mais il n'y a rien en lui du brillant marionnettiste qu'est David Bowie, exultant dans la multiplicité même de ses déguisements. Lou Reed présente le miroir hésitant de ses contradictions intérieures.
L'excentricité scénique souffre mal l'insécurité, le doute, les retours sur soi. Elle exige un culot total, un narcissisme impétueux, une arrogance de béton armé, le goût de l'opérette, du mélodrame, de la boursouflure théâtrale, de la tragédie. Les nouveaux barbares du rock traînent leur ego gargantuesque et le gonflent sur scène jusqu'à des proportions légendaires, dévidant leurs fantasmes personnels, imposant le pur brillant de leurs personnages avec une insistance qui frise parfois la contrainte physique. Iggy Stooge, débarque peu après Lou Reed en Angleterre pour y enregistrer un album (à paraître bientôt) et y remonter sur une scène (ce qu'il n'avait pas fait depuis presque deux ans). Il a rameuté ses vieux compagnons, deux des anciens Stooges. Ses contorsions, ses braillements hallucinés, sa haine puissante des micros qu'il jette et piétine avec des grognements vengeurs, forment le rituel qui précède la rupture des barrières : Iggy s'avance dans la foule, prend les spectateurs individuellement à partie, les empoigne, les agresse, leur tire les cheveux, hurle des obscénités à leurs oreilles. Le public tremble et se ramasse sur lui-même comme un mollusque sans défense. Iggy Stooge triomphe dans l'ivresse mégalomane, l'ultime power trip.

Selon un processus historique désormais familier, les Etats-Unis rattrapent l'Angleterre en courant, avec leur version de la décadence : plus folle, plus outrancière, moins raffinée et sophistiquée, plus « high energy ». Depuis plusieurs années les **Cockettes** ou les **Angels of Light** ont déployé dans le domaine de la comédie musicale anarchique et caricaturale, leur mélange d'homosexualité, de « camp » et de délires décoratifs. De nombreux groupes jouent aujourd'hui en « drags » (vêtements de travestis), se maquillent, affirment l'existence d'un « gay rock ». **The New-York Dolls** est un nom à la mode : ils sont cinq, ravissants, pomponnés et froufroutants. Ils se tiennent — pour le moment — à l'écart de l'industrie du disque, satisfaits de jouer un rock grossier et exubérant, sans âge dans sa gangue d'amateurisme instrumental, de sueur, de pur vacarme et d'enthousiasme collectif. Grâce à eux on redécouvre la danse extatique dans les boîtes du village. Un autre groupe de New York, **Ruby and the Rednecks,** pratique une mixture de rock-n'roll et de vieilles chansons de vaudeville et de comédie musicale. La chanteuse joue les vamps antiques, en dentelles, soieries et maquillage d'époque, et prédit une nouvelle alliance du rock'n'roll et du cabaret. A Los Angeles, **Kim Fowley** s'est refait une nouvelle personnalité quelque part entre Iggy et Captain Beefheart : un horriblement gargouillement en guise de voix, des textes joyeusement stupides, un rock tonitruant et d'une monotonie maniaque. Vous souvenez-vous de « They're coming to take me away, haha » ? C'était lui. Tout comme une bonne cinquantaine de «novelty records» (disques humoristiques) enregistrés sous les noms les plus divers et les plus réjouissants, et une collaboration éphémère à de multiples groupes, dont les Mothers of Invention pour leur premier album. Figure légendaire parmi les cinglés de Los Angeles, Kim Fowley a longuement attendu son heure. L'album se nomme **l'om bad** (Capitol-import. Music Action).
La France et le reste de l'Europe continentale se mettront bientôt à ce vent de folie. D'ores et déjà nous possédons avec **Albert et sa fanfare polyercétique** une troupe rompue aux clowneries lunaires. Leur album, **La malédiction des rockers** (Barclay) restitue un peu de la folie visuelle de leur show. Trop peu : vous n'avez aucune excuse si vous n'avez pas vu l'ébahissant grouillement de personnages pittoresques qu'Albert lance à l'assaut des scènes. Les Chacals de Béthune ne font peut-être pas danser comme les New York Dolls, mais ils méritent le coup d'œil. Certes, il s'agit là plus d'une hénaurme rigolade que de cauchemars d'Andy Warhol ou du Satyricon. C'est tout de même un bon début.

Jean-Pierre Lentin.

en attendant le grand soir

Le mois d'octobre n'a jamais fait rire personne. Un été banal, des élections qui n'auront lieu qu'en mars, une rentrée dans l'ordre égayée de scandales. A l'école chacun reprend sa place sous la férule d'un ministre qui n'a pas perdu son temps : un nouveau statut des enseignants a été adopté en douce par le Conseil supérieur de la fonction Publique, pendant que profs et élèves étaient aux champs. C'est la « normalisation », comme on dit ailleurs.

Le recteur a peur des rouges

Ce statut offre aux professeurs certifiés une petite carotte et brandit sur l'ensemble du corps enseignant un assez gros bâton. La carotte : un professeur certifié sur 10 pourra, à condition d'avoir été très sage pendant toute sa carrière, une fois la quarantaine passée, être assimilé au grade de professeur agrégé. Le bâton : un nouveau régime de discipline. Déjà, après Mai 68, on avait dépoussiéré et remis en usage une loi de 1927 autorisant le déplacement d'office. Elle n'avait jamais servi sauf sous l'occupation. Grâce à elle, on chassa de son poste Balmès pour l'envoyer dans une lointaine campagne. Toutefois, les enseignants victimes de la répression disposaient de certaines voies de recours : des organismes paritaires comme le Conseil académique ou le Conseil supérieur de l'Education Nationale étaient juges et pouvaient revenir sur une décision ministérielle. Désormais le ministre a les mains entièrement libres. Il peut choisir dans une gamme de neuf sanctions qui vont de l'avertissement à la révocation sans pension, en passant par le déplacement d'office ou l'exclusion temporaire. Seule une « commission académique » est appelée à donner son avis, purement consultatif.

Un livre paru chez Maspéro fait le bilan de la répression dans l'enseignement. Un groupe de « L'école émancipée », tendance (d'inspiration trotskyste) de la Fédération de l'Education Nationale a réuni le dossier. Plus de cinq cent cas y sont décrits. La répression pour une période qui va d'avril 1960 à mars 1972 invoque trois motifs : une pédagogie non conformiste, un manque au respect dû à l'administration, la politique. Le dernier cas en date est celui de Pierre Panet. En septembre 1972 il fut nommé surveillant d'externat au C.E.G. de Neuville-les-Bois, près d'Orléans, il a vu sa nomination cassée « sur la demande expresse de la Préfecture et des Renseignements généraux », selon les propres termes du recteur.

Reste un problème, posé par Bertin, co-auteur de l'ouvrage cité. Selon lui la répression contre les profs et la répression contre les élèves marche de concert. L'engrenage type serait : on cherche des ennuis aux élèves qui s'expriment avec un peu trop de vigueur, un prof les défend, quelques mois après c'est le prof qui est l'objet de sanction. Un mot revient constamment dans la bouche des proviseurs : « vous devez choisir votre camp ».

De quoi sourire enfin lorsque la justice dans sa majesté s'attaque à l'humour lycéen. A Luzarches, il s'est trouvé des parents fouille-cartables assez bênets pour s'indigner de la lecture de leurs rejetons, à savoir **Glurp,** organe presque officiel des lycéens. Mal leur en a pris. **Glurp** était plutôt drôle, avec une belle couverture et des articles divers allant de la suppression des vespasiennes à « comment faire sauter votre lycée sans peine, en une leçon » accompagné de recettes de coktail molotov, de la poudre noire et de la nytroglycérine. La magistrature a horreur de tous ces produits aussi fit-elle comparaître devant elle deux garçons et deux filles qui n'arrêtaient pas de rigoler. Condamnation de principe : 500 F d'amende avec sursis : voilà **Glurp** assuré d'une belle carrière. Qu'il reparaisse cent fois.

Mais le général aime les jaunes

Ceux qui ne voient pas dans un drapeau tricolore flottant au vent le plus beau spectacle du monde, apprécieront l'humour des militants du G.A.R.M. (Groupe d'Action et de Résistance à la Militarisation c/o Mireille Debard, 7, rue François-Jomard, 69600 Oullins) qui par une belle nuit d'été déroulèrent plusieurs dizaines de mètres de fil de fer barbelés autour d'une caserne lyonnaise. Une dizaine d'entre eux sont poursuivis.

C'est sans humour aucun que dans cette même ville les pandores de la sécurité militaire sont venus le 12 septembre appréhender une fois de plus **François Janin,** qui avait repris son travail à l'association « Accueil et Rencontre ». Il s'était enfui un mois auparavant, alors qu'à la sortie de prison où il venait de passer 4 mois pour insoumission on cherchait à le transférer de force vers un camp disciplinaire. Les autorités militaires se sont toujours obstinément refusées à accorder à François Janin le droit de bénéficier du statut des objecteurs de conscience, alors que ce dernier n'a cessé de proclamer sa volonté d'effectuer un service civil. Emmené vers sa nouvelle affectation, au 217e R.I.M.A. (Aisne) il a entrepris le jour même une grève de la faim. Ce statut, dans la pénombre des premiers jours de septembre s'est vu adjoindre une vingtaine d'articles qui définissent les devoirs et obligations des objecteurs. Ils devront « servir avec loyauté et dévouement, s'interdire tout acte, propos ou attitude contraire aux intérêts de la nation ». Vu l'extrême largeur de ce dernier concept, autant dire que l'objecteur de conscience aurait tout intérêt à s'amputer rapidement de la langue, ce qui lui permettrait du même coup de bénéficier d'une généreuse réforme. Mais ce n'est pas tout. Il ne devra non plus « participer à aucune activité à caractère politique ou syndicale. Toute réclamation collective ou manifestation collective, toute cessation concertée du travail sont interdites ». Supposez que vous soyez affecté à une entreprise dont les employés, par quelque aberration, décident de se mettre en grève, vous voici jaune par statut.

Nos sœurs sortent de l'ombre

Les militantes du M.L.F., elles, poursuivent leur longue marche à travers la société mâle.

Un groupe — **le Cercle Elisabeth Dimitriev** (Michèle Bedos, 24 rue d'Avron, Paris-20e) — publie une plate-forme de discussion intitulée « sortir de l'ombre ».

Ce texte reprend les analyses déjà connues sur la société patriarcale, l'amour, la sexualité. Il leur ajoute une série de prises de positions sur les partis politiques et organisations syndicales. Il propose également un développement de l'action de quartier et dans les entreprises.

Wao le laid

Des odeurs extrêmement putrides, montant de Lyon en nuages lourds, ont envahi ce bel immeuble de la place Beauvau où, derrière les portes capitonnées de son cabinet, un homme se calfeutre le nez : En un mot **M. Marcellin** n'a guère la pêche en ces temps où l'on alpague du commissaire et de l'inspecteur comme il y a peu encore du gauchiste. Pour ne pas perdre la main M. Raymond s'est tout de même payé une expulsion : **Maximo Lojez Molina,** leader du Mouvement Populaire Dominicain, qui lutta contre la dictature sanguinaire de Trujillo avant de se battre contre la « démocratie » non moins sanglante de Balaguer. Lopez Molina était en France depuis près de dix ans. Pourquoi ce réveil brutal ? Mais demande-t-on au **Wao** (1) pourquoi il mord ?

(1) Créature étrange, mythique et nauséabonde. N.D.L.R.

Voir Rome et pleurer

Ne soyez donc pas étranger en France et si possible ne soyez pas non plus italien en Italie. **Pietro Valpreda** entamera bientôt sa troisième année de prison alors que deux militants d'extrême droite, Giovanni Ventura et Franco Freda

ont été officiellement inculpés à la fin du mois d'août pour avoir organisé les attentats de décembre 1969 qui firent seize morts et cent blessés à Milan. On tenait Valpreda pour coupable, aujourd'hui la responsabilité des fascistes est prouvée, ils sont sous les verrous ; on devrait donc, logiquement, libérer l'anarchiste. Eh bien pas du tout. Malade, à moitié paralysé d'une jambe, Valpreda restera en prison.

Démocratie minutée

A Miami, l'efficacité américaine a encore fait ses preuves. Le parti Républicain pourrait choisir le Chronomètre comme nouvel emblème électoral. On a en effet exhumé un document ronéoté assez croquignolesque : Le programme de la convention qui a entériné la candidature de Nixon fixait le scénario — manifs et applaudissements « spontanés » — à la minute près.

De 10 h 13 à 10 h 18 : on annonce la nomination de Richard Nixon — 5 minutes d'acclamations, juste après le vote du Missouri.

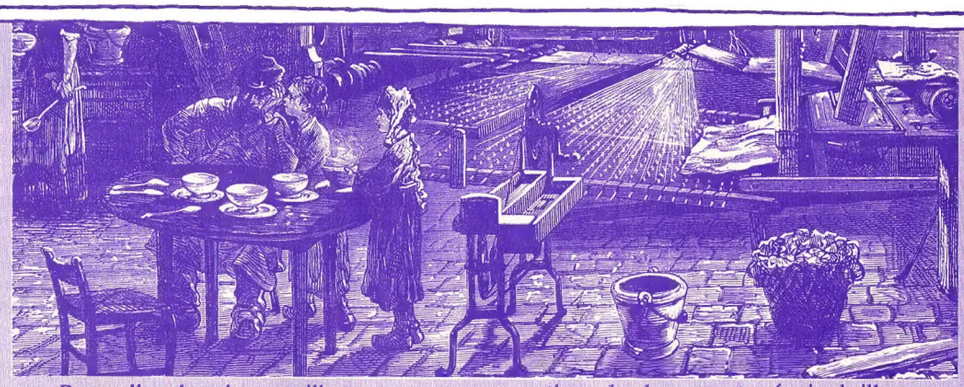
De 10 h 18 à 10 h 30 : poursuite de l'annonce des votes.

De 10 h 30 à 10 h 33 : annonce du résultat final.

De 10 h 33 à 10 h 45 : une manifestation spontanée éclate aux cris de « Nixon tout de suite ». On lache des ballons.

L'ennui c'est que ce document fût, par erreur, distribué un peu trop tôt à certains journalistes. L'horaire fût d'ailleurs scrupuleusement respecté et on entendit même un président de séance un peu trop zélé dire au micro : « Veuillez dégager le devant de la salle, la manifestation spontanée va commencer.» Commentaires de Nixon : « quelle merveilleuse Convention, il n'y en avait jamais eu de comme ça auparavant ».Et de fait... Si on vous dit que la démocratie amérikkaine ressemble étrangement à celle de Nuremberg ou de Prague, ne ricanez pas trop.

non à la morale du travail



Une soirée d'août, au foyer « Santé » dans le 13e. Un des rares foyers de jeunes filles. Dans une salle, est réuni le Comité central de grève (C.C.G.) élu par les résidents d'Epinay, Clichy, Châtillon, etc., en grève depuis cinq semaines. La directrice convoque une militante dans son bureau, exhibe le règlement : « Les réunions organisées par un foyer, y lit-on, ne sont ouvertes qu'aux résidents de ce foyer. A ces réunions peuvent bien sûr assister des personnes de l'extérieur, en tant que spécialistes du sujet à traiter. » La directrice : « Qu'est-ce que c'est cette réunion ? Les éléments extérieurs, ils sont spécialistes de quoi ? » La militante : « Du Comité central de grève. »

Emoi de la dame. Elle fait arracher des murs de « Santé » une affiche manuscrite dénonçant « l'augmentation brutale des loyers ». Motif : l'adjectif **brutal** était de « caractère diffamatoire ».

Cette directrice n'est pas la plus exécrable de sa corporation. Elle fait son métier, il s'agit de maintenir les jeunes travailleurs dans le droit chemin de la morale du travail. Ici, tu dois te reposer, refaire tes forces pour aller bosser le lendemain. A Clichy, un gars a failli se faire vider parce que le directeur, en tournée d'inspection, l'avait trouvé avec sa petite amis sur le coup de 10 heures et 30 minutes. Le règlement, c'est le règlement, à 10 heures, tu te rhabilles et au revoir. Le ridicule atteint un sommet émouvant avec l'obligation, pour ceux qui reçoivent des copains, de remettre un ticket au gardien : ticket bleu pour visiteur mâle, rose pour visiteur femelle. Cet été, des grévistes chantaient, sur l'air de **La mauvaise réputation** :

« Au foyer des jeunes travailleurs
On ne tolère rien après dix heures
Finis l'amour, la liberté
Le carton faut retirer
Je ne fais pourtant de mal à personne
En couchant avec Janette ou Yvonne
Les membres de l'A.L.J.T. (1)
N'aiment pas les nuits agitées
A dix heures il faut se pioncer
Pour aller demain travailler
Tout le monde nous montre du doigt
On est pédé, ça va de soi. »

Reste la solution individuelle : quitter le foyer, la vie en communauté, la route. Plus facile à rêver qu'à réaliser, très peu font le grand saut. Le hasch ça se trouve bien sûr, bof... Quant à l'amour... La répression idéologique, grâce aux bons conseils paternels et tout, des directeurs, finit par être intériorisée. Alors la lutte...

Histoire du mouvement. Le 1er juillet entre en vigueur l'augmentation des loyers : de 380 à 420 F. Quand on gagne moins de 1 000 F (pour les filles, le S.M.I.C.), c'est dur à avaler. La grève des loyers démarre à Epinay, Clichy, Sarcelles, Gagny. Le 6, la direction de l'A.L.J.T. envoie 150 lettres d'expulsion à Epinay. Le soir, 200 gars se délèguent au siège de l'A.L.J.T. Les flics sont au rendez-vous. Retour au foyer, l'occupation décidée. D'abord Epinay, puis Clichy, Gagny, Saint-Gratien.

Des loyers, les jeunes travailleurs en grève débordent vite sur d'autres revendications : liberté d'expression, droit de visite 24 heures sur 24, amélioration de la nourriture. On en arrive alors à la magouille fameuse des bureaucrates de la C.G.T. Bureaucrate-Raminagrobis, discret et patelin, jusqu'ici soutenait la grève. A la fin, excédé par ces jeunes, il décide méchamment de doubler le Comité central de grève, que les foyers viennent d'élire en toute démocratie. Raminagrobis crée l'A.D.I.R. (association fantôme dont le meeting de lancement réunit brillamment 10 résidents. L'A.D.I.R. tente de négocier avec la direction dans le dos des grévistes). Pour certains jeunes travailleurs, syndiqués à la C.G.T., c'est l'écœurement, ils déchirent leur carte.

27 juillet : Morane, patron des P.J.T., se résout à discuter directement avec le C.C.G., signe un accord sur la liberté d'expression qu'il ne respectera pas. Fin tacticien, Morane rompt les négociations, comptant sur le pourrissement du mouvement. Pas mal vu : la mobilisation s'effrite, des gars décrochent. Ceux qui tiennent encore le coup, qui occupent, veillent chaque nuit, doivent s'envoyer vitamines et cafés serrés, aidés par des comités de soutien où se retrouvent des militants du P.S.U., de la Ligue, de Lutte Ouvrière, parfois du Secours Rouge.

Mais un air connu résonne désormais dans les crânes chevelus des jeunes travailleurs : l'occupation a imposé dans les faits le droit de visite et la liberté d'expression. Ces acquis seront défendus pied à pied. A Clichy, les gars disent : « Le dirlo, quand il va revenir, il rasera les murs. » La leçon politique est bouleversante : mener à bien, pendant des semaines, une expérience d'autogestion. Organiser l'occupation par commissions : bouffe, sécurité, hygiène, propagande.

Léon Marcadet.

(1) A.L.J.T. : Association pour le logement des jeunes travailleurs, dont dépendent 20 foyers de la région parisienne, soit 4 500 résidents.

BLACK PANTHERS
les fusils au placard

Inscrivez-vous ! Votez ! De Miami à Los Angeles, c'est le nouveau mot d'ordre de la gauche américaine. Ceux-là même qui avaient si bien saboté et « conspiré » pendant la Convention de Chicago en 1968 se sont retrouvés cette année à Miami propres et moins agressifs : ils sont « pour Mc Govern ». On rencontre Abbie Hoffman, venu en journaliste, dans les couloirs du *Fontainebleau Hotel*, quartier général de la presse, où Germaine Greer, envoyée par Harper's, continue à se battre avec son fidèle ennemi Norman Mailer. Jerry Rubin est là, lui aussi, au grand mécontentement des quelque 3 000 manifestants qui n'ont pas réussi à attirer l'attention des deux « Yippies ». La municipalité avait gentiment parqué tous ces gens dans un camp tout confort où ils ont pu fumer librement ou presque l'herbe de la Jamaïque.

Dans toute la presse underground, le même slogan : « Dix-huit ans, vous avez le pouvoir, votez ! » — 25 000 000 de nouveaux votants cette année. Pour Mc Govern mais surtout contre Nixon, les jeunes Américains découvrent l'électoralisme.

Le parti des Black Panthers a choisi la même voie. A Oakland, au cours d'une récente Conférence pour la survie de la communauté noire, on a inscrit 11 120 votants tandis qu'étaient distribués 10 000 sacs à provisions gratuits. « La survie du peuple avant la réthorique », déclare Jody Allen, l'un des président de l'Union des étudiants noirs : « Nous vous avons fait venir ici pour vous inscrire sur les listes électorales. Nous allons voter pour des logements, pour une médecine gratuite. »

Il y avait ce jour-là 16 000 personnes, « le plus grand rassemblement de la communauté noire depuis Martin Luther King », titrait le journal des Black Panthers. Depuis deux ans déjà, le B.P.P. organise un programme de petits déjeuners gratuits pour les enfants des communautés noires, auxquels sont venues s'ajouter deux cliniques gratuites. Les fonds proviennent des avances sur les livres que préparent Bobby Seale et Huey Newton, fondateurs et leaders actuels du parti. Mais surtout et de plus en plus de différentes entreprises noires, c'est-à-dire non seulement celles dont le patronat est noir mais aussi celles dont la clientèle est noire à 80 %, et qui sont efficacement boycottées si elles refusent leur contribution.

Le changement d'orientation du B.P.P. passe par la lutte haineuse de ses deux leaders, Eldridge Cleaver et Huey Newton (Bobby Seale, le troisième grand leader encore en vie, se rallie à la tendance Newton). Cleaver, c'est la « ligne dure ». Exilé à Alger, il prône la lutte armée et s'efforce de former une Armée de Libération noire qui n'arrive pas à décoller. Il a l'intransigeance arrogante : il séquestre Timothy Leary pour « manque de rigueur politique », et ses critiques de la politique algérienne vont bientôt l'exposer à la résidence surveillée, voire l'expulsion pure et simple. Huey Newton a passé la fin des années 60 aux Etats-Unis, et en prison. Il a eu le temps de réfléchir et de remettre en question la violence systématique. En Californie, au vingt-cinquième étage, dans son appartement d'Oakland, Newton est presque aussi isolé que dans sa cellule

assez de manichéisme

Que la violence soit la matrone de l'Histoire
ou responsable de la naissance
d'une infecte souris, peu importe :
les mouvements politiques semblent
lui confier gaiement la gestion
de leurs espérances. Utile ou nécessaire,
démission ou fascisation, l'image des fusils
grossit démesurément sur les posters
de combat et dans l'inconscient militant.
Après l'horreur désespérée de Munich
vint l'horreur méthodique des représailles,
mais c'est au nom des batailles
à l'arme blanche, de la violence immédiate
que les bonnes âmes dénoncèrent
avec un bel effroi le déploiement des primitifs,
oubliant que la technique
tue plus efficacement.
Toutes les belles pages se ruèrent vers
les colonnes vierges de la presse haletante
et l'on y fit assaut de colère.
Le peuple palestinien était encore une fois
laissé pour compte au profit
des raisonnements gauches et des visions
personnelles : on jugea l'acte abject
ou magnifique et l'on ne proposa rien,
attendant l'horreur suivante
qui ne tardera pas. Répression, attentat,
répression, le refrain ne s'use pas
les gouvernements gouvernent, les militants
militent. Et demain c'est dimanche.
Munich, Belfast, Skirat, Québec,
quel pouvoir veut-on nous imposer
au bout de tels fusils ? Qui dira enfin
clairement au peuple, au militant,
à n'importe qui et n'importe où l'avarité
de ces terrorismes clos, de cette tactique
qui se prend pour une stratégie et tente
de nous gagner à sa cause au nom
des lendemains qui chanteront
à la mitrailleuse ou qui simplement,
à bout de souffle se tairont, comme souvent
dans le monde des pays nouveaux, socialistes
ou sans étiquette, où l'on s'est libéré de tout
sauf de l'oppression de l'homme par l'homme
et de la stupidité générale.
Il ne s'agit pas ici de refuser toute violence
et de ne pas comprendre qu'elle est
bien souvent le seul chemin
et parfois la seule impasse possible.
Nous ne confondons pas les Tupamaros
avec des assassins.
Nous prendrons aussi la précaution
de dénoncer d'un même élan
les traditionnelles oppressions
gouvernementales. Le Brésil des chacals
et encore les bombardements israéliens
sur les camps de réfugiés,
les meurtres portugais et la folie américaine.
Mais que cesse le manichéisme.
S'indigner devant la tuerie de Munich
n'est pas approuver une politique israélienne
que la préparait, s'interroger sur l'avenir
du socialisme vietnamien
et sur la nécessité de cette offensive
de chars et de prestige, vouloir que cesse
cette guerre de cent ans ne signifie pas
l'approbation des crimes américains.
Il fut un temps où les fusilleurs d'otages,
les assassins de sang-froid
et les exécuteurs par calcul appartenaient
sagement à la réaction, et nous, les gauches,
nous étions bien contents.
On nous avait appris
qu'un homme n'appuie pas son révolver
sur la tempe d'un prisonnier enchaîné
et qu'il est interdit d'abattre
des civils désarmés,
nous croyions que les plus nobles causes
se perdaient dans l'assassinat.
Puis il nous a fallut détourner les yeux
et apprendre à ignorer « scientifiquement »
les bombes qui dévastaient
les cinémas algériens et parsemaient les rues
de morts embrouillés. Parce que nous étions
les ennemis des tortures et du général Massu,
nous approuvions à mi-voix les Algériens
dans toutes leurs pratiques
et nous gardions d'émettre
la moindre reserve sur des actes
volontiers qualifiés « d'inqualifiables ».
Le processus était en route,
les progressistes ne pouvaient plus rien
sans verser dans le camps adverse.
On appela à l'aide un Vietnam héroïque.
Nous tentâmes timidement de nous souvenir
des jugements de Che,
orchestre indiscutable en la matière
et qui affirmait dans la **Guerre de Guérilla** :
« Le sabotage n'a rien à voir
avec le terrorisme : le terrorisme
et l'attentat individuel sont des méthodes
absolument différentes du sabotage.
Nous sommes sincèrement convaincus
que le terrorisme est une arme négative
qui ne produit absolument jamais
les effets désirés et qui peut éloigner
le peuple d'un mouvement révolutionnaire,
tout en entraînant chez ceux qui en usent
des pertes humaines sans proportion
avec les résultats obtenus... »
Sartre prétendait qu'il est bien difficile
de changer un homme en bête.
On y parvient actuellement.
Que l'Europe soit responsable
de cette métamorphose ne doit pas
nous interdire de crier contre la bête.
Ou de rester des otages. **Bernard Kouchner.**

de prison, à l'abri des raids et des attaques surprises. Il passe ses journées à développer ses théories, à recevoir les membres du parti et les supporters, et à travailler sur deux livres à la fois (l'un porte sur la « défection » d'Eldridge Cleaver, l'autre est son autobiographie : « Suicide révolutionnaire »). Mais la célèbre photo de Huey, béret sur l'œil et fusil au poing, reste l'image la plus populaire. La violence ordurière des discours d'Eldridge Cleaver fascinait les jeunes Américains. Les conférences de Huey Newton dans les universités depuis sa sortie de prison les ont déçus.

Dans une interview accordée à Rolling Stone, il s'explique :

« Quand la gauche atteindra une certaine maturité, ils sauront comment profiter des situations, comment tirer parti d'un compromis. Ils comprendront qu'ils ont intérêt à gagner du terrain plutôt qu'à commettre un suicide réactionnaire parce qu'ils n'ont pas pu décrocher le gros lot. Le gros lot n'existe pas, il n'y a qu'un processus, le processus de la vie. La révolution est en train de se faire mais nous n'en verrons pas forcément les résultats. »

Comment peut-on faire confiance à une organisation politique ?

« On connaît l'arbre aux fruits qu'il porte. L'organisation doit faire naître des programmes concrets. Si les fruits pourrissent, alors il est temps d'abattre l'arbre et de planter de nouvelles graines. »

En 1972, le B.P.P. fait-il encore peur au F.B.I. ? Les Panthères lisent toujours Mao et, depuis sa sortie de prison, Newton est

allé en Chine populaire. Il rappelle que, dès le fameux programme en 10 points rédigé à la naissance du parti, le contrôle de la communauté noire était l'un des objectifs essentiels. La population d'Oakland est composée de 55 % de Noirs et les Blancs continuent d'émigrer.

Vote plus fusils, les Panthères Noires ne mettent que des grenades dans leurs besaces.

Janique Laudouar.

dans les colonnes bourgeoises

• **Un groupe textile britannique annonce qu'il va mettre en vente une viande synthétique, précuite et surgelée, qui aura un très net goût de bœuf, ou de poulet. On pourra bientôt acheter son beefsteack au mètre chez tous les bons drapiers.**

• **Revenu annuel de la prostitution en France : 600 milliards d'anciens francs.**

Ecologie chicots

• **Nous avons appris que 73 pour cent des Français ne se lavent pas les dents, ou rarement, quand il leur en tombe une.**
• **23 gardiens de la paix parisiens chargés d'emmener les automobiles à la fourrière en profitaient pour les piller.**
• **Incitation à la drogue, dans le « France-soir » du 26 août : il s'agit du compte-rendu d'un feuilleton de télé. Un dauphin, qui s'appelle Flipper, « essaie de ramener à la surface un scaphandrier drogué ».**

Un bon Français

• **Un lecteur de « L'Aurore », apôtre d'une saine tradition, écrit à son quotidien favori : « La peine de mort n'étant plus appliquée en France, le président de la république graciant les coupables, pourquoi, au lieu de sacrifier de pauvres animaux aux expériences de laboratoires, n'utiliserait-on pas ces criminels pour servir à leur place de cobayes ? Ainsi, ces gens serviraient utilement l'humanité. » Et son quotidien favori de s'écrier : « Parlez-vous sérieusement ? » un peu effrayé par le public qu'il s'est fait.**

Flot de béton

• **Malgré le Conseil de Paris, malgré les assurances autrefois données par deux ministres, Malraux et Duhamel, malgré une pétition de 3 000 personnes, la Cité de l'Observatoire est livrée aux démolisseurs. Un espace vert en moins.**

Paras à perruques

• **Dans le marché commun des bonnes mœurs, il existe une longueur honnête du cheveux. Et si, en France, 300 000 chauves honteux se font coudre des boucles synthétiques sur le sommet du chef, on a vu des pères de famille, tel M. Luigi Gindri, 50 ans, demeurant près de Turin, conduire chez le coiffeur, pistolet en main, son fils indigne et chevelu. Et le « Parisien » du 2 septembre insiste pesamment sur le fait que les champions olympiques qui plastronnent sur le podium ont le cheveu ras. S'ils pouvaient faire des petits, « ce serait le triomphe de l'équilibre et de la mesure sur les dépravations échevelées des hippies et autres beatniks. » Cet équilibre, les parachutistes tondus cantonnés à Pau ne semblent pas l'avoir trouvé dans le zéro de leurs boules. Au 13 de la rue du Maréchal-Foch, Mme Cochard vend aux militaires en garnison, bonheur et perruques : ils osent sortir en ville. Dix pour cent des paras en possèdent une dans leur paquetage, manière peu onéreuse de réduire une brimade à néant. La vraie raison : toison trop légère égale drague nulle.**

Femme à barbe

• **Une association vient de se créer, qui se propose « d'unir ceux qui (garçons ou filles) aiment porter les vêtements du sexe opposé » : Beaumont-France, 5 passage de la Main-d'Or, Paris-11e. (Moyenne d'âge actuelle : de 40 à 57 ans.)**

Lourdes bis...

• **Dix mille crétins se sont pressés à l'entrée du fort de Brégançon en un seul après-midi. Le président faisait visiter sa résidence d'été à son bon peuple. Il y eu trois miracles, et quelques conversions.**

Nixon bolcho

• **La John Birch Society, organisation superfasciste aux U.S.A., vient d'envoyer 100 000 exemplaires de sa nouvelle publication à tous les membres influents du parti républicain ainsi qu'aux officiers en retraite. Six millions d'exemplaires en seront distribués avant les élections de novembre. La brochure accuse le président Nixon, manipulé « par une bande de financiers gauchistes », d'être l'instrument d'une conspiration communiste internationale. Assez gai, non ?**

French connection

En Alsace, parution d'un nouvel hebdomadaire d'information, **Uss'm follik**, édité par Agalsi (1 rue des Veaux, 67 - Strasbourg), agence alsacienne d'information qui fête son premier anniversaire. « Information populaire, refus du cloisonnement de l'information (...) cela se manifestera par le refus de traiter l'information internationale, ou nationale, ou régionale dans des rubriques séparées. »
Un projet similaire vient de naître dans le Haut-Rhin : **Kiaperstei 68**. Dans le numéro 00 de **Uss'm follik**, « Qu'est-ce qu'une presse populaire ? » 1 F 50.
Dans le **Semeur**, nouvelle série, n° 1, 4 F : « Attention, un désir peut en cacher un autre ! » et un essai sur les relations amoureuses. D. Meuret, 45 rue Bonaparte, 75006 Paris.
Le Monde Libertaire (n° spécial 182), 3 F : « L'anarchie est la plus haute expression de l'ordre. » Seize pages graves et libertaires. 3 rue Ternaux, 75011, Paris. 12 numéros, 20 F.
Front Libertaire (33 rue des Vignoles, 75020 Paris) vient d'éditer une brochure sur la psychiatrie, rédigée par des « malades », des infirmières et des militants.
« Ecoute Camarade ». **Anarchisme et non-violence** n° 30 (5 numéros, 10 F, C.C.P. Michel Bouquet : 2 244 87 H, Rouen), au sommaire : « Les limites historiques du marxisme », « Le mythe du prolétariat », « Le mythe du parti », etc.
Le **Bulletin paroissial du curé Meslier** publie un quatrième numéro (3 F) « spécial peinture » : contactez J.M. Gateau (Poste restante Paris 7e) ou Claude Weill (C.C.P. 2454595 Paris). 4 numéros, 15 F. 6 numéros plus spéciaux : 20 F.
Michel Faligand continue à publier toutes les informations concernant les communautés dans « C », 8 allée Roland-Garros, 94310 Orly, tél. 235-43-73. Que tous ceux qui s'intéressent au mouvement communautaire s'abonnent à « C » (10 numéros, 10 F), ils y trouveront tous les détails, annonces, documentations souhaitables.
Poésie : **Echymose** n° 4 est paru, 1 F, chez Bidard, 43 rue Ecuyère, 14000 Caen, ou à la Librairie Parallèles, 47 rue Saint-Honoré, Paris.
Kaléidoscope, par Francis Leroy, 49 rue de l'Hôpital, 51 Epernay.
Des poèmes aussi, et des additifs, dans le **Citron hallucinogène** n° 2 (6 numéros, 10 F) : Bernard Blanc, 22 boulevard Clemenceau, 83000 Draguignan.
Et dans **Batsheva** n° 1, sans prix, chez Jean P. Marillier, 3 rue Fairat, 92 Vanves.
Un nouveau, petit dernier de l'Internationale Merdique, **Kévikonvi**, subversif, et pour 1 F c'est donné. 9 rue Jean-Catelac, 80 Camon.
Un nouveau de la B.D. : **Haga**, bulletin bimestriel des amis de la B.D., 1 rue des Lois, 31 Toulouse. Des informations pour amateurs.
Petit tour en Belgique : **Pop Révolution**, 4 numéros parus sur Van der Graaf Generator, Led Zeppelin, Nice... Benoît Delvaux, 4 rue Verte, B-5100 Jambes, Belgique.
Charlie Brown s'est abonné à **Oehimsa** pour 50 FB ou 6 FF pour 6 numéros ; Phil cherche une communauté « mais alors... une super vraie... comme dans Actuel quoi ! ». Pour tout contact avec **Oehimsa**, venez à la vraie communauté du Santal, 14 rue Jorez, 1070 Bruxelles.
Le Grand Soir, franco-belge, 2 F, ne respecte plus rien, pas même Actuel. Ce trimestriel « mensuel du quotidien » crie vengeance. Très belle présentation. 25 rue Van Elenyck, B-1050 Bruxelles. En vente dans les grandes villes françaises.
Autre franco-belge, le **Courrier Communautaire**, 8 avenue des Franciscains, 1150 Bruxelles, et Impasse du Ruffier, 69 Craponne, France. Un périple en France communautaire, un document sur les kibboutzim, un sur le mouvement en Grande-Bretagne. Prix du numéro : 4 FF.
Le Quetton poursuit ses méfaits (B.P. 44, Cherbourg-50). Dès octobre-novembre, dans un format emprunté à « Charli-Hebdo », il sera en vente partout pour la modique somme de trois œufs et un poireau. Il se propose « de réunir, au grand soleil des kiosques, toute la crème des souterrains ».
Mosaïque n° 6, une vingtaine de feuilles ronéotées, a changé d'adresse : Michel Jourdan, B.P. n° 9, 84240 La Tour d'Aigue.
Le Fléau social, journal du F.H.A.R., B.P. 252 16, 75766 Paris, Cédex 16.

Le dandy souterrain

petite chronique de Dashiell Hedayat

Sous le signe de la balance, du « po » pour les Chinois, Octobre n'est le huitième mois de l'année que dans les étymologies douteuses. C'est le mois des brugnons blets, des cérémonies Peuhles de l'aja-aja et des malentendus. Des brugnons blets on fait des tartes à goût de cannelle si on y ajoute un peu de cannelle, des malentendus on fait les révolutions : c'est pourquoi Lénine choisit Octobre pour la sienne. Les cérémonies peuhles de l'aja-aja durent trois jours en septembre — trois jours pendant lesquels le sorcier prétend être en Octobre. Les Peuhls s'ébrouent dans les broussailles et les brouillards automnaux, ils rapportent la plante à « bulbe miraculeux », la font sécher sur des brasiers puis la fument aux accents des chants grégoriens que les missionnaires psalmodient dans le soir pur. Ils voient alors nettement Octobre s'avancer sur eux, orange, sonore, irisé. Scintillant. Au même usage les gaulois fumaient le cœur de laitue sauvage poussé en graine et moisi. En Octobre un million d'enfants se découvrent des ancêtres de mœurs douteuses et aux descendants bien frivoles: la laitue est toujours en vente libre et César aux portes d'Alesia. Des lycéennes garagiles et fracieuses partent à la chasse au Snark avec leur professeur d'anglais — l'air est vif, les souches craquent sous la botte. A la brune elles savent traduire à livre ouvert les

Vos papiers !

1948. Gary Davis ouvre lourdement la porte de l'ambassade des Etats-Unis à Paris, jette son passeport dans la corbeille du courrier en instance et se déclare citoyen du Monde. La même année, dans un bled reculé du Missouri, William Floyd Reed pousse son premier vagissement.
En 1971, le lieutenant Reed, majeur, pousse son second vagissement à l'ambassade des Etats-Unis de Saïgon : il renouvelle le geste de Davis et devient le second citoyen du Monde. Mis à la porte de sa caserne, écœuré par la guerre et son cortège de corruption, il décide de militer sur place, et de la dénoncer. La riposte est rapide : il va moisir quelques mois sur le jonc humide des cachots vietnaméricains. On le relâche un clair matin, sans un mot d'explication. Et le voilà devant le sous-secrétaire du vice-ambassadeur : « Après avoir vu la justice américaine à l'œuvre, je désirerais renoncer à ma nationalité. »
De son côté, Gary Davis est devenu un respectable citoyen de cinquante-et-un ans, que son anti-nationalisme n'empêche pas de mener une vie active à l'intérieur du système capitaliste. Après seize séjours en prison pour avoir osé traverser les frontières sans passeport, il décide de créer le sien, numéro 00001, mythe contre mythe, bouffonnerie contre bouffonnerie. Revenons à notre Reed (William Floyd). Il se faufile du Vietnam au Cambodge et du Cambodge en Thaïlande. Court les ambassades où on lui refuse l'asile politique. Dénoncé par l'ambassade britannique après l'heure du thé, il est arrêté par les Thaïlandais en décembre 1970.
« Avez-vous un passeport et un billet d'avion ? » demande, polisson, le policier à Reed, policé, le prisonnier.
« Non. »
« Alors vous resterez en taule, jusqu'à ce que vous ayez l'un et l'autre. »
« Mais je n'ai pas un sou, et pas de pays... »
« C'est votre affaire » éjacule l'autre, impénétrable.
En prison, William rencontre des asiatiques qui y croupissent depuis dix ans

Shit, shit, shit

Conan Doyle, Adolf Hitler, Robert Louis Stevenson, Aleister Crowley et Sigmund Freud aimaient bien la cocaïne.
A Miami on peut fumer librement, sur un bateau ancré à quatre kilomètres, limite au-delà de laquelle les lois sur la marijuana n'ont plus cours. Paul Krassner (créateur de **The Realist** et membre de Yippie !) en a conçu l'idée originale. Il songe à présent à lancer un bateau-avortement.
Legalisation news : la pétition californienne a obtenu 600.000 signatures (il ne leur en fallait que 330.000). La proposition de loi va donc être soumise à un référendum. D'autres pétitions dans l'Etat de Washington, l'Oregon, le Michigan et l'Arizona, sont mal parties. Dans l'Etat de Washington des perquisitions massives (et sans mandat) chez de nombreux signataires ont abouti à cinquante-deux arrestations. Les fonds pour la campagne californienne viennent surtout d'**Amorphia**, organisation à but non lucratif pour la légalisation de la marijuana. Amorphia finance ses opérations en vendant du papier à rouler « Acapulco Gold ». Quatre variétés : riz (blanc), maïs (jaune), Licorice et Cannabis — fait à partir des tiges de chanvre légal. Amorphia édite également **The Marijuana Review.** (Amorphia, Box 744, Mill Valley, Ca. 94941, Etats-Unis).
Playboy vient de créer la NORML, Organisation nationale pour la réforme des lois sur la marijuana. Le marché publicitaire que représenterait une marijuana légalisé et industrialisée a de quoi faire saliver. En 1967, un journal underground, **The Avatar,** annonçait qu'une grande compagnie de tabac s'était assurée l'exclusivité des marques « Acapulco Gold » et « Panama Red ». L'information était fausse, naturellement, mais les freaks de l'époque étaient toujours prêts à avaler n'importe quoi venant de leur free press. Depuis cette époque des rumeurs malveillantes sur ces grandes compagnies et leurs laboratoires secrets n'ont pas cessé de circuler. Les compagnies démentent, mais de plus en plus mollement. L'une d'elles déclare dans le **Wall Street Journal** : « De toute façon, si la marijuana était légalisée, il ne nous faudrait pas six mois pour en organiser la production à grande échelle. »
A Paris s'est tenu le neuvième congrès international sur les toxicomanies. Refrain le plus souvent entonné : la répression n'est pas une solution, seule la compréhension peut résoudre le problème. Tout de même, un dernier carré de partisans du coup de pied au cul souhaite l'organisation de ghettos pour fourrer les intoxiqués : « Les traitements coûtent souvent plus cher que la perte de l'individu par la société ». D'autres présentaient une « machine à détecter les drogués » : elle expédie entre quarante et soixante analyses de sang ou d'urine à l'heure.
Une prise de taille, enfin, à faire tristement baver tous les freaks : le gouvernement mexicain a, pour une fois, décidé de réprimer le trafic de marijuana qui fait vivre ses paysans. Gage pour Washington, on a saisi dix-huit tonnes de marijuana dans le nord du pays.

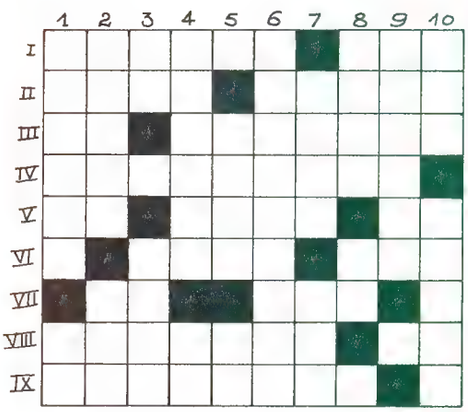
paroles des Who. Elles mesurent (en inches) la distance qui sépare les Who des théories léninistes autant que septembristes. En septembre, beaucoup furent au Cap à écouter *I'm a boy* à l'heure de la sieste. « Avez-vous remarqué que l'intervention du cor dans *I'm a boy* annonce celle de l'ouverture de *Tommy*, deux ans plus tard ? » Chaplin est d'octobre, Mike Ratledge et Mozart. De Salzbourg avec le retour immuable des saisons — l'hiver neigeux sur les hauteurs — on peut voir les premiers freaks, leur provision d'aja-aja faite, remonter sur les capitales. Ils font de l'auto-stop. Au couchant — 7 h 24 le 15 —, des « Bentley » s'arrêtent enfin. Ordinairement le propriétaire en descend, se dépouille de ses bijoux et de son portefeuille, il lave les pieds du freak, lui donne les clefs de la « Bentley » et part en direction de Damas. C'est qu'octobre est le mois des mystiques. Dans les « Bentley », les freaks fument l'aja-aja. Les plus beaux d'entre eux meurent d'Overdose : novembre leur apparaît, acide, électrique, brillant de mille strass, soyeux et doux. Un peu de bave ensanglantée humecte leurs lèvres. Leurs yeux roulent exorbités — pareils à ceux de Carmelo Bene. Carmelo Bene roule des yeux dans tous ses films — si vous ne les avez pas vus (*Caprices, Notre-Dame-des-Turcs, Don Juan*), l'automne est la saison propice aux découvertes. Enfin, c'est en octobre que les pop-stars préparent leur disque de Noël. Si septembre fut stérile, ils retrouvent en octobre leur veine créatrice : ils décident de reprendre pour intro ce vieux truc des Everly Brothers mais en mineur. Ensuite, ce riff qu'il y avait dans Penny Lane et dessus un solo à la Clapton — « dans quel album des Creams était-ce donc ? » —, quelques cuivres arrangés à la manière de Miles, la voix dylanisée avec un écho type Zeppelin et derrière les chœurs du Philarmonic de Philadelphie. « Ça meuble. » Neuf graphistes travaillent nuit et jour à la pochette. Melody Maker de décembre trouvera cela sublime. Rien ne vous oblige à être de cet avis. De toute façon, l'hiver sera rude. Ceux que nous connûmes du temps que Penny Lane figurait au Top Ten étaient « schwarzo ». Vous vous souvenez? Les chemisiers étaient en crépons alors — vraiment « schwarzo » — et une petite neige heureuse mouillait nos shetlands ras du nombril — « schwarzo ». En sortant du Palladium, nous achetions des marrons et nous nous brûlions les doigts — c'était tellement « schwarzo »... —, et l'herbe d'alors, et les lunettes en mica rose, et Paint It Black — « schwarzo ». Une seule consolation : le 31 du mois à minuit, les overdosés à la « Bentley » reviennent sur terre : cela s'appelle la Réincarnation de Novembre.

pour les mêmes raisons, ce qui ne lui remonte pas le moral. Un jour, un touriste complice lui fait parvenir du chocolat Nestlé aux noisettes et une coupure de journal, un article de Gary Davis paru dans « Village Voice » : « En 1951, Gary Davis fonde le Gouvernement Mondial à Ellsworth, Maine. L'administration mondiale continue à délivrer des passeports à Bâle, Suisse. »
Reed vole une plume au greffier de la prison et, de son trou, écrit à Bâle pour réclamer un passeport. Il arrive, le document désiré, et Reed bénéficie de quelques heures de liberté pour essayer d'obtenir un visa. Il va à l'ambassade du Laos, le pays le plus proche, et brandit la déclaration des Droits de l'Homme qu'on lui a également envoyée. A l'article 13 de la section 11 de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, l'aimable laotien peut déchiffrer sans peine : « Toute personne peut quitter un pays, y compris le sien, et y retourner. » Et le principe fonctionne, le bureaucrate gratifie le passeport d'un splendide tampon saute-frontière.
Quel est le sage qui prétendait que toute chose passe par trois stades : la farce, la menace et l'évidence. Les cheveux longs en sont maintenant à la phase finale. L'aventure Will Reed pourrait marquer le passage de la plaisanterie à la menace. Si trente-cinq passagers débarquaient à Orly en présentant à l'aimable et astucieux douanier des passeports mondiaux, quel serait son attitude, et celle de la France (confondue désastreusement à celle du douanier) ?
Onze pays ont tamponné le passeport mondial de Will Reed depuis le 4 juillet 1971 : Laos, Inde, Kenya, Afghanistan, Pakistan, Iran, Turquie, Yougoslavie, Bulgarie, Italie et Autriche. Le Bureau des Personnes Sans Etat des Nations-Unies vient de reconnaître l'existence de Reed. Il séjourne légalement en France.
Petite visite en Alsace, où Garry Davis vit avec deux cigognes. Davis est un capitaliste, Reed a le poil ras : ni l'un ni l'autre ne peuvent être considérés comme des hippies. Et pourtant, ils sont plus marginaux que beaucoup d'entre eux.
Et maintenant, qui sera le numéro 000003 ?

Michaël Zwerin Trognon.

MOTS CROISES DEBILES

par Costric



HORIZONTAL :
Ia : Soudain, le puritain n'a plus ri ! — **Ib** : Sans homard ni puce. — **IIa** : Around the cloke. — **IIb** : Triple con. — **IIIa** : Très commode pour les mots croisés. — **IIIb** : Serait célèbre pour ses statuettes s'il n'y avait un « A » de perdu et un « O » de gagné. — **IV** : Les mazafloques l'ont très rugueux. — **Va** : Souvent sujet de roman. — **Vb** : Ma maîtresse, Mme Vermo, l'aurait appelé « Coptère » (là, vous allez rire !). — **Vc** : Ce n'est pas une note de musique. — **VIa** : Saint patron des crémiers-pilotes dans le Maine-et-Loire. — **VIb** : Se prend en capsule. — **VIIa** : Rencontre absolument gratuite d'une consonne et d'une voyelle sur une table de multiplication. — **VIIb** : Importante firme de sorbetière électrique. — **VIIIa** : On en trouve très rarement dans les huîtres. — **VIIIb** : Son minus vaut bisquoume. — **IX** : Grande ville brésilienne (enfin, presque).
VERTICAL :
1a : Peut être anal. — **1b** : Poste soudanaise. — **2a** : Les mazafloques l'ont très lisse. — **2b** : Les mazafloques l'ont tout riquiqui avec des nervures turquoises. — **3a** : Initiales d'un sinistre inconnu. — **3b** : Un doigt, une porte. — **4a** : Là où je vous honore de mes pensées définitives et de quelques pages immortelles. — **4b** : « Au secours ! » d'un Espagnol en Angleterre. — **5a** : Qui ne veut rien dire. — **5b** : Indéfinissable. — **6** : Célèbre théâtreuse des années 20 (si le « N » vous gêne, barrez-le, il ne sert plus depuis que vous avez trouvé le la horizontal). — **7a** : Souvent jaune et dans les contes. — **7b** : Adjectif désignant un homme de ma prestance. — **8a** : Note de conduite d'un justicier chahuteur. — **8b** : Elle aime. — **9** : Prénom d'un Strauss. — **10a** : Gnôme amputé. — **10b** : Pas de place pour un immonde.
Voir solution page 38.

chez les taupes

Pendant près de quarante ans, Mickey vécut dans la même image que la douce Minnie — celle qui a des chaussures comme des bateaux. Et rien. Pas le moindre souriceau, si l'on excepte ces trois neveux surgis de la plume mystérieuse de leur hypocrite créateur. Des dessinateurs de comix de la côte ouest ont décidé de pervertir ces personnages asexués : dans Mickey Mouse meat the Air Pirates, les créatures de Walt Disney se débauchent à tel point que leur firme mère, la Walt Disney Production, traîne la publication, d'ailleurs interrompue, devant les tribunaux. Dans le premier numéro, en 1971 c'est un Mickey pilote d'hélicoptère qui passe la frontière avec une cargaison de marijuana et découvre enfin la frétillante présence de Minnie la vamp.
La souris aux gants blancs n'est pas la seule victime de ces outrages, et si l'horrible vampire lui laisse le choix entre « l'acide ou la mort », Donald et Dingo ne se gênent pas, eux, pour surprendre Minnie sous la douche. Quant aux trois petits cochons, ils plongent le neveu du Grand Méchant Loup dans des abîmes de caresses et le lièvre paradeur, flanqué d'une tortue dopée, fait mentir la morale de la fable.
Bobby London, Ted Richards, Dan O'Neill et Gary «Ha-ha » Halgren n'ont pas reculé devant le sacrilège que nous mourions d'envie de commettre : faire couler du vrai sang dans les veines tristes des pantins de notre enfance.
Pour en revenir à Disney, l'enchanteur souvent mièvre des petits et des grands, de très doctes études — effectuées dans son usine même — tendraient à prouver qu'il n'aurait jamais inventé la souris précitée, qu'il ne l'aurait jamais dessinée, et que sa célèbre signature n'était pas la sienne, mais celle d'un inconnu, qui d'ailleurs s'appelait Disney.

Ms

A mi-chemin entre Miss et Mrs, c'est ce A Mimechin entre Miss et Mrs, c'est ce qu'a inventé le MLF américain pour supprimer l'inutile distinction entre Mme et Mlle,

Les Phone Phreaks

La première Convention des Phone Phreaks eu lieu à Miami en juillet : elle regroupait tous les freaks tricheurs et autres experts fraudeurs ennemis des compagnies téléphoniques. Ils ont échangé points de vue et méthodes : comment téléphoner de New York à Paris pendant 3 heures sans débourser un centime, comment appeler sa petite ami à Bali sur le compte de la Bank of America, etc. Le délit téléphonique est très répandu chez les freaks organisés.

Amsterdam

Triste nouvelle que viennent de nous téléphoner Jim Haynes et Bill Levy de SUCK : le troisième festival du film pornographique n'aura pas lieu. Il devait se dérouler sur un bateau que les participants ne devaient en aucun cas quitter.

Chèvres crucifiées

• Alexandre Jodorowsky, réalisateur d'El Topo, film-fou que seuls quelques ignobles privilégiés ont pû voir en France avant sa sortie (prochaine ?), poursuit au Mexique le tournage de La Montagne Sacrée. L'autochtone n'est pas choqué le moins du monde par la nudité évangélique des comédiens (et comédiennes) mais les chèvres crucifiées que l'on promène à vélo sous les voutes sacrées de la basilique Notre-Dame de Guadeloupe ont fait sauter plus d'un sombrero.

Slip

• Possesseurs heureux du dernier album d'Alice Cooper, School's out, prenez garde : les slips glissés à l'intérieur de la pochette sont inflammables. C'est ainsi que la douane de Philadelphie a pû saisir cinq cent mille slips maléfiques impropres à la consommation.

Commune

•Situé non loin de la Mission, à San Francisco, la communauté urbaine du Project Artaud — une usine désaffectée freaks — a bien du mal à s'intégrer au quartier : « Ces gens ne nous comprennent pas, dit l'un de ses membres, ils croient ce que la société leur dit, que les hippies sont des vampires, des salauds qui refusent de porter l'uniforme militaire... » Comble de malheur, le citoyen J. Fitzgerald a été trouvé assassiné dans leur parking. Le Project Artaud doit pratiquement se barricader, ce qui est gênant pour un centre d'échanges et de travail où les artistes et artisans hip avaient coutume de se retrouver.

combines

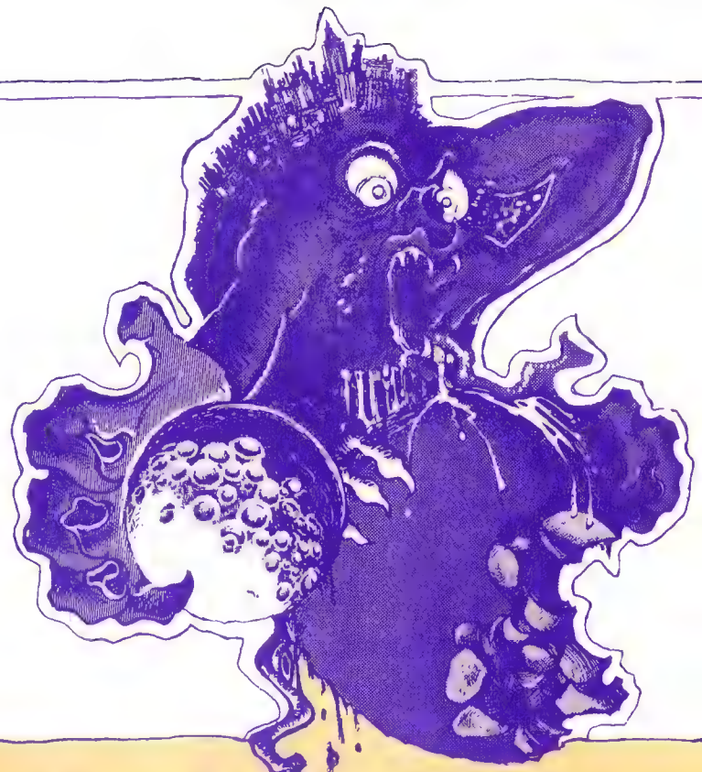
RECUPERATION
Les chiffoniers de l'Abbé Pierre sont sans aucun doute ceux qui offrent le plus grand choix puisqu'on y trouve tout, du cumulus nale, en passant par les chaussures ressemelées à neuf et l'installation téléphonique complète. Le tout pour des prix très, très très raisonnables. Compagnons d'Emmaüs, île de la Loge, 78-Bougival. Tél. : 969-12-41. Ouvert de 14 h à 17 h 45 du lundi au samedi. Autobus 258 au départ du pont de Neuilly.
Les Puces hélas ne sont plus ce qu'elles étaient, seules celles de la porte de Montreuil offrent encore d'intéressantes trouvailles, mais c'est sans doute la dernière année.
Les Artisans Récupérateurs, 8 impasse Saint-Sébastien, 11e. Tél. : 700-57-71 sont spécialisés dans les revêtements de sols et muraux ; on peut avoir la chance d'y trouver de la moquette comme neuve. Ils revendent également des rouleaux de cuirs et de peaux (2 à 3 F) qui feront le bonheur de nos chers artisans. A propos de revêtements, les grands halls de foire jettent à chaque fin d'expo des hectares de tapis coco et de toile de jute : il suffit d'être là au bon moment avec un peu de diplomatie. Les diplomates verront aussi leur courtoisie récompensée chez les grands concessionnaires d'électroménager ; ils ne savent que faire des frigidaires, cuisinières et télévisions en reprise qui encombrent leur dépôt. N'hésitez pas non plus à rendre visite au détaillant du coin de votre rue. Enfin, pour les rébarbatifs du farfouillage, il y a le catalogue de Saint-Etienne des pauvres, le catalogue des ventes des domaines qui paraît tous les 15 jours (Domaines, 17 rue Scribe, Paris-9 . Abonnement 20 F par an). Là aussi un choix époustouflant : un lot de 4 500 shorts, une maison de garde-barrière, 5 km de voie ferrée, venir à l'avance.

COUTURE
Tailleurs, couturières et tapissiers, un seul endroit pour faire vos emplettes, le Marché Saint-Pierre, 2 rue Charles-Nodier, 18e, au pied du Sacré-Cœur — l'horreur. Seul le rez-de-chaussée est vraiment intéressant, c'est là que sont les fins de stock — de 2 à 5 F le mètre — fermé le lundi. Si vous êtes pour l'énergie naturelle vous trouverez aux Puces de Clignancourt les rutillantes machines à coudre à pédales de nos grands-mamans, pour 200 F environ. Garanties deux ans, elles vous coudront des kilomètres de tissus comme de braves petites locomotives. Pour les plus fortunés ou les fatigués du mollet, il y a également d'excellentes machines électriques d'occasion, également garanties. Pour tous renseignements voir Alain ou Michel, au stand 46 du marché Malik, qui vous guideront chez le roi de la canette.

BOUFFE
Des collectifs s'organisent : le collectif de la librairie des artistes (98 rue Damrémont, Paris-18e. MON 12-53) fonctionne déjà depuis un bon moment, et trouve de la bouffe environ pour cent personnes, communautés ou groupes de quartier. Une fois par semaine, ils partent en camion aux Halles de Rungis, où ils récupèrent les cageots de légumes, de fruits, que l'on jette en fin de journée, ou achètent d'autres produits au prix de gros. Ne les confondez pas avec les magasins Mammouth ou Casino, inutile d'arriver avec votre liste de commissions : leurs projets vont au-delà de l'épicerie et les contacts les intéressent plus que les estomacs. Cependant ils vous donneront volontiers tous les renseignements que vous désirez.

PARIS : HEBERGEMENT, etc.
Contacts Informations (74 rue des Saint-Pères, Paris-6e) rassemble les offres et demandes : hébergement, travail, auto-stop, échanges, informations diverses. Malheureusement la demande est nettement supérieure. On y fait de bonnes rencontres.
Le BIVES, 98 rue Rambuteau, Paris-1er. Tél. : 236-53-83, propose le même genre de choses que Contacts Informations avec qui il collabore étroitement. Plus rodés, et sans doute aussi plus efficaces, ils connaissent de nombreuses ficelles sur l'hébergement, les voyages et les boulots. Ils ont un projet de guide de Paris par quartiers (troquets à 60 centimes le café assis). Ciné-clubs, équipements collectifs, troupes de théâtre, restos à 7 F. Ils comptent sur vous. En ce moments ils s'occupent sérieusement des vendanges. Contacts dans toutes les régions avec les syndicats de viticulteurs, 5 F de droits d'inscription du BIVES. Le transport sera assuré gratuitement, en car, au départ de Paris, dans la mesure du possible. 30 F par jour, nourri, logé, avec deux bouteilles de tutus. Les porteurs gagnent 6 à 7 F de plus et ont en prime une bouteille que les plus laids pourront revendre. Et que les très très laids pourront boire en Suisse. Durée : 15 jours à 3 semaines. Taste-vins faites votre choix : **5 octobre,** Provence. **10 octobre,** Beaujolais, Bourgogne, imbécile. **15 octobre,** Val de Loire, Champagne. **20 octobre,** Alsace.
Les touristes chevelus, aux lourds sacs à dos, vont pouvoir enfin cesser d'errer tels les escargots débiles : le CROUS, 39 avenue Georges Bernanos, Paris-5e, publie un guide gratuit de l'hébergement parisien. On y trouve toutes les adresses d'auberges de jeunesse, des maisons de jeunes, des centres éducatifs et sociaux... etc.

Auto construction a publié un numéro au mois de juillet, ses rédacteurs se proposent « de rechercher des actions et des idées pour une production et une utilisation de l'espace pour créer avec des moyens simples et bon marché un cadre de vie satisfaisant nos besoins, en recyclant des objets et des locaux appelés "déchets" par la société des laids ». Ce numéro est une base de départ. Il suggère plutôt qu'il ne donne des recettes : on y parle des dômes, des structures gonflables, des zomes, mais on y trouve aussi des croquis pour transformer une 2 CV camionnette en coquet pavillon, fabriquer un xylophone, un manège, etc.
Nous sommes là pour publier vos projets les plus fous. Envoyez vos trucs, petits coups et combines divers, vos plans et problèmes. Adressez-les à : T.P.C.C., ACTUEL, 2 impasse Lebouis, Paris-14e. Auto Construction a actuellement des problèmes d'adresse, nous ferons suivre, nous sommes en cheville. Il reste quelques Auto Construction chez Maspéro, faites fissa. A bon combinard, salut !



écologie

L'essence va encore augmenter, il sera de plus en plus coûteux d'occuper six mètres carrés de goudron. Les experts ont fait et refait leurs calculs : le pétrole n'est pas inépuisable. R. James et E. Akins, qui dirigent l'Office des carburants et de l'énergie aux U.S.A., ont calculé qu'en 1980, compte tenu de l'évolution actuelle, nous consommerons 45 millions de barils de pétrole par jour. Où les prendre ? En France, les joyeux pétroliers ont trouvé. Elf-E.R.A.P., la C.F.P. et la Compagnie française des pétroles d'Aquitaine ont déposé auprès de l'Administration des permis de recherches d'hydrocarbures concernant le Var, les Bouches-du-Rhône, les Alpes-Maritimes et la Corse. Quelles que soient les éventuelles exploitations qui suivront, ces recherches sont dangereuses en elles-mêmes : la Méditerranée est dépourvue de plateau continental. Dans la Manche et la Mer du Nord, il existe un large plateau continental. Les forages ont donc lieu entre 50 et 200 m, à des profondeurs où la technologie actuelle sait éviter les plus gros pépins. En Méditerranée, tout change. Les 200 m de fond sont atteints très près du rivage. Il faudra donc forer plus bas en risquant l'accident : une nappe de pétrole qui s'échappe directement dans la mer. Inutile d'avoir fait de la plongée au Club Méditerranée pour savoir que les possibilités d'intervention humaine, directes ou indirectes, sont pratiquement nulles à ces profondeurs. Inutile de consulter un atlas pour savoir que la Méditerranée est une mer fermée, avec peu de marée, où les possibilités de dispersion des produits polluants sont inexistantes. La pollution pour tous autour de la grande bleue ? C'est déjà parti. On vous parle d'Hyères ou d'ailleurs, mais chez nous. Eh bien ! en Tunisie ou au Maroc, on a retrouvé sur les plages d'immenses morceaux de matière plastique collés les uns aux autres par du goudron.
De toute façon, il vaut mieux se « goudronner » les pieds en arpentant les rivages méditerranéens, que d'aller faire un tour au bord de la rivière Jintsu au Japon. « Itai, itai », crient les ouvriers des mines et des fonderies de cadmium (c'est un métal) qui bordent la rivière Jintsu. Leurs bras se tordent lorsqu'ils veulent porter une charge : ils sont intoxiqués par le cadmium qui provoque le ramollissement puis la fracture des os.
Rien n'est plus débile que de décrire l'apocalypse de pollutions qui nous cernent. Alors agissez, et on parlera ici de ce que vous faites. Ceux qui agissent, organisent, du 11 au 24 octobre 1972, au cinéma *Le Ranelagh*, une grande kermesse écologique à laquelle participent tous les groupes (*Etre, Survivre, Les Amis de la Terre...*). Douce nouvelle pour ceux qui cultivent biologiquement, mangent macrobiotiquement et vivent communautairement : l'association européenne *Nature et Progrès* (3 chemin de la Bergerie, Sainte-Geneviève-des-Bois - 91) organise un « Salon de la Qualité » du 3 au 5 novembre prochains au Palais des Congrès à Versailles. Tous les produits et matériaux « qui respectent la santé de l'homme et favorisent son épanouissement » seront exposés. Les stands seront ouverts à tous ; de l'artisan à l'industriel en passant par le commerçant, à condition que leurs activités répondent aux « normes et à l'esprit » de l'association. Ça fait beaucoup. Mais comme l'entrée sera gratuite, on aura tout loisir de distinguer parmi les exposants, les écologistes authentiques et les autres, ceux qui sacrifient à la psychose du jour en ne recherchant que le profit. Toujours au Palais des Congrès, à la même date, *Nature et Progrès* tiendra son congrès annuel sur le thème rousseauïste,

naturiste et rabelaisien, « De la Nature à l'Homme ». Pendant trois jours, des tables rondes, des soirées-débats et même un gala artistique traiteront de l'écologie sous tous ses aspects : des techniques de l'agriculture biologique, « agriculture d'hier ou de demain ? », aux impacts des engrais ou des additifs alimentaires. Des communautés, « germes d'une nouvelle humanité », à la médecine naturelle. Le 5 novembre, deux tables rondes : « Et s'il est trop d'hommes sur la Terre » et « Comment arrêter le progrès ? » achèveront le congrès.

Et maintenant, des petits conseils. Des éco-tactiques. Un but : vous permettre de vivre écologiquement dans votre F 3 de banlieue. Le mois prochain : « Comment composter ses ordures ménagères dans son salon ? ». Ce mois-ci : tout sur le papier. Durant la seconde guerre mondiale, 60 % des papiers jetés étaient « recyclés ». Ils subissaient un traitement qui les ramenait à l'état de papier neuf, en rouleau. Mais c'était la guerre : on manquait de tout. Aujourd'hui, fini les ersatz. Les papiers sont rarement récupérés. Il est donc nécessaire d'éviter tout gaspillage. Un journal un arbre ? Pas encore, mais l'édition dominicale du « New York Times » consomme 77 hectares de forêt. De plus, les industries de traitement du papier sont les plus polluantes pour les cours d'eau.

Que faire ?

— Refusez d'utiliser les « substituts » en papier pour les mouchoirs, serviettes, assiettes, verres, etc. S'il vous faut vraiment choisir entre papier et plastique (pour des gobelets par exemple), prenez le papier. Lui, au moins, se décompose et brûle alors que le plastique est imputrescible et dégage une quantité énorme de chlore lorsqu'il se consume.

— N'achetez pas de papier de couleur lorsque cela n'est pas indispensable (papier hygiénique ou feuille pour écrire). « Fixer » une couleur, c'est polluer une rivière.

Faites partager votre préoccupation à votre entourage.

— Utilisez vos vieux sacs en papier jusqu'à ce qu'ils se percent. Découpez-y ensuite votre papier à lettre. Expliquez à vos correspondants le choix de votre « Velin ». Faites remarquer au facteur qui vous amène des prospectus que cette pratique est « écologiquement obscène ». Notez sa réaction et mesurez la tache d'information qu'il vous reste à accomplir.

— Demandez au pâtissier d'emballer vos gâteaux dans ses vieux journaux. Notez sa réaction et mesurez comme plus haut. Expliquez à un contractuel remplissant une contravention sur bristol fort que son geste est « écologiquement obscène ». Ne notez rien. Courez. Que peut-on attendre de ce genre de conseil ? Faut-il expliquer comment élever une truite « biologique » dans la conduite d'eau de votre baignoire ?

Notez : *Survivre* n'est plus seulement un journal, c'est maintenant aussi une communauté : 103 rue Anatole-France, Châtenay-Malabry - 92. A lire : les *Cahiers d'écologie politique*, réalisés par « Etre », 7 rue Chaumont, Paris 19e ; le numéro 3 du *Courrier de la Baleine*, édité par « Les Amis de la Terre ». Des recettes, du vécu, et un article exhaustif sur les chèvres. 2 francs : 25 quai Voltaire, Paris 7e.

underguide bordeaux

A Bordeaux où, tel l'ancien chauffeur de taxi devenu prince russe, le maire, ancien premier ministre, s'est métamorphosé en sympathique gardien de square, le citoyen honnête se cramponne à son Sud-Ouest matinal, arbore ses belles cravates aux terrasses du Régent et emmène ses blonds héritiers, propres comme des sous neufs, déguster chaque dimanche l'huître au mazout du bassin d'Arcachon. Les uns spéculent sur la vieille pierre blanchie, non loin de ce bidonville qui jouxte l'usine Ford de Blanquefort, vipère au sein même de la Nouvelle Société, les autres, chevelus forcenés et braillards, établissent une vie parallèle, timide encore, cousue de brocante et de jazz. Pour vous y retrouver, cet underguide assez fleuri de la quatrième ville de France, jumelée à Munich, de mémoire fraîche.

1. LA BOUFFE ET LES TROQUETS RELAX

a) Restos pas chers :

— Les restos U. Tickets à 1,85 F. Les cartes se prêtent. Le meilleur se trouve place de la Victoire.

— Restos à 5,50 F, taxe pour Debré incluse :

• **Chez Marie,** 16 cours Mal. Joffre. Animé, bonne ambiance.

• **La perla,** 3 rue Gaspard Philippe.

• **Chez Françoise,** 21 rue Traversanne. Copieux.

• **La Floride,** 14 rue Leytere. Très bon accueil. Contacts.

— Gueuletons pour les goinfres.

• **A la grillade bordelaise,** 17 rue Hugerie (8,10 et 14 F).

• **Chez Victor,** 165 rue Fondandège (15 F).

• **Armor,** 111 cours d'Albret. Spécialité crèpes (15 F).

b) Troquets sans plastrons ni épaulettes :

— **Le Pey-Berland,** près de la cathédrale. Relax. Bon vin, bon sandwichs.

— **A la grosse pipe,** cours Victor-Hugo. Rieur et tonitruand.

— **L'Express,** brasserie des Capucins. Ouverte toute la nuit. Rencontres, frites, soupe à l'oignon, amours, gratinée.

— Quelques uns des repères favoris du freak :

La cave, rue des Ayres, **Carthage,** rue Sainte-Catherine, **Le Martin,** cours Pasteur, l'inégalable **Aux marches de la Fac,** cours Pasteur.

c) Restos orientaux :

— **Le Samouraï,** 15 rue du Loup (7 F).

— **Hong Kong,** 47 rue des Bahutiers (6 F).

— **Aux 3 bonheurs,** rue des Ayres (8 F). Rencontres.

2. ADRESSES UTILES

— Club de lettres et d'Anglais (fac de Lettres). Esplanade des Antilles. Bonnes rencontres.

— M.J.C. de Bègles. Cité Fargue.

— Facilités pour émigrés : M. Mialke, 229 cours de la Libération. Le Bouscat. Ecole Bossuet.

— Comité de soutien aux objecteurs, 9 rue de Sossy. Talence.

— Auberge de jeunesse, près de la gare, 22 cours Barbey. La nuit : 5,50 F. Tél. : 92-29-51.

— Agence de Presse Libération, 202 rue de Pessac.

— Foyer des jeunes Karl Vernet, rue Oscar et Jean Auriac. En éruption.

— A.G. Cours Alsace-Lorraine. Rencontres, adresses de piaules et contacts, etc.

— M.J.C. du Grand Parc, 17 rue Prémeynard. Activités en autogestion.

— **Objets trouvés,** 3 rue Boulon. Parfois enchères. Solex et vélos à bas prix.

— **Hôtel des ventes,** rue Delurbe. Choix énorme.

— **Fringues** aux stocks américains de la rue de Bègles et place St-Projet. Bons dépôts aussi quai de la Monnaie, près de Saint-Michel.

3. CINEMAS

Trois bons ciné-clubs. Entrée 4 F avec cartes.

— **Jean Vigo,** fac de Lettres, cours Pasteur. Festival fantastique réussi tous les ans.

— **Rencontres C.R.D.P.,** place de Ferme de Richemond (près du Palais des Sports).

— **Idéal-Ciné,** près de l'église et du Campus de Talence.

4. LIBRAIRIES

— **Occasions,** 20 cours Pasteur. Echanges. Centaines de B.D. Contacts. Disques de rock, série « Actuel » de jazz.

— **Mimésis,** rue de Grassi. Importations.

— **Hall de la Presse,** rue Sainte-Catherine. Bien fourni.

— **Chez Goëneck,** 60 rue des Remparts. Seul à avoir eu « L'Œuf », « Zinc », « Tarantula » et « Schtroumpf ». Commandes rapides.

— **Echanges et Free Press,** 41 rue Camille Godart. « Le grand soir », « Le Pop », « Phantasm », photocopies pas chères.

5. DISQUAIRES CONPETENTS

— **La boîte à musique,** rue du Palais Galien. Jazz, vraies chansons.

— **Top 20,** passage Sarget. Folk, contacts, posters, boobsongs...

— **Discobox,** rue des Augustins. Bon stock.

— **Guy Arias,** rue porte Dijeau. Import U.S.

6. REPERES BONNES VIBRATIONS

— **Chicken Crazy,** magasin TSF, cours du Chapeau-Rouge. Club Folk.

— **La cour des Miracles,** 7 rue des Faussets. Café-théâtre. Entrée 10 F et 3 F en semaine. A accueilli Kiss et F. Béranger.

— **Hacienda,** route du cap Ferret. Expériences musicales.

— **Théâtre du Chapiteau,** à Pessac. Indépendant et original. Expériences importantes. Vian et Apollinaire. A suivre et à aider.

— **Place Saint-Michel,** marché du samedi. Puces des exilés de Mériadeck le dimanche, brocante le lundi. Paillard et fumigène.

— **Jardin public,** relax, en octobre et mars, place des Quinconces. Et à la campagne, à partir de cinq bornes, vers Cénac, La Suve, Crénon, etc. Forêts proches de Curson. Les plages, libres dix mois sur douze, à deux pas.

7. ORCHESTRES ET ARTISTES EVEILLES

— « Lucy dans le ciel ». Plein d'humour gras et de symphonies.

— « Th. Marcus » et « Stradivarius ». Deux solides orchestres de rock.

— « Canterbury Folk » : folk futuristique.

— « Metamorphose », fidèle au label tapis volant.

— « Chaveroux et Ludo Baudry » jazzeurs à guitares.

— « Delord », tonitruant et aphrodisiaque.

8. QUELQUES JOURNAUX

— **Poche,** parodie bordelaise de Pariscope. Plein de trucs sympa.

— **Bulletin APL,** bonnes infos.

— **Majeur,** où François Bouineau raconte ses facéties dans un pensionnat religieux.

— **Animonde,** Freak Poesy en 1 500 ex. pour sorties de restos U.

— **Le 33,** 5 rue St-François. Distribué partout. Petites annonces gratuites. Hebdo.

— **Sterjeru,** poésie intraveineuse sous-cutanée.

9. A VIVRE CET AUTOMNE

— Seconde manif vélo début octobre.

— Concerts organisés par Watt, 10 passage Starget. Renseignements au 44-11-71. (L'an dernier, Gong, Moving, Ponty, Family.)

— Clinique libre établie quartier St-Pierre à la rentrée.

— Sigma restera utile si vos sous partent dans les poches de l'Art Ensemble, le Living, Crabouif, Magny, le Magic, Albert, etc. ... en 1966. C'est moins bien cette année. Du 17 au 25 novembre on prévoit **The Cage,** par les anciens forçats U.S. de St-Quentin. Puis deux créations du « Théâtre Vissinal de Brussell ». Les troupes **Job** et **Tub** de Bordeaux. En Jazz : Lubat, Eddie Louiss, le quintet Gerry Mulligan, plus de six autres formations Le cinéma sera yougoslave et parallèle.

— **Revue** « Pieds Nickelés Superstars », avant Noël. Inédits, comics, traductions, etc., Dylan, Fellini, Siné, Zappa, Strubel, Marc Gensat et l'I.R.A.

— Revue **Campus.** Parution en décembre. Guide des facs animées. Tél. : 92-29-60.

— L.A.D.A.M.E., 77 boulevard Georges-V, Talence. 92-58-12. Prévu fin octobre. Rory Gallagher, folk. Les Pink Floyd le 30 nov. « Génésis » et festival films S.F. en nov. Deep Purple avant Noël.

Christian Le Vraux.

N.B. : Ecrivez pour compléter l'underguide.

TINTIN ET MILOU VENDENT LA PEAU DE L'URSS

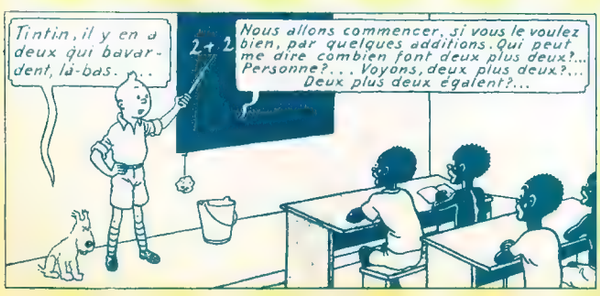
Amsterdam, Bruxelles, l'air bien coincé, un rien d'embonpoint et des impers beige clair, les huissiers font l'inventaire des librairies undergound. Trafic de drogue ou de photos pornos sinistres ? Fausses factures ? Non : Tintin et Milou. Leur créateur et propriétaire, Hergé, refuse au grand public l'accès à leurs fort réactionnaires aventures au pays des Soviets. Il poursuit les éditions pirates et fait saisir à tour de bras. Nous avons mis la main sur l'une de ces éditions, en voici un petit échantillon.

Dans cette Union Soviétique naissante des années vingt ou trente, le militant communiste au regard fourbe désigne d'un large geste les cheminées fumantes du socialisme : « Contrairement aux racontars des pays bourgeois, nos usines tournent à plein rendement ! » Casquette entre les oreilles, tweed et kodak sur le ventre, un public innocent de communistes anglais ouvre des yeux comme des soucoupes. Mais pas Tintin, le reporter finaud : « Ces usines marchent trop bien... J'en aurai le cœur net ! » O surprise ! Le complexe industriel n'est qu'un décor de carton derrière lequel fument des brûlots de paille! Partout, la contre-révolution dans sa fraîcheur imbécile : bêtes, lâches et laids, les bolcheviks saccagent la Sainte Russie, jettent la bombe avec une joie malicieuse, portent le cheveu sale et la mine grise. Comble d'horreur, ils livrent leurs prisonniers à de cruels tortionnaires chinois et complotent dans le plus grand secret la mise à feu et à sang des capitales européennes. Le récit de Tintin, scandé d'explosions, de trains renversés, de voitures bombardées, de canots à moteur envoyés par le fond et de perfidie soviétique, est truffé d'observations farfelues et de mensonges trop gros pour être crus. Pas de couleurs, pas d'humour, pas de soins : un dessin aussi infantile que l'idéologie qui lui sert de prétexte, un beau morceau de propagande bécasse.

Ainsi naquit Tintin et son cadore Milou, un jour de 1929, dans le *Petit XX^e^*, « journal catholique et national de doctrine et d'information ». S'il ne s'agissait des premiers exploits — aujourd'hui introuvables — d'un personnage par la suite célèbre, la « chose » n'aurait d'autre intérêt que de manifester une fois de plus le crétinisme militant et illustré de la réaction cléricale au début de notre siècle. Seulement, ces aventures (accablantes) de *Tintin au pays des soviets* ne connurent qu'une seule édition en album, tirée à 5.000 exemplaires, dont 4.805 vendus. Puis Hergé, la maturité venant — si l'on peut dire — rougit de ses propos comme de ses dessins. Il les retira de la circulation non pas, comme on l'a supposé, en rachetant en sous-main les vieux exemplaires, mais en interdisant toute nouvelle réédition. Grand émoi chez le collectionneur : le tintinophile se lance aussitôt à la quête du rarissime original, et l'on vit l'objet convoité, cet album gribouillé et sale, atteindre le prix de 2.400 nouveaux francs lors d'enchères publiques à Bruxelles. On m'assure qu'il s'agit là d'une arnaque de classe et qu'avec un soupçon de persévérance le précieux épisode se trouve parfois pour douze ou quinze cent francs chez un bouquiniste ignare.

Mais les falsificateurs ont frappé. Des éditions pirates sortent de sous des manteaux gris. Devant tant d'impudence Hergé n'hésite pas à recourir aux tribunaux. Une curieuse édition hollandaise imprimée en Espagne en a récemment fait les frais. On assure que des revendeurs couleur de muraille proposent ces temps-ci à Paris une autre édition tout aussi pirate, mais en français. La pudeur rétrospective d'Hergé sur les déboires de son triste Tintin au pays des soviets n'a pourtant pas valeur d'auto-critique. A partir de 1930, l'homme récidive en expédiant son reporter à la houpe sous les Tropiques : *au Congo*, le voilà qui donne une leçon de colonialisme benêt ; *en Amérique*, il traque le gangster et avoue son goût immodéré pour la police ; dans *Les cigares du Pharaon*, il lutte contre d'immondes trafiquants, nous gratifiant à chaque fois de tous les clichés éculés du conservatisme rougeaud. Une exception, ce *Lotus bleu* plein de talent, déjà plus élaboré (les décors ont été anonymement dessinés par Edgar P. Jacobs, le père de Blake et Mortimer), où les nationalistes chinois gardent le beau rôle face à l'impérialisme britannique et aux envahisseurs japonais. Mais si Hergé a réussit son coup, et sans racisme cette fois, c'est qu'il fut conseillé par un véritable fils du ciel. Aussi, cet album tranche-t-il nettement sur la miévrerie de l'Afrique et de l'Amérique précédentes. Trois aventures plus tard, c'est la guerre de 1939, puis l'invasion de la Belgique, Hergé poursuit la publication de ses dessins dans une presse à genoux devant l'occupant germanique. Cela lui vaudra quelques ennuis à la Libération. Néanmoins, Hergé devient le grand chef de la bande dessinée réaliste, qui s'impose dans les journaux de l'époque. Ses disciples appointés lèchent les décors de ses histoires avec un soin maniaque : pas question d'omettre un seul détail de la calandre d'une Peugeot ou une seule fenêtre de la gare de Cornavin. Obsédé par le démon de la perfection, Hergé entreprend de redessiner une bonne part de sa production d'avant-guerre, singulièrement *Tintin au Congo*, *en Amérique*, *Les cigares du Pharaon*, une partie du *Lotus bleu*. Plus tard, *Au pays de l'Or noir* et *Coke en stock* seront remaniés, et *l'Ile noire* entièrement refaite. D'ordinaire, il s'agit de remplacer la vieille limousine 1930 par une Buick new-look, la cheminée de brique par un motif Louis XVI, la petite tête applatie du Tintin primitivus par le disque ovale d'un visage sans expression. Et la bande perd en force et en mouvement ce qu'elle gagne en réalisme. Et encore ! Le merveilleux brouillard dans lequel flotte le grand avion bleu de l'*Ile noire* se dissipe dans la seconde version. Mais à la faveur de cet affadissement sophistiqué, Hergé gomme les séquences et le vocabulaire trop ouvertement réactionnaires, tout en maintenant par ailleurs le conformisme moral de l'anecdote. Ainsi disparaît, à défaut de sa tête stéréotypée, le nom juif du méchant banquier de l'*Ile mystérieuse*, et Blumenstein devient Bollewinskel. Dans la nouvelle édition du *Crabe aux pinces d'or*, deux méchants noirs ont été blanchis. Dans *Coke en stock*, le texte de dix-neuf images réécrit. Le tripotage reste parfois insuffisant, puisque les éditions Casterman ont finalement décidé de suspendre la diffusion

De haut en bas et de gauche à droite : Dans la première version de Coke en stock, en 1958, les noirs sont de braves oncles Tom aux sourires abrutis et respectueux. Quelques éditions plus tard, ils deviennent d'honnêtes musulmans qui causent comme Sidney Poitier dans un film doublé. Juste en dessous, deux images de Tintin au Congo : la leçon d'instruction civique d'avant-guerre — nos ancêtres les Belges — est avantageusement remplacée par un cours d'arithmétique. On a dû faire remarquer à Hergé que le blond Gaulois pouvait difficilement engendrer des Pygmés, si noire soit son âme. A droite, l'ancienne et la nouvelle version d'une image de l'Ile Noire : égarés dans un invraisemblable luxe de détails, les personnages de la deuxième version ont perdu toute force.



HISTOIRE DE TINTIN

« Vous êtes inculpé d'avoir dérobé dix wagons et fait disparaître deux cent dix-huit personnes » dit un commissaire chauve aux bottes luisantes à un freluquet à la houppe qui, d'un air condescendant, décline son identité : « Tintin, reporter à Bruxelles... ». Premier déboire, première prison, première évasion miracle. Discret, dans son costume à carreaux qui se voit à trente kilomètres, il a déjà échappé à une bombe déposée sous la banquette du train par un traître bolchévique chargé d'éloigner les curieux du pays des soviets. Et les miracles s'enchaînent au rythme des poursuites : moto, cheval, voiture de course, trains, avions, chariot mécanique, nage, course à pied, ruses grossières et biceps insoupçonnés. Déguisé en soldat, en moujik, en fantôme, en policier allemand, en iceberg, en aviateur, en paysan, en scaphandrier, il déjoue de la façon la plus plate les pièges les plus conventionnels, remplace la poudre des balles par du papier mâché, assomme les malabars par dizaine, va sans arrêt chercher le flic au coin de la rue et voit des criminels partout. Son flair le conduit au repère souterrain où les soviets entassent le produit de leurs rapines, à démasquer une bonne vingtaine d'espions, à terrasser un ours (et l'armée rouge), à prendre sans arrêt les gens qui ne sont pas des salauds pour des cons satisfaits. Avant d'arriver à Bruxelles, où la foule l'acclame, il recoiffe son horrible toupet.

de *Tintin au Congo*, par crainte de blesser les chefs d'états africains. L'auto censure, une fois n'est pas coutume, est onéreuse : *Tintin au Congo* demeure jusqu'ici l'album le plus vendu de la série — près d'un million d'exemplaires — ce qui n'est pas précisément rassurant sur le goût de la jeunesse occidentale, ou de ses familles.

Hergé nous mijote pour bientôt un *Tintin et les picaros*, directement inspiré de l'affaire Régis Debray. On y retrouvera les généraux Alcazar et Tapioca, et un Tintin qui troquera ses éternelles culottes de golf pour des blue-jeans. Guettez la première édition. Et surveillez les suivantes.

Mab Trognon.

guérilla urbaine les fusils sans le peuple

Dix-neuf guérilleros de l'E.R.P., l'armée de libération de l'Argentine, sont abattus en prison : la population réagit à peine. Au Brésil personne ne bronche lorsqu'on exécute sommairement des opposants au régime après leur avoir fait subir de savantes tortures. Comme en Grèce, comme en Espagne, on s'est résigné à la dictature militaire. En Allemagne, les braves bourgeois encadraient leurs portes de verrous : Baader et ses « bandits » en voulaient à leur peau, dit-on. Aux Etats-Unis, la somnolence est de rigueur, et le slogan meurt en tristes ronflettes. Les Tupamaros eux-mêmes, contrecarrés à l'orée de la puissance, s'interrogent : Quel pouvoir trouve-t-on au bout du fusil, et que veut donc le peuple ?

LE petit matin est l'heure favorite des répressions. Banlieue de Francfort, le 1er juin, une voiture blindée prend place, face à un garage banal. Pour un combat rapide. Andréas Baader, leader de la Rote Armé Fraktion, aussi nommée « la bande à Baader », ne résiste que le temps d'une aube grise, ses amis sont arrêtés dans le mois qui suit. Montevidéo : l'armée a pris la repression en main. Les Tupamaros, merveilleux Robin des Bois, honnêtes, purs, durs, perdent l'initiative, pour la première fois depuis 1964, et leur leader, Raoul Syndic, retourne, pour la troisième fois, en prison le mois dernier. Prises à contre-pied, les guérillas urbaines s'endorment ou s'effondrent.
Pendant cinq ans pourtant, la guerilla urbaine a pesé d'un poids occulte sur les débats révolutionnaires.
Mais à l'inverse de sa sœur rurale, la guérilla urbaine n'a ni son Che Guevara ni son Mao Tsé Toung. Qui dira s'il s'agit d'une guerre révolutionnaire ou du geste d'un petit groupe acculé au désespoir ? Qui dira si c'est là une technique douteuse pour un combat équivoque, la projection paranoïque d'une révolution trop rêvée ou au contraire l'anticipation consciente de conflits inévitables ? Sous le nom de « guérilla urbaine » on range — et bien souvent se rangent — des gens dont la pratique diffère considérablement, malgré les apparences et les semblables fracas des explosions et des fusillades.

Ni terrorisme ni guerre civile

Ni terrorisme ni guerre civile, la guérilla urbaine est une guerre essentiellement politique. Elle a pour but de provoquer dans le même temps l'usure d'un pouvoir en place et la prise de conscience d'une masse. Pour cela elle utilise des moyens **militaires** étroitement soumis à une stratégie **politique**. Cherchant principalement à « être aimée et crainte », c'est-à-dire à être aimée d'un maximum de gens, dans les différentees catégories de la population pour n'être crainte que d'une catégorie — définie comme l'ennemi — elle choisit ou prétend choisir avec le plus grand soin ses moyens d'action. Cette conception de la guerilla urbaine est celle des Tupamaros. Elle les a conduit à constituer dans la pratique un modèle, à ce jour le plus solidement éprouvé et le mieux élaboré. Ailleurs s'amorcent des divergences. Certains — tels les Weathermen aux Etats-Unis — s'affirment au départ minorité agissante et pour ainsi dire vouées à l'être. Ils disent : « Nous voulons souffler le système, le faire exploser. » Leur action, c'est la destruction directe, le sabotage. Ils se veulent cinquième colonne, saboteurs sans large base, alliés surtout du tiers monde dans la lutte contre l'impérialisme. Un millier d'explosions en un an, comme une expression privilégiée et un argument unique.
Le sérieux de sa préparation détermine pour une bonne part le sort de la guérilla, qu'elle soit urbaine ou rurale. Pour durer, la guérilla urbaine a besoin d'une infrastructure solide et constamment renouvelée. Elle doit se procurer des locaux, du matériel technique et l'équipement nécessaire tant que le soutien populaire est encore trop faible pour les lui fournir.
En un mot il faut de l'argent et des armes. L'argent — en quantité importante — on ne peut se le procurer que par « l'expropriation ». Tous les groupes qui se préparent à l'action devront donc commencer par la forme la plus ambiguë et cependant la plus nécessaire de la guérilla urbaine : le hold-up.

De l'argent et des armes

Les Tupamaros commencèrent par voler les armes. Janvier 1963 en Uruguay. Un groupe de neuf hommes, le premier noyau actif de ce qui devait devenir le MLN-Tupamaros, décide de dérober les armes du « tir Suisse », un stand de luxe où viennent s'entraîner officiers de l'armée ou bourgeois désœuvrés. Une fois un solide repérage accompli — on découvre au passage que les locaux de tir servent également de tripot clandestin — l'opération a lieu et réussit. On reste confondu devant la naïveté et l'audace de ceux, qui, quelques années plus tard devaient investir le Q.G. de la marine et s'emparer de 300 fusils de guerre. Au retour, l'un des membres de l'expédition, El pocholo, le plus chétif mais non le moins orgueilleux, se perd avec sa cargaison de fusils. Panique. On le retrouve une demie heure après, épuisé, allongé sous un arbre. Toutefois le résultat est là : vingt fusils tchèques modèle 1943, cinq fusil de 1908, deux carabines de calibre 22 et un fusil Martini.
En République Fédérale Allemande, c'est aussi à la préparation de la guérilla urbaine que la Fraction Armée Rouge — dite bande à Baader —

consacrera l'essentiel de sa brève existence. Le 29 septembre 1970, trois banques sont dévalisées en l'espace de dix minutes : bilan, 217 000 D.M. On dit que c'est Horst Malher, ancien avocat et cerveau du groupe, qui dirige l'opération. Pour 450 D.M. pièce, Ulrike Meinhof, achète 23 pistolets à un membre d'El Fath. On s'entraîne au tir dans une forêt proche de l'aéroport de Francfort, où le vacarme des avions couvre celui des balles.
Pour se procurer des papiers d'identité, les membres du groupe cambriolent la mairie de Neustadt et emportent quinze passeports, quelques cartes d'identité et trois tampons. A Lang-Göns, ils volent 166 cartes, d'autres tampons et des riveteuses spéciales, utilisées par les autorités.

L'organisation

Comment s'organiser ? Deux principes s'imposent au départ : un cloisonnement absolu, un doublage de toutes les responsabilités importantes afin de permettre la survie des groupes atteints par la répression. Une première contradiction : le but technique de l'organisation est d'être invulnérable et impénétrable et pourtant la clandestinité et le cloisonnement ne doivent pas entraver la participation de chaque élément à la vie politique du groupe.
La discrétion dont s'entourent les Tupamaros ne permet pas de connaître avec précision leur système d'organisation. Grossièrement, il semble que la structure du M.L.N. revête la forme d'un tronc de pyramide. A la base, de nouvelles recrues qui sont mises à l'épreuve, puis des cellules composées de cinq à sept hommes. En dehors de coups de main, seuls les chefs de cellule sont parfois en contact entre eux. A l'intérieur d'une même cellule, les Tupamaros ignorent le plus souvent l'identité de leurs compagnons, désignés par un sobriquet. Il semble qu'au dessus des cellules fonctionne un commandement militaire et un commandement politique dont les attributions ne sont pas connues. On sait enfin que vers les années 1970, l'organisation s'est structurée en « colonnes » autonomes.
Cette notion d'autonomie se retrouvait également chez les Weathermen américains. L'un d'entre eux décrivait ainsi l'organisation : « Chaque groupe de révolutionnaires est responsable seulement des attentats pour sa localité. Pour des raisons de sécurité et afin d'assurer l'existence d'un groupe qui doit vivre et combattre, il est nécessaire que nous agissions par unités autonomes. Certes, il y a plusieurs aspects : certains groupes sont unis par des liens politiques mais la plupart, autant que je sache, sont indépendants. » Il semble pourtant que les Weathermen aient possédé un organe central dirigeant, « le Weather Bureau », et des directions régionales. On sait aussi que la plupart des cellules menaient une vie communautaire : pour bien se battre ensemble, il fallait bien se connaître, physiquement et moralement. Vite, cependant, les collectifs Weathermen ont, pour la plupart, perdu leur coordination, isolés, plus qu'autonomes. Enfin on connaît extrêmement mal le système d'organisation de la bande à Baader. Sans doute était-il plus lâche, car certains membres de l'organisation ont pu être — après coup — soupçonnés d'appartenir à la police.
Mais, au delà de l'organisation, l'action, et elle seule, révèlera la ligne politique de la guérilla. Il faut ici revenir sur les origines spécifiques de chaque mouvement pour comprendre son comportement et le sens qu'il prétend lui donner.

Les Tupamaros

L'Uruguay, c'est le pays du bœuf et des classes moyennes où jusqu'en 1955 tout va bien. La guerre mondiale, l'immédiat après guerre, le conflit coréen assurent une demande constante de viande. Un gouvernement de grands propriétaires, relativement libéraux, accorde au peuple des avantages sociaux que d'autres pays d'Amérique latine ignorent. La politique reste le privilège de la classe « supérieure » qui joue à la démocratie. 1955 : le bœuf ne suit plus, les cours sont en baisse, la structure de la propriété exclut une augmentation sensible de la production. Le chômage double, triple, atteint 20 % de la population. La crise va durer quinze ans. A la campagne, un jeune avocat, Raul Sendic, décide en 1958 d'organiser les coupeurs de canne, les caneros. Il a choisi d'agir selon les voies légales. En 1962, Sendic dirige la première marche des caneros qui parcourent — avec femmes et enfants — 600 km pour revendiquer des terres en friches.
Ils sont reçus par de bonnes paroles. Marches et démarches se multiplient, sans résultat, et Sendic est arrêté. A sa sortie de prison il publie un article : « En attendant le guérillero. » Sendic rêve d'une guérilla à la cubaine. La géographie aura raison de ce premier mouvement : sur trois millions d'habitants que compte le pays, Montevideo en concentre un million et demi, et le reste n'est que rase campagne. « Alors la ville devint forêt et le peuple montagne. Les ouvriers, les étudiants, les marginaux et même la classe moyenne commencèrent à jouer le rôle que jouent les paysans dans d'autres pays. »
L'opinion populaire est là un élément déterminant. Sans son appui, pas de guérilla possible : Lors de l'opération « ânesse d'or » — qui consista à dévaliser la villa d'une des plus riches familles de Montevideo — un membre du groupe de préparation fut spécialement chargé de se préoccuper de l'état de santé des gardiens qui étaient âgés. Ayant appris que l'homme était plutôt cardiaque, on apporta de la coramine. Le militant chargé de surveiller les gardiens demeura prêt à faire une piqûre, le cas échéant. Cette sollicitude étonna le vieux couple, et tandis que le commando déménageait péniblement un immense coffre-fort, une discussion politique s'instaura dans la cuisine. Le souci de toujours distinguer entre le peuple et les exploiteurs se manifeste ainsi à chaque occasion. Lors du hold-up contre le casino de Punta del Este, le Deauville Uruguayen, les guérilleros « récupèrent » l'équivalent de 1 200 000 F. Le lendemain, l'organisation fait savoir aux croupiers qu'ils recevront une somme correspondant aux pourboires qui leurs seraient normalement revenus. Pour préserver leur popularité les Tupamaros évitent absolument l'attentat à la dynamite. Grande prudence également dans le recours au sabotage. Tant que la guérilla ne se sera pas généralisée — stade où il devient nécessaire tactiquement de faire sauter des ouvrages publics, des moyens de communication, voire même des outils de travail — on s'en abstiendra. Sinon quelques objectifs précis et explicites : installations militaires ou locaux de police, à condition qu'il ne mette pas le voisinage en péril. Le tout accompagné d'une soigneuse propagande. Une belle logique, une préparation minutieuse, des résultats parfois étonnants. Au cours de plusieurs attaques les Tupamaros parviennent à décourager **a priori** l'action de flics ou de soldats. Ceux-ci savent qu'ils ne risquent rien s'ils restent tranquilles. Et toujours ce clin d'œil de bandit d'honneur, Mandrin qui ridiculise les fermiers généraux, un rire libérateur chez les opprimés. Evasions superbes de prisonniers par centaines, coups audacieux, usage machiavélique de la dérision armée.
Le 15 mai 1969, tout le pays écoute à la radio la retransmission d'un match de football qui oppose l'Uruguay à l'Argentine. Au début de la deuxième partie du match, les auditeurs ont la surprise d'entendre les premières notes de « Cielo, cielito Lindo », chanson populaire dont les Tupamaros ont fait leur hymne. Pendant 40 minutes la radio diffusera leur message, rompant ainsi la censure à laquelle on cherchait à la soumettre.
Des « perquisitions » armées dans les aires de l'oligarchie permettent aux Tupamaros de révéler un certain nombre de scandales. Le 14 février 1969, un groupe de Tupamaros pénètre dans l'immeuble de la Banque de Crédit à Montevidéo et se glisse dans les bureaux du 4e étage où s'est installée une grosse firme uruguayenne : la Financiera Monty. Quinze jours plus tard la presse reçoit des photocopies annotées montrant comment depuis 1963 la firme avait réalisé un profit illicite de plus de 80 millions de NF, en pratiquant des transferts illégaux et autres opérations financières. Le scandale est immense : Frick Davie, ami personnel de Pacheco Areco, président de la République, doit abandonner le ministère de l'Agriculture,
Le régime se venge bassement et sans finesse, la torture se généralise. Le 14 mars 1970, Rodebel Cabrera, membre du M.L.N., est arrêté à son domicile à 5 h 30 du matin. On le garde 57 heures, ligoté dans une

cellule, sans boire ni manger. Hector Moran Charquero, chef d'une brigade spéciale, l'interroge à coups d'électrodes sur différentes parties du corps en insistant sur les parties génitales, les gencives, l'anus. Charquero se vante : « C'est moi le responsable des sévices. Je n'ai pas peur des représailles. On m'a déjà tiré dessus, je m'en fous. »
Dans ce cas et dans ce cas seulement, les Tupamaros exécutent : le 14 avril deux taxis volés et une camionnette coincent la voiture du commissaire Charquero qui est abattu de six balles de mitraillette. Peu après, les Tupamaros enlèvent un conseiller américain, Dan Mitrione, détaché du F.B.I., vieux routier de la question, au penthotal ou à la gégène, qui déjà a longuement sévi au Brésil. Ils demandent la libération de 160 prisonniers, ne l'obtiennent pas, exécutent Mitrione pour l'horreur des bonnes consciences hypocrites : la presse reçoit les papiers du tortionnaire, notamment sa carte du F.B.I. et quelques « souvenirs » de ses emplois précédents.
Au Brésil, la guérilla urbaine n'apparaît pas dans un contexte de récession économique comme en Uruguay, mais à la suite d'une crise politique. En 1964, le gouvernement libéral et progressiste de Joao Goulart est renversé par un coup d'Etat militaire. La répression est très dure, les militants du Parti communiste sont pourchassés ainsi que les militaires démocrates. Les directions des grandes organisations de gauche, et singulièrement du P.C., ne réagissent pas. Opposés à la lutte armée, pour des raisons de politique internationale, elles sont incapables de faire face à cette situation nouvelle : le fascisme. Des militants quittent alors le Parti en grand nombre et constituent des organisations de résistance : Parti communiste Brésilien Révolutionnaire, Parti communiste du Brésil (maoïste), V.R.P. (Avant-garde prolétarienne révolutionnaire), A.L.N. (Action Libératrice Nationale), M.R.8 (Mouvement Révolutionnaire du 8 octobre, date de la mort de Guevara), etc.
Ces trois derniers groupes se proposent de déclencher la guérilla. Faute d'arrières à la campagne, disposant au contraire d'une certaine implantation en ville, ils choisissent la guérilla urbaine avec l'intention d'allumer des foyers de guérilla rurale dans une seconde étape. Très vite en effet l'action armée connaîtra un net développement, parmi la jeunesse intellectuelle en particulier. A sa tête se trouvent des hommes techniquement très compétents. Carlos Marighela, ancien dirigeant communiste, dirige l'A.L.N. Carlos Lamarca, lui, est venu à la révolution par une voie moins évidente — l'armée : champion de tir chargé en 1968 des cours d'autodéfense donnés aux employés et caissiers de banque pour leur permettre de repousser les « commandos terroristes », il entretient déjà des relations avec la résistance.
Le 24 janvier 1969, sur dénonciation, la police vient enquêter à Itapacerica da Sierra, près de Sao Paulo, sur un étrange mouvement de voiture dans la propriété. Quatre hommes sont arrêtés. Torturés, ils avouent avoir participé à plusieurs opérations — notamment l'exécution du capitaine américain Chandler — et déclarent qu'ils ont agi sur ordre du capitaine Lamarca. Prévenu de l'arrestation de ses camarades, celui-ci réussit à s'enfuir de la caserne à la tombée de la nuit. Plusieurs militants le suivent à bord de six voitures et camions chargés d'armes. Malgré leurs divergences, les différentes organisations de guérilla urbaine se retrouvent dans l'action. Le 4 septembre 1969, un commando enlève en pleine rue l'ambassadeur des Etats-Unis à Rio de Janeiro, M. Burke Elbrik. D'autres enlèvements aussi spectaculaires permettront la libération de près de 120 cadres de mouvement révolutionnaire. La solidité technique des organisations et leur recrutement massif, notamment dans les campus, permettent des actions d'envergure. Un jour, c'est tout un quartier de Rio qui est occupé militairement par les guérilleros, on occupe aussi des stations de radio. On raconte même qu'un hélicoptère fut utilisé par les guérilleros lors d'une évasion. Pourtant la guérilla n'attire pas la grande masse des travailleurs. La petite bourgeoisie radicale est plus facile à convaincre. Mais la dictature, profitant d'une conjoncture économique favorable, saura se trouver des amis. Une certaine solidarité, qui n'existait pas précédemment, s'établit entre les différentes couches de la bourgeoisie. Le football occupe le peuple. La guérilla tend à se fermer sur elle-même et à se concentrer sur ses tâches purement militaires. Politiquement isolée, elle reste vulnérable et trébuchera lorsque la répression — la torture systématique — aura pris tout son élan.

La bande à Baader

C'est dans un contexte tout différent que naît la « Bande à Baader », premier embryon de la Fraction Armée Rouge. Berlin 1968. Rudi Dutschke, leader du S.D.S. (organisation des étudiants révolutionnaires) vient d'être victime d'un attentat. Des combats de rue secouent durement la ville. Deux grands magasins flambent à Francfort ; c'est presque une provocation. Les auteurs de l'incendie, Baader, Proll, Ensslin, Thorwald et Söhnlein sont condamnés à trois ans de prison. Aux premiers rangs des manifestants on remarque, en costume et parapluie au bras, un jeune avocat : Horst Mahler. Arrêté, tenu pour responsable de manifestations violentes, il est condamné à dix mois de prison et à 76 000 D.M. de dommages et intérêts en faveur d'Axel Springer, le roi de la presse réactionnaire. Il connaissait bien Baader et Enslin. Il rencontre Ulrike Meinhof, rédactrice en chef de **Konkret.** Ulrike Meinhof a comme Mahler définitivement rompu avec son origine bourgeoise, après avoir transformé **Konkret,** feuille plus ou moins portée sur la pornographie, en un grand journal de gauche. Le 14 mai 1970, Mahler et Meinhof organisent l'évasion armée de Baader. Un séjour en Palestine permit au petit groupe de s'initier aux principes élémentaires de la guérilla. Leur annalyse politique évolue d'un anarchisme rudimentaire — « détruire ce qui nous détruit » — à une vision plus stratégique, intégrant le maoïsme et le guevarisme. Leur démarche intellectuelle est claire : la société impérialiste opprime d'autres hommes et nous opprime ; cette oppression ne peut aller qu'en se renforçant ; la guérilla dévoile les contradictions de cette société et prépare à la lutte. D'emblée, ils seront contraints à la défensive. Le 8 octobre 1970, Horst Mahler tombe dans un guet-apens, il est arrêté ainsi que deux militantes. D'autres tombent sous les balles de la police.
Le 11 mai 1972, le groupe attaque : trois bombes explosent dans le casino de l'armée américaine. Un officier est tué, treize personnes sont blessées. Le 12 mai deux bombes surprennent la préfecture d'Augsbourg. Une voiture piégée s'éparpille sur le parking de la préfecture de Munich. Le 15 mai, un engin souffle la volskwagen du juge Budenberg, qui a signé tous les mandats d'arrêt des militants de la Fraction Armée Rouge. Ce jour-là, le juge était à pied mais sa femme est grièvement blessée. Enfin le 19 mai, trois bombes explosent dans le building Springer, à Hambourg. Seize blessés. Les actions réussies de la « Bande à Baader » n'iront guère au delà et l'activisme individuel — fort mal reçu par l'ensemble de l'opinion allemande, classe ouvrière en tête — ne débouchera jamais sur une guérilla urbaine organisée.

Les Weathermen

Aux Etats-Unis, les Weathermen, tout comme la bande à Baader ou la Gauche prolétarienne, sont sortis du syndicalisme étudiant et du gauchisme institutionnel. Ils en étaient les plus « purs », les plus actifs des militants, les uns écœurés de piétiner, d'autres convaincus d'une spirale historique irrépressible vers la révolution en Occident. Avec la G.P., les Weathermen présentent plus d'un parallèle : en 1969, ils se trouvèrent à la tête du S.D.S., à la suite du congrès de juin de la grande organisation des étudiants américains, comme la G.P. se trouva en 1969 à la pointe du gauchisme. Ils pouvaient alors l'orienter lentement vers un « radicalisme » croissant. Trop lentement à leur goût. Les Weathermen vont s'efforcer d'entraîner par l'exemple la masse des militants vers l'action directe. Ils commencent par des violences dans la rue, les « Days of rage » en novembre 1969 à Chicago, où un millier d'entre eux saccagent les vitrines pour protester contre le procès des militants des grandes émeutes de 1968. Faux pas que la presse exploite largement, ils blessent des commerçants et surtout un malheureux employé de banque qui reste paralysé. Une image d'emblée défavorable, une erreur tragique. Leur violence apparaît irraisonnée pour la masse. Ils n'arriveront jamais vraiment à surmonter ce handicap. Deux mois plus tard, ils rentrent dans la clandestinité et accumulent des exploits pourtant plus ajustés. Mais le travail politique de préparation n'a pas été suffisant. La base frémit, s'interroge, les respecte et les craint mais ne les suit pas. Cloîtrés dans leurs collectifs, pour éviter — avec succès — les infiltrations, les Weathermen se coupent de leurs compagnons de route et s'en méfient. On ne les voit plus, Ils ne se voient plus guère. Leur stratégie — être une « cinquième colonne » et « ronger le ventre de la bête », les place en référence trop nette à l'impérialisme et à la guerre du Vietnam, objectifs ressentis malgré tout extérieurs par la majorité des jeunes. Ils essaient bien de faire de la propagande armée dans les lycées, venant parler devant les élèves alors que les profs sont séquestrés. Le résultat n'en vaut pas le risque, les lycéens rentrent malgré tout à la maison, ébahis voire admiratifs, mais pas déracinés. Ils ne vivent pas comme les noirs ou les vietnamiens l'oppression quotidienne.
Alors un temps, 1970-1971, c'est l'époque des coups d'éclat. Bombes à la raffinerie Esso du New Jersey ; à New York, chez le procureur après l'assassinat en prison du militant noir George Jackson ; fissures du Capitole après l'invasion du Cambodge. Quelque mille attentats qui leur sont plus ou moins attribués.
Les radios et les journaux évitent de parler des attentats sinon des plus notoires : on attribue même l'incendie de la raffinerie Esso à un accident. il est difficile de lancer, **ex abrupto,** une guérilla urbaine.
Cette année les Weathermen, qu'on les appelle weather people ou weather underground, continuent à agir mais ils ont perdu le rythme. Insaisissables toujours, ils vivent calmement avec de fausses barbes : Mary Rudd, l'un de leurs leaders, écrit un livre. Quelques collectifs depuis longtemps isolés manient encore l'explosif. Le 21 mai 1972, explosion dans les toilettes du Pentagone et, cette année toujours, bombes à retardement dans les coffres privés de sept grandes banques américaines. Cinq ans de travail politique connexe, sans organisation de masse, sans alliés « démocratiques ». Ces coups restent isolés et « **spectaculaires** ». Les campus ne bougent plus guère. Une génération calme et désabusée a succédée à celle des grandes batailles, les choses ont changé, la répression se calme, Berkeley, Nanterre, même dodo.

Répression, tortures, guérilla

Si la France n'a pas eu à affronter — depuis la guerre d'Algérie — de véritables guerillas urbaines, il faut lui rendre cette sinistre justice : elle fut la première à mettre au point un système scientifique de répression en la matière.
Qu'on se souvienne. Alger 1956. Les paras sont lâchés sur la ville. Que vont-ils faire ? Leur première opération, ils la montent... contre les locaux de la Police Judiciaire où ils récupèrent **un fichier,** celui des nationalistes qui ont eu affaire aux forces de l'ordre depuis une dizaine d'années. Et c'est la rafle. Interrogatoires, tortures partout et pour tous. Chaque renseignement est exploité avec une extrême rapidité : ne pas laisser le temps aux membres d'un réseau de disparaître ou tout simplement de changer les lieux de rendez-vous, les caches. Bientôt on ne conduit même plus les suspects dans les célèbres villas — on torture à domicile, la gègène fait partie du matériel d'intervention. Ainsi fut gagnée la bataille d'Alger.
A partir de 1968, de la même façon, la torture devient d'application courante au Brésil ; on la pratique encore aujourd'hui, à titre préventif pourrait-on dire. Amnesty International donne les chiffres suivants : 12.000 prisonniers politiques ; 15.000 exilés ; 130 bannis ; 500 personnes au minimum mortes sous la torture ou portées disparues ; 200 procès politiques chaque année : « Les deux supplices les plus répandus restent

ceux de la « chaise du dragon » (chaise électrique) et de la « pau-de-arara » (le détenu est suspendu nu, la tête en bas, les bras et les chevilles liés à une barre de fer, frappé et soumis à des chocs électriques). Les chocs électriques sont donnés à toutes les parties du corps, mais surtout à la tête et aux parties génitales.

Les femmes sont torturées devant leurs maris, les enfants devant leurs parents et vice-versa. Les bourreaux sont assistés de médecins qui raniment les victimes avec des piqûres pour que les supplices puissent reprendre, ou qui arrêtent les séances avant que les chocs ne deviennent mortels. De nouvelles méthodes dites « psychologiques » ont été mises au point afin de ne pas laisser de traces : les détenus, livrés au froid, à la faim, privés de sommeil, entendent des bruits assourdissants, des cris de terreur, des simulacres d'exécutions, etc., ce qui finit par provoquer chez eux des hallucinations et les met au bord de la folie. »

Malgré sa bonne organisation technique la guerilla urbaine subit très durement les coups. En 1969 Marighela est abattu dans sa voiture. Le 17 septembre 1971 c'est le tour de Carlos Lamarca. Traqué depuis quarante et un jours par les services de sécurité dans la région de Pintada, Etat de Bahia, il se reposait sous un arbre lorsqu'il fut encerclé et rapidement fauché d'une rafale de mitraillette ainsi que son lieutenant José Compas Barretas. Sa compagne Iara Iavelberg, se voyant condamnée, préféra se suicider.

La répression que devront affronter les membres de la Fraction Armée Rouge est d'un type assez différent. Ici, pas de tortures, ni d'arrestations vraiment massives. Certes les policiers Ouest Allemands, copieusement encouragés par les titreurs d'élite de M. Axel Springer, ne font pas de cadeau. Petra Shelm, Georg Von Rauch, Thomas Wiesbäcker furent abattus avant que leur appartenance au groupe ait été prouvée. Les dénonciations monnayées auront raison d'une organisation que ses derniers attentats ont rendue impopulaire. La prime offerte pour la capture de Baader passe de 10000 DM à 100000 ; puis à 190000 DM, Springer y va d'une surprime: le total atteint bientôt 500000 DM (750000 NF). Des informations commencent à arriver. La télévision passe régulièrement les photos des personnes recherchées. Le 1er juin, Baader est pris. Le 8 juin, c'est le tour de Gudrun Esslin, repérée dans un grand magasin de Hambourg et dénoncée par une vendeuse. Le 16 juin enfin la police agissant sur renseignement pénètre dans un immeuble de trois étages, à Langenbragen, près de Hanovre. Ulrike Meinhof leur ouvre elle-même la porte. Son compagnon, Gérard Muller, est sorti téléphoner: il est appréhendé dans la cabine même. Ils n'auront pas le temps de se servir des P38 et des grenades qu'ils avaient près d'eux. La nouvelle aussitôt transmise par télescripteur au président du Bundestag est annoncée à l'occasion d'une interruption de séance. On applaudit chaleureusement sur tous les rangs.

Erro-toto ! Erro, peintre pop au regard si doux, et ironique, amer, désinvolte. Un talent qui gicle, un pinceau biblique et prolifique qui enfanta plus de quinze cents toiles, un regard vache, lyrique, moqueur de faux réaliste-socialiste ou d'underground de toc. Erro, militant rigolard et sincère, copain de Péliéu la vache-à-écrire des poèmes-injures. Il exposerait ses toiles à l'ARC, en octobre, avenue du Président-Wilson, Paris. Surveillez.

Triste satisfaction. Les militaires urugayens ont au contraire entamé une répression à la brésilienne. Le 1er mars 72, après l'échec prévisible d'une coalition électorale, le «Frente amplio», auquel les Tupamaros avaient apporté leur soutien critique, un nouveau président à poigne arrive au pouvoir. Il s'appelle Jorge Bordaberry et on lui prête cette déclaration : « La solution des problèmes de ce pays, c'est 5000 morts ». Il se met sans tarder à l'ouvrage, confiant à un commandement conjoint de l'armée et de la police, la charge de mener la répression. En un mois, seize militants de gauche — huit sont membres du parti communiste — tombent sous les balles de la police ou d'un «escadron de la mort» constitué en Uruguay sur le modèle brésilien. La riposte de Tupamaros sera, le 14 avril, l'exécution de quatre membres connus de cette organisation. Mais la police et l'armée poursuivent leur ratissage, on arrête systématiquement tous ceux qui pourraient avoir des sympathies pour les Tupas. Le psychanalyste Marcello Vinar, le chanteur Daniel Viglietti sont enfermés et torturés. 2000 prisonniers politiques sont aux mains des « Forces conjointes ».

Plusieurs membres, prétendus dirigeants, sont arrêtés. Le dernier en date est Raul Sendic, gravement blessé à la bouche et à l'épaule — peut être mort aujourd'hui. Tous les prisonniers sont en effet gardés au secret plusieurs mois. Malgré ces coups, les Tupamaros semblent encore garder une réserve de force assez considérable, et en tout cas leur sang froid : « Deux mille arrestations, plus de 20 camarades morts, certains sous la torture, près de 150 installations souterraines saisies. Mais nous pourrions répondre par une question à ceux qui nous demandent si le M.L.N. a été détruit. Cette question, la voici : le 14 avril, 370 camarades avaient dû passer complètement à la clandestinité. Aujourd'hui, 600 camarades sont dans ce cas. Je vous demande comment ces camarades pourraient survivre dans une ville militairement occupée si l'organisation avait été détruite ? »

Les Tupamaros pourront-ils longtemps résister à la machine militaire ? Et s'ils le peuvent, quelle influence, à la longue exerceront-ils sur les mécanisme d'un Etat qu'ils risquent aussi de jeter dans les réactions fascistes ? Depuis dix ans, ils ont jeté les bases d'une contre société : hôpitaux, prisons et tribunaux, sans cependant émerger du secret. Ils ont bénéficié de la complicité populaire, voire du soutien, mais la population ne participe à aucune organisation « démocratique » qui soit l'expression légale des Tupamaros. Une charnière manque au mécanisme.

Elle est capitale. Le guerillero urbain qui pose dix kilos de plastic ou réussit un coup de main peut ressentir une trompeuse impression de pouvoir. Au même titre l'armée ou la police peuvent s'avérer incapables de conduire un pays, même en régime fasciste. Le pouvoir n'est pas seulement militaire. La guerilla urbaine ne peut qu'être détonateur, ce qui suppose deux préalables : une crise interne profonde de l'Etat — et pas seulement politique —, l'existence ou la préparation d'une organisation politique de relais où la guerilla urbaine se retrouvera noyau constitutif de l'armée en libération.

Là, il faut nuancer. Dans les dictatures sud-américaines, au pays des gorilles décorés et éduqués à Panama chez les bérets verts américains, le choix n'est souvent pas possible. Les milices et les exécutions sommaires guettent le simple délit d'opinion. L'exercice des libertés élémentaires suppose qu'on prenne les armes. Si la répression s'accentue, on ne peut que s'enterrer plus encore : la taupe seule évite le rouleau compresseur, préparant — on l'espère — des jours meilleurs. Encore qu'en Grèce ou au Brésil le fascisme semble bien installé par quinze ou vingt ans de démocratie mal assise. Il arrive même que les militaires s'interrogent et virent progressivement du fascisme au national-socialisme puis à un socialisme nationaliste original, comme ceux du Pérou ou autrefois le péronisme. L'armée uruguayenne présente quelques signes d'une telle évolution.

En Europe occidentale ou aux Etats-Unis, le paysage n'est pas le même. La démocratie bourgeoise a des rites anciens, des coutumes qui résistent à sa droite, à sa gauche. 1968, année du raz-de-marée gauchiste, a rouvert les perspectives révolutionnaires à notre génération. Elle s'y est précipitée. En France et en Italie, dans l'ombre des traditions de leurs grands partis communistes, les gauchistes cherchent plutôt à régénérer la construction d'un parti révolutionnaire sur des bases léninistes ou trotskystes. Les USA et l'Allemagne, où de telles traditions ont été cassées depuis la guerre, offraient un champ plus libre aux tentatives inédites. Les Weathermen ont montré que la crise américaine était plus profonde, au moins dans la jeunesse : eux n'ont jamais été dénoncés malgré la présence de leurs photos dans tous les bureaux de poste. Pourtant les Weathermen, dès qu'ils ont pris le maquis, se sont trouvés pris au piège de l'isolement, menacés par des névroses bizarres que l'on retrouve exarcerbées chez certains gauchistes japonais. David Horowitz, membre du comité de rédaction de la revue gauchiste américaine **Ramparts** en a fait une analyse originale : « Weatherman fut avant tout un phénomène moral plutôt que politique. Le désir d'atteindre des résultats politiques en gagnant un soutien de masse restait secondaire, tandis qu'il fallait prouver que les fils et les filles de l'abondance « américaine » oseraient mourir pour leurs frères asiatiques (...) Les communautés politiques en arrivent à instaurer une hiérarchie fondée sur la « pureté révolutionnaire » — la discipline, l'énergie, le militantisme, le sacrifice de soi-même (...)

Les « plus révolutionnaires » parviennent au sommet de la hiérarchie — malgré toutes les proclamations contre l'«élitisme». Le désir de perfection, d'essence religieuse, aboutit à un paradoxe lorsqu'on l'introduit dans la lutte sociale et politique : les valeurs s'inversent, la quête de la pureté mène à la corruption, l'effort pour réaliser un pur esprit communiste mène à la résurrection de pratiques bourgeoises barbares. Le vertueux révolutionnaire assume naturellement la prêtrise, et la prêtrise engendre bientôt les vieux vices : la satisfaction de soi, l'arrogance et les privilèges (...)

« La volonté de reprendre à son compte le langage de la guerre et de la violence gratuite a peut-être prouvé la libération personnelle des militants par rapport à l'impérialisme, mais elle a fait perdre à la gauche son rôle de protecteur et de gardien des valeurs humaines, son caractère d'antidote au système criminel. »

La tentation de la guérilla urbaine ne peut plus se réduire à un fantasme. Le malaise est plus profond, le choix est bien tragique s'il se résume à assumer ses névroses ou accepter la norme ? En mai 68, le murs criaient le dilemne dont il faudrait sortir : « Mieux vaut une fin effroyable qu'un effroi sans fin. »

Antoine Gleizes.

quand le quincailler perd les pédales...

La révolte démente s'est vulgarisée sans vergogne. Urbanisme répressif, travail mécanisé, intox, somnifère et psychanalyse, tout le monde risque un jour ou l'autre de flipper. Le « bon non-sens dominant » éclate alors, et du lumpenprolétaire au capitaine d'industrie, facteur ou professeur perdent les pédales de leur rôle psycho-social, dans un incontestable élan de délire toc-toc contre son « bad trip » civique quotidien.

Folies de gagne-petit

AOUT 1969, UN POINÇONNEUR DE METRO LONDONIEN. Réalisant sans doute avec effroi qu'il gaspille sa vie à faire des p'tits trous, des p'tits trous, toujours des p'tits trous dans des morceaux de carton, enfermé dans une cage de verre, **G.-L. Minovsky** bat subitement la breloque. S'emparant du doigt que lui tend un commis voyageur, il le poinçonne sauvagement en éclatant de rire. Puis, alors que sa victime se tord de douleur, il sort de sa cabine transparente et saisit le pouce d'un autre travailleur qu'il broie avec une même hargne ricaneuse dans les dents de son poinçon. Peu rassurés sur son honorabilité professionnelle, une quinzaine de spec- que si l'économie nationale fonctionne à plein rendement, il dédaigne de quitter la plantation de canne à sucre où il a déjà sué son énergie toute la journée, et continue le travail dans l'obscurité. Le lendemain matin, il est toujours là lorsque ses camarades arrivent, s'étant à peine octroyé quelques brèves pauses. Et il poursuit ses efforts encore neuf heures. Le soir, pas plus que la veille, il n'accepte de rentrer chez lui, prétextant que les impératifs de la planification étatique ne concèdent aucune trêve aux vrais barbudos. Ses collègues cette fois se fâchent et sa mère s'escrime à le raisonner. Mais rien n'y fait. C'est lui qui entre dans une fulgurante colère en reprochant à tous leur égoïste absence de goût pour le sacrifice catégorique. A bout d'argu-

20 kilomètres du trajet coutumier, aux abords d'une piscine couverte. Comme ses passagers s'apprêtent à lui signifier agressivement leur façon d'encaisser l'escapade, M. Michelems sort un revolver de sa poche.
« Messieurs-dames, s'exclame-t-il, veuillez patienter deux heures en silence et sans quitter votre place. N'ayez pas peur pour vos bourses, je ne vous dévaliserai pas. Et je ne réclamerai aucune rançon. »
Cent-vingt minutes environ plus tard :
« Messieurs-dames, c'est l'heure. Descendez et allez prendre un bain, vous en avez besoin. Rassurez-vous, tout se passera bien pour vous si vous vous décrassez raisonnablement. »
Sans y comprendre goutte, les occupants du bus accompagnent M. Michelems qui paie

financiers constants, alors que vous pouvez vivre ici presqu'à l'œil, avec vos seules préoccupations de service ? »
Mais il avait beau revenir à la charge, aucun de ses hommes ne se laissait persuader. L'après-midi du 16, le commissaire Hennebert en a plein le dos de voir ses subordonnés gangrénés par leurs habitudes conjugales petites bourgeoises. Il boucle la porte de sortie et leur annonce que dorénavant ils coucheront au poste. Comme ses hommes le fusillent du regard, il braque sur eux un revolver et menace d'ouvrir le feu sur quiconque dérogera au décret. Ulcéré, un agent lui lance une chaise. Hennebert l'abat. Un autre gardien de la paix essaie de le désarmer mais subit le même sort.
« Je n'ai pas voulu ça, pleurniche le commissaire assassin, c'est de votre faute, c'est la faute de votre carcan familial. Vous n'aviez qu'à me laisser vous libérer. »
Puis, composant une moue boudeuse, il salue sèchement ses inférieurs et se brûle la cervelle.

Et encore tout plein de féroces folies

OCTOBRE 1968, UNE EPICIERE NAMUROISE. S'il y avait une boutiquière râcle-denier dans la région, c'était bien Mme Marnette (71 ans), qui vivait dans les pires privations, malgré la santé florissante de son négoce, pour thésauriser maniaquement. Or, ne voilà-t-il pas qu'un après 16 heures comme les autres, Mme Marnette, comme possédée par un démon bienveillant, repartit brusquement à une cliente qui lui demande le prix d'une botte de poireaux :
— C'est gratis prodeo, Madame.
— S'il vous plaît ?
— C'est gratis prodeo, j'ai dit. Tout ici est gratis prodeo.
Comme son interlocutrice, pas plus que les autres consommateurs qui attendent leur tour, ne font mine de comprendre, Mme Marnette s'énerve.
— Prenez tout ce que vous voulez, c'est gratis prodeo. Servez-vous.
Elle doit encore mettre deux fois les points sur les i avant que ses visiteurs n'osent emplir abondamment leurs sacs de fruits, de fromages, de pâtés, de légumes, de couques, de boissons, de conserves et de friandises.

tateurs de la scène détalent, poursuivis par le monstre improvisé, comme dans la fameuse séquence des « Temps modernes » où Charlot, déréglé par son travail à la chaîne, agresse lui aussi des passants, armé d'un outil. Ici, seulement, le combat se termine moins glorieusement. Le poinçonneur enragé renverse sur le sol une dame de 46 ans et se jette sur elle pour l'oblitérer quand le voile noir de tant de romans policiers lui passe devant les yeux. Un tapissier chevaleresque, indigné par son manque de galanterie, vient en effet de lui administrer par-derrière le coup du lapin.

OCTOBRE 1971, UNE MADAME PIPI VERVIETOISE. Non seulement Mme **Lambert** (68 ans) occupe ses journées à nettoyer les saletés des autres, à renifler de nauséabonds fumets et à s'humilier en mercantilisant les besoins naturels du public d'un cinéma, mais encore, elle doit se forcer à refouler la tentation inavouable qui l'assaille chaque fois qu'un beau mâle se livre à d'intimes soulagements à quelques mètres à peine de son champ de vision. Aussi, un dimanche après-midi, n'y tenant plus, elle viole la frontière sacrée qui la sépare du W.-C. « hommes » et s'en va contempler de fort près certain morceau d'anatomie de ses appétissants clients. Emoustillée par le spectacle, elle empoigne tendrement l'attribut viril de l'un d'eux qu'elle gratifie incontinent de maternelles caresses. Quelque peu surpris par cette affectueuse impulsion, M. **Marc Henry** écarte d'un geste bourru l'impudente, qui bascule en arrière. Mais comme Mme Lambert tient ferme sa proie, elle entraîne dans sa chute le pisseur courroucé, lequel piaffe de douleur mais ne s'en retrouve pas moins étalé sur le corps de l'entreprenante douairière. Cette dernière ne se gêne d'ailleurs pas pour exploiter érotiquement la situation en déportant sa seconde main sous l'infortuné. M. Henry a tellement de peine à se dégager qu'il regagne la salle de projection en oubliant de remettre à sa place l'objet de la convoitise de Mme Lambert, ce qui déclenche un joli tollé. Quant à l'effrontée Mme Pipi, elle décide, tant qu'elle y est, de prendre paillardement sa revanche, et elle force de tout son poids la porte d'un cabinet. On imagine d'ici la tête de M. **P. Roberty**, débusqué dans une aussi incommodante posture, avant que d'être littéralement pris d'assaut, et voluptueusement violenté.

JANVIER 1970, UN BARBUDO CUBAIN. Un journal castriste rapporte avec gêne les tribulations d'un croquant tellement conditionné par l'idéologie du « travail bestial volontaire », qui fonde la dictature des bureaucraties d'Etat, qu'il refuse carrément un soir d'arrêter le boulot. Arguant qu'il y va de l'avenir de la patrie, que les enfants de l'île ne survivront ments, car ses sophismes idéologiques se teintent de références au Che et à Lénine, ses interlocuteurs capitulent. Douze heures plus tard, ils retrouvent l'admirable militant attelé à sa tâche au même endroit. Mais, au coucher du soleil, le stakhanoviste, plus que parfaitement épuisé, on veut bien le croire, refuse une fois de plus de ranger sa machette. Les autorités, toutefois, s'en mêlent. Un représentant du gouvernement le somme d'aller récupérer au lit sa force de travail s'il veut vraiment être utile à la cause du peuple. Loin pourtant de se laisser convaincre, l'exguérillero beugle que son supérieur est un sordide révisionniste et que Fidel ferait bien de le passer par les armes. Offensé, le délégué dégaine mais le trimardeur déviant prévient son geste. Il lui flanque un coup de machette dans la figure et lui tranche net l'œil gauche. Sur ces entrefaites, les carabines de la répression crépitent. L'entêté barbudo s'écroule, lardé de balles, au beau milieu d'un lot de ses cannes à sucre chéries.

DECEMBRE 1969, UN CONDUCTEUR DE BUS SEDANAIS. Invoquant d'indispensables déviations occasionnées par un prétendu accident, M. **René Michelems** refuse inébranlablement de s'arrêter aux stations qui balisent son parcours, et, au corps défendant de celle-ci, emmène sa cargaison, composée en majeure partie d'ouvriers, à toutes les entrées et qui leur loue des maillots. « Attention ! vous avez cinq minutes pour vous déshabiller. Quiconque n'aura pas quitté sa cabine, passé ce délai, le regrettera. »
Au moment dit, deux des prolétaires seulement manquent à l'appel. Haussant les épaules, le conducteur timbré donne le signal de la baignade, et tout le monde s'en va faire trempette sous les yeux exorbités des nageurs présents qui ne peuvent se résoudre à gober que le revolver exhibé par M. Michelems est chargé. Avant de prendre le large, seul, avec son bus, puis d'être arrêté, incarcéré et interné, ce dernier conclut :
« Que cette leçon vous soit profitable. On se sent tellement mieux dans son assiette lorsqu'on est propre et frais, n'est-ce pas ? »

Folies de «privilégié»

MAI 1969, UN COMMISSAIRE DE POLICE QUEBECQUOIS. Bernard Hennebert avait toujours trouvé insupportable que ses subalternes rentrent chaque soir dans leur foyer au lieu de dîner et de dormir dans les dépendances du poste de police.
« La police devrait être votre seule famille, répétait-il souvent, elle devrait vous suffire. Pourquoi vous embarrasser d'une femme acariâtre, d'enfants bruyants, de loyers élevés, de va-et-vient fatiguants, de soucis ménagers et

La nouvelle de cette crise inexplicable de prodigalité se répand avec une telle diligence à travers le quartier qu'au bout d'une heure, il ne reste plus à la commerçante ni un seul article en magasin, ni un seul bijou, ni un des seuls vêtements qu'elle ne porte pas sur elle (même son linge sale est raflé !), ni un seul bibelot, ni un seul écu. Mme Marnette interpelle alors le facteur du coin qui passe par là.
— Voulez-vous prendre un bain ?
— Plaît-il, Madame Marnette ?
— Je vous donne ma baignoire.
Il faut quelques moments au fonctionnaire pour comprendre qu'elle ne plaisante pas.
— Mais comment voulez-vous que je la transporte ? Son déménagement va me coûter les yeux de la tête.
— Je n'ai plus d'argent, mais il y a une solution. Vous n'aurez pas besoin de la déplacer.
— Comment ça ?
— Je vous donne ma maison.
Aussitôt dit, aussitôt fait, elle fait venir à fond de train son notaire et signe l'acte de donation. Après quoi, elle va demander asile à l'église.

JANVIER 1970, UN COURTIER EN ASSURANCES DE HANOVRE. En état de transe mystique, M. **Léopold Strohman** (44 ans), premièrement, sème la terreur dans les rues de Heidelberg en hurlant au volant de sa voiture, qui brûle les feux rouges, qu'il est Jésus-Christ et que lui seul a le droit de décider du bien et du mal. Secondement, se piquant de démontrer son pouvoir, il chaparde trois petits pains dans une boulangerie et annonce publiquement qu'il va les multiplier. Troisièmement, comme le miracle tarde à se réaliser, M. Strohman retourne dans la boutique, accuse le boulanger d'être une « unreine Schurke » (N.D.L.R. : crapule impure), et l'assomme solennellement avec un pain de seigle. Quatrièmement, s'approchant d'un estropié, il lui pose une main paternelle sur l'épaule et lui annonce :
« Ne ta lamente plus, brave homme, tu es guéri. »
Sur ce, il lui arrache ses béquilles et l'infirme se casse la figure. Cinquièmement, pénétrant ensuite dans une église, il botte les fesses d'un révérend en clabaudant :
« Dehors, apostat, tu profanes la chaumière de mon père tout puissant par tes trafics d'indulgences ! »
Sixièmement, il tronçonne avec un canif l'oreille d'un vitrier, puis lui dit, sur un ton tranquillisateur :
« Ne sois pas peiné, Malchus, aie la foi en moi et je te la recollerai. »
Septièmement, se faisant fort de marcher sur les eaux, M. Strohman se précipite dans le Main et ne remonte jamais à la surface.

Léon Dingo.

y'a plus de phosphates dans mes patates y'a plus de nitrates dans mes radis

merci, agriculture biologique

« J'ai fait le saut sans regarder, ni devant, ni derrière ».

A CINQUANTE ans, Champault est rentré dans un univers délicieusement subversif : l'agriculture biologique.

Champault, fils de Champault, parle dans son bureau où les meubles portent la patine de dix générations de Champault. Chemise lacoste et pantalon beige, ses cheveux grisonnent, juste ce qu'il faut : Champault est encore un gentleman-farmer, devenu le premier freak d'Eve, 250 habitants, dans l'Oise.

Maire du pays, exploitant de 190 hectares, président de la conserverie locale, Champault était le notable d'Eve, mais un notable insatisfait : « responsable de conserverie ou chef d'entreprise agricole, je retrouvai sans cesse les mêmes problèmes, explique-t-il. L'utilisation croissante des engrais et la vaine recherche d'insecticides durablement efficaces avaient fini par me faire douter des méthodes agricoles. Mais faute de solutions nouvelles, je restais en position d'attente.

En 1968, le grand boom : Champault part en Bretagne pour ses vacances. Discussion avec un agriculteur biologique. Champault est touché par la grâce, c'est la rupture écologique, un nouvel art de vivre.

Champault a découvert que l'on peut cultiver une terre sans engrais, ni désherbants, insecticides ou pesticides.

Une efficacité huilée

Champault ne veut plus vivre de l'agriculture, mais la vivre. Serein devant la course à la production, il jette un œil critique sur l'agriculture « chimique », un spectacle névrotique.

En quelques mots, les tenants de l'agriculture officielle promettant une efficacité huilée : mécanisation, sélection des espèces, spécialisation des cultures, emploi des engrais, insecticides, pesticides et désherbants, enfin, c'est à la fois une cause et un effet, exploitation de grandes surfaces d'un seul tenant grâce au remembrement.

Avec de telles méthodes, la production est plus abondante et, apparemment, de bonne qualité. Apparemment. Car si la sélection des espèces aboutit à des gros rendements, c'est souvent au détriment de la qualité. Le maïs hybride, par exemple, est dépourvu de vitamines B12, à l'inverse des variétés non-hybrides qui en recelaient.

De même, la « Golden Delicious », la pomme la plus cultivée en France, a une teneur en vitamines C, quinze fois plus faible que celle de la « Reinette grise ».

Pour le reste, tout s'enchaîne. On cultive sur des champs immenses et les oiseaux n'ont plus de haies pour bâtir leurs nids. Du coup, les insectes pullulent. D'autant que les plantes engraissées « chimiquement » croissent plus vite et nourissent une plus grande quantité d'insectes. Alors, une seule solution : enfoncer son doigt dans l'engrenage en recourant aux insecticides. Ce n'est qu'un début : les insectes s'adaptent aux produits qui sont utilisés contre eux. Exemple : l'anophèle, qui succombait autrefois aux pulvérisations de D.D.T., l'avale aujourd'hui sans coup férir. Conséquence : on recours maintenant à la dieldrine, nettement plus dangereuse pour l'insecte, mais aussi pour celui qui la manipule ou pour le consommateur des récoltes traitées.

Un petit Vietnam

Cette résistance des insectes amène l'homme à mettre en danger sa propre existence. Pas de permis de port d'insecticide : la pire des armes se trouve en vente libre. De là les lignes terrifiantes que l'on peut lire dans un paisible journal comme **le Vaucluse Agricole** : « Il est vivement recommandé l'emploi d'un masque à cartouche spéciale pour les organo-phosphorés. Pour être bien protégé, il faut changer les cartouches dès que l'odeur du produit se fait sentir à l'intérieur, sinon le manipulateur se croyant en sécurité s'intoxiquerait. »

Le résultat est connu. Le D.D.T., la dieldrine, le F.C.B. ou l'aldrine se fixent sur les terres, ensuite dans les plantes, puis dans la graisse et le lait des humains qui ont consommés les produits venant de ces champs. Nous absorbons quotidiennement dans notre nourriture 25 pesticides différents, compte non-tenu des produits servant à « conditionner » les récoltes après leur ramassage.

Des algues

Jusqu'à sa résolution, Champault fabriquait consciencieusement ses carottes au nitrate et son blé au mercure. Il a changé en souplesse. « Début 1969, j'ai mis la moitié de mon exploitation en biologie, à l'automne, j'ai reconverti le reste. » Les résultats : sur pièces. Le lin Champault 72 est le plus beau du département. Côté blé, c'est moins réussi : il est sale et envahi par les raveluches, l'ivraie du blé. En revanche, trois hectares de petits pois sont propres, à croire qu'ils ont été désherbés à la main, sans que le moindre soupçon de désherbant ait été répandu.

L'agriculture biologique repose sur une évidence : rien n'est inutile. Herbes, insectes, hommes ou oiseaux, chaque espèce est l'élément d'un équilibre. Ce qui est nuisible, c'est l'atteinte portée à l'équilibre, pas la « mauvaise » herbe ou le « puceron qui mange tout ». L'agriculteur biologique ne cherche donc pas à exterminer une espèce particulière. Simplement, il tente de privilégier la vie des micro-organismes du sol : champignons, lichens, algues, bactéries. Pas de labours profonds, mais seulement un « griffage » en surface car la plupart des micro-organismes sont anaérobies : ils meurent lorsqu'ils sont en contact avec l'air. Toutefois, ce n'est pas suffisant, il faut aussi nourrir la terre entre les récoltes.

« Au début, raconte Champault, j'ai fait appel à la société S.V.B. Lemaire, spécialisée dans l'agriculture biologique. J'épandais des algues sur mes terres pour les enrichir. Et puis, au bout d'un an, je me suis dit que les algues près de Senlis, ce n'était pas naturel non plus. J'ai cherché à me débrouiller autrement. Je sème du trèfle que j'enfouis une fois qu'il a fleuri, mais ceci ne résoud pas tous mes problèmes. Il faut aussi que je recherche dans quel ordre je dois faire succéder mes cultures. Je n'ai ni tabou, ni exclusive. Je suis devenu un observateur devant mes terres. Je les laisse vivre. »

Comme Champault, la plupart des agriculteurs biologiques démarrent avec la méthode Lemaire-Boucher. Il est difficile de ne pas tomber dans les bras de la société S.V.B. Lemaire. Elle est la seule vraiment importante en France avec ses 300 agents technico-commerciaux qui travaillent au pourcentage et finissent toujours par pousser à la vente. S.V.B. Lemaire édite un journal, **Agriculture et Vie**, où on lit sans cesse : « la culture biologique Lemaire-Boucher, la vraie, avec Calmagol. » Le Calmagol, l'engrais à base d'algue, c'est la salade que S.V.B. Lemaire demande à ses clients de répandre sur leurs terres. La méthode, qui n'est pas la seule possible, repose sur quatre principes : pas de labours, compost de fumure organique (c'est-à-dire faire du fumier) ; les associations végétales (cultiver des plantes donnant beaucoup de matières vertes entre les récoltes, puis enfouir ces plantes), enfin l'utilisation du Calmabol.

Outre le Calmagol, S.V.B. Lemaire vend des outils, organise des stages de perfectionnement, achète le blé 20 % plus cher et entretien un réseau de meuniers et de boulangers pour vendre le « pain Lemaire ». S.V.B. Lemaire, société capitaliste, a « fait » l'agriculture biologique en France. C'est grâce à elle que 500.000 hectares sont cultivés biologiquement mais au prix d'un fâcheux côté boy-scout, encouragé jusqu'ici par son monopole. Les agri-

« Naturel », « sain », « hygiénique » : les étiquettes tombent comme des paillettes sur les produits que l'on hésitait à manger. Frappés du sceau de la pureté, ces mêmes produits attirent « l'homme naturel », le « bon sauvage » qui s'asphyxie en chacun de nous. Résultat : tout le monde réclame des produits biologiques, qui se vendent cher. Les exploiteurs ont fait leur trou dans ce nouveau fromage. Un espoir : le prix baissera quand l'agriculture biologique sera généralisée.

« J'ai sulfaté les vignes, je les ai passées au Terfane et j'ai mal au crâne... » L'agriculteur à son tour connait la migraine, malgré son casque de cosmonaute, et quinze jours durant il évite de flâner entre les treilles. D'autres mangeront son raisin et quand on tire du vin de la cuve de la coopérative, l'âcre odeur du soufre l'emporte lourdement. Lassés de tuer leur terre, certains paysans passent à l'agriculture biologique, mais tous n'y restent pas : les engrais à base d'algue coûtent cher, ils ne sont pas immédiatement et automatiquement efficaces. Peut-être, enfin, s'éloigne le temps des carottes au nitrate et celui du veau aux hormones.

Dessin de Escher.

culteurs s'en fatiguent. Les 20.000 clients que revendique la S.V.B. Lemaire (ils sont plutôt 5.000) changent sans cesse. On leur présente le Calmagol comme la solution miracle qui résoudra tous leurs problèmes. Le plus souvent, les types essayent puis abandonnent au bout de trois ans. Le miracle tarde souvent à venir, l'agriculture biologique est plus délicate à mettre en œuvre que la « chimique ». Quant aux autres, ceux qui restent, ils finissent comme Champault par fignoler leurs propres méthodes.

Ils peuvent aussi rencontrer ce qui semble être le meilleurs groupe de propagande en faveur de l'agriculture biologique : « Nature et Progrès ». Son président, Chevriot, affirme que son organisation ne veut présenter aucune solution qui soit la panacée des maux de l'agriculture « chimique ». Elle veut simplement faire réfléchir. Autre possibilité pour briser le blocus S.V.B. Lemaire : la grave crise que cette société traverse actuellement. L'un de ses principaux dirigeants, Racineux, est parti fonder une maison concurrente : « Le Paysan Biologique », moins tapageuse, plus sympathique, fondée sur de nouvelles méthodes. La poudre de roche remplace le Camalgol.

Le fond du problème : les plantes se nourrissent-elles d'éléments *minéraux* ou organiques ? Disons simplement que le baron Von Liebig étudiait la nourriture des plantes chaque soir pendant que sa soupe cuisait. Sa conclusion : les plantes absorbent leur nourriture sous forme minérale : azote, potasse, nitrate...

Pasteur, trente ans plus tard, travailla comme un enragé sur le même sujet. Et, selon lui, la nourriture des plantes est autant minérale qu'organique. Mais de toute façon, affirmait-il, ce sont les micro-organismes qui jouent un rôle essentiel dans l'absorption des éléments nutritifs.

L'agriculture « chimique » est du côté Von Liebig : ses engrais sont minéraux. Dans l'absolu, elle n'a pas tort. A Versailles, à la station de physiologie végétale de l'Institut National de la Recherche Agronomique (I.N.R.A.), on peut voir Coïc, un chercheur breton, faire pousser des plantes avec un mélange nutritif fait à partir d'éléments minéraux. Il n'y a pas de sol : simplement des flocons de mica comme pour les légumes que mangent les chercheurs du Sahara.

Face à ces rêves artificiels, l'agriculture biologique s'appuie sur de simples observations. Par exemple des parcelles qui sont cultivées intensivement, depuis parfois dix siècles, en Chine et au Japon, sans que la terre paraisse pour autant épuisée. Explication de Gueguen, spécialiste de la nutrition à l'I.N.R.A. et qui tient l'agriculture biologique pour du « charlatanisme » : « de telles exploitations reposent sur un recyclage total des déchets, y compris des excréments animaux et humains. On ne peut pas me présenter, affirme-t-il, des agriculteurs biologiques qui n'apportent rien sur leurs terres, ils font toujours retour à la terre de tous leurs restes et entretiennent un élevage ». Et si c'était la solution ? Gueguen ne le pense pas. Il penche pour une agriculture « saine », sans recours excessifs aux insecticides et aux pesticides. « Ceux qui les rejettent absolument, s'ils ont des frais de production plus faibles ont aussi de plus faibles récoltes : elles poussent, mais l'agriculteur boucle à peine son budget. »

Le compost

Pour les agriculteurs biologiques, manier les engrais chimiques signifie jouer les apprenti-sorciers. Bien sûr ils permettent des rendements plus élevés dans l'ensemble mais « un peu d'azote, un peu de potasse, explique Savier, un maraîcher, on n'est jamais sur de trouver le bon équilibre. Avec le compost, pas de problème, il se fait naturellement ».

Il faut voir Savier palper son compost pour comprendre que l'essentiel de la méthode se trouve là. Savier le fait à partir de déchets de légumes, d'algues, de poudre d'os et de corne, enfin de préparations à base d'orties.

Le compost lorsqu'il est « mur » constitue la terre idéale. Son odeur rappelle celle du sous-bois après la pluie. Sa terre est finement granulée, légère, elle conserve l'humidité et les vers de terre y pullulent. Les vers lorsqu'ils sont nombreux rendent la terre plus meuble sans labours. Les vers roulent pour nous.

Le compost réussi garantit pratiquement la récolte. Ce qui explique la satisfaction de Savier lorsqu'il y plonge les mains : « ça va payer ».

Les villes

L'agriculture biologique ne constitue pas cependant un retour aux méthodes de nos grands-pères. Ceux-ci ignoraient le compost : leur fumier restait bêtement en tas devant leurs portes avant d'être répandu sans imagination. De même, l'idée d'enfouir des plantes que l'on ferait pousser entre les récoltes leur aurait semblé saugrenu et coûteuse. Quand aux engrais minéraux, les bretons épandaient du varech sur leurs « strawberryfields for ever », mais nul n'avait cherché un équivalent minéral à l'intérieur des terres.

« Pourtant, explique Aubert, auteur d'un ouvrage de base sur l'agriculture biologique, on arrivait malgré tout à un équilibre car les récoltes étaient faibles et consommées le plus souvent sur place, ce qui permettait un retour de tous les déchets à la terre. Mais dès que l'on a voulu créer un transfert des produits de la campagne vers les villes, c'était foutu. Rome a fait de ses greniers à blé, Sicile et Sardaigne, des déserts car quelque chose était prélevé dans un cycle qui restait incomplet. »

Pratiquer l'agriculture biologique, ce n'est pas seulement refuser sa part des cinq millions de tonnes d'engrais chimiques répandus chaque année, c'est aussi remettre en cause l'existence d'une campagne qui produit pour la ville, refuser l'industrie c'est trop pour les pouvoirs publics : le ministre de l'agriculture a affirmé qu'il s'agit de « méthodes pratiquées il y a cent cinquante ans », et se contente de réglementer quelque peu l'emploi des pesticides. Péchiney et Rhône-Poulenc peuvent dormir en paix, nous continuerons à avaler leur production dans notre nourriture.

Champault, lui, se porte de mieux en mieux. En plantant de la luzerne comme engrais, il a vu revenir les abeilles qui raffolent de son suc. Aujourd'hui, Champault possède six ruches qui ont un rendement économique ridicule. Champault s'en fout : Il n'est plus un grand « betteravier-céréalier », mais il fait son miel, s'il fait moins de beurre.

Jean-François Fogel.

L'agriculture biologique de Claude Aubert est le meilleur ouvrage actuellement disponible en français (éditions Le Courrier du Livre, 21, rue de Seine, Paris-6e, 30 francs).

Nature et progrès (3, chemin de la Bergerie, 91 - Sainte-Geneviève-des-Bois), répond sur demande à la plupart des questions que l'on peut poser sur l'agriculture biologique. L'association procure également des brochures et un bulletin trimestriel. Pensez à lui envoyer quelque chose si elle vous rend service.

S.V.B. Lemaire (3, rue du Parvis, Saint-Maurice, 49 - Angers) publie un mensuel **Agriculture et Vie** : un numéro contre trois francs en timbres-postes.

En anglais, il existe un mensuel de qualité : **Organic gardening and farming.** Tirage : 2.000.000 d'exemplaires. Abonnement : 7 dollars, Rodale books, inc. 33 east minor street emmaus, Pennsylvania 18049 Etats-Unis. Même adresse, pour 11 dollars, l'ouvrage de base de l'agriculture biologique : **How to grow vegetables and fruits by the organic method.**

y'a plus de phosphates dans mes patat

merci, agricult

« J'ai fait le saut sans regarder, ni devant, ni derrière ».

A CINQUANTE ans, Champault est rentré dans un univers délicieusement subversif : l'agriculture biologique.

Champault, fils de Champault, parle dans son bureau où les meubles portent la patine de dix générations de Champault. Chemise lacoste et pantalon beige, ses cheveux grisonnent, juste ce qu'il faut : Champault est encore un gentleman-farmer, devenu le premier freak d'Eve, 250 habitants, dans l'Oise.

Maire du pays, exploitant de 190 hectares, président de la conserverie locale, Champault était le notable d'Eve, mais un notable insatisfait : « responsable de conserverie ou chef d'entreprise agricole, je retrouvai sans cesse les mêmes problèmes, explique-t-il. L'utilisation croissante des engrais et la vaine recherche d'insecticides durablement efficaces avaient fini par me faire douter des méthodes agricoles. Mais faute de solutions nouvelles, je restais en position d'attente.

En 1968, le grand boom : Champault part en Bretagne pour ses vacances. Discussion avec un agriculteur biologique. Champault est touché par la grâce, c'est la rupture écologique, un nouvel art de vivre.

Champault a découvert que l'on peut cultiver une terre sans engrais, ni désherbants, insecticides ou pesticides.

Une efficacité huilée

Champault ne veut plus vivre de l'agriculture, mais la vivre. Serein devant la course à la production, il jette un œil critique sur l'agriculture « chimique », un spectacle névrotique.

En quelques mots, les tenants de l'agriculture officielle promettant une efficacité huilée : mécanisation, sélection des espèces, spécialisation des cultures, emploi des engrais, insecticides, pesticides et désherbants, enfin, c'est à la fois une cause et un effet, exploitation de grandes surfaces d'un seul tenant grâce au remembrement.

Avec de telles méthodes, la production est plus abondante et, apparemment, de bonne qualité. Apparemment. Car si la sélection des espèces aboutit à des gros rendements, c'est souvent au détriment de la qualité. Le maïs hybride, par exemple, est dépourvu de vitamines B12, à l'inverse des variétés non-hybrides qui en recelaient.

De même, la « Golden Delicious », la pomme la plus cultivée en France, a une teneur en vitamines C, quinze fois plus faible que celle de la « Reinette grise ».

Pour le reste, tout s'enchaîne. On cultive sur des champs immenses et les oiseaux n'ont plus de haies pour bâtir leurs nids. Du coup, les insectes pullulent. D'autant que les plantes engraissées « chimiquement » croissent plus vite et nourissent une plus grande quantité d'insectes. Alors, une seule solution : enfoncer son doigt dans l'engrenage en recourant aux insecticides. Ce n'est qu'un début : les insectes s'adaptent aux produits qui sont utilisés contre eux. Exemple : l'anophèle, qui succombait autrefois aux pulvérisations de D.D.T., l'avale aujourd'hui sans coup férir. Conséquence : on recours maintenant à la dieldrine, nettement plus dangereuse pour l'insecte, mais aussi pour celui qui la manipule ou pour le consommateur des récoltes traitées.

Un petit Vietnam

Cette résistance des insectes amène l'homme à mettre en danger sa propre existence. Pas de permis de port d'insecticide : la pire des armes se trouve en vente libre. De là les lignes terriflantes que l'on peut lire dans un paisible journal comme **le Vaucluse Agricole** : « Il est vivement recommandé l'emploi d'un masque à cartouche spéciale pour les organo-phosphorés. Pour être bien protégé, il faut changer les cartouches dès que l'odeur du produit se fait sentir à l'intérieur, sinon le manipulateur se croyant en sécurité s'intoxiquerait. »

Le résultat est connu. Le D.D.T., la dieldrine, le F.C.B. ou l'aldrine se fixent sur les terres, ensuite dans les plantes, puis dans la graisse et le lait des humains qui ont consommés les produits venant de ces champs. Nous absorbons quotidiennement dans notre nourriture 25 pesticides différents, compte non-tenu des produits servant à « conditionner » les récoltes après leur ramassage.

Des algues

Jusqu'à sa résolution, Champault fabriquait consciencieusement ses carottes au nitrate et son blé au mercure. Il a changé en souplesse. « Début 1969, j'ai mis la moitié de mon exploitation en biologie, à l'automne, j'ai reconverti le reste. » Les résultats : sur pièces. Le lin Champault 72 est le plus beau du département. Côté blé, c'est moins réussi : il est sale et envahi par les raveluches, l'ivraie du blé. En revanche, trois hectares de petits pois sont propres, à croire qu'ils ont été désherbés à la main, sans que le moindre soupçon de désherbant ait été répandu.

L'agriculture biologique repose sur une évidence : rien n'est inutile. Herbes, insectes, hommes ou oiseaux, chaque espèce est l'élément d'un équilibre. Ce qui est nuisible, c'est l'atteinte portée à l'équilibre, pas la « mauvaise » herbe ou le « puceron qui mange tout ». L'agriculteur biologique ne cherche donc pas à exterminer une espèce particulière. Simplement, il tente de privilégier la vie des micro-organismes du sol : champignons, lichens, algues, bactéries. Pas de labours profonds, mais seulement un « griffage » en surface car la plupart des micro-organismes sont anaérobies : ils meurent lorsqu'ils sont en contact avec l'air. Toutefois, ce n'est pas suffisant, il faut aussi nourrir la terre entre les récoltes.

« Au début, raconte Champault, j'ai fait appel à la société S.V.B. Lemaire, spécialisée dans l'agriculture biologique. J'épandais des algues sur mes terres pour les enrichir. Et puis, au bout d'un an, je me suis dit que les algues près de Senlis, ce n'était pas naturel non plus. J'ai cherché à me débrouiller autrement. Je sème du trèfle que j'enfouis une fois qu'il a fleuri, mais ceci ne résoud pas tous mes problèmes. Il faut aussi que je recherche dans quel ordre je dois faire succéder mes cultures. Je n'ai ni tabou, ni exclusive. Je suis devenu un observateur devant mes terres. Je les laisse vivre. »

Comme Champault, la plupart des agriculteurs biologiques démarrent avec la méthode Lemaire-Boucher. Il est difficile de ne pas tomber dans les bras de la société S.V.B. Lemaire. Elle est la seule vraiment importante en France avec ses 300 agents technico-commerciaux qui travaillent au pourcentage et finissent toujours par pousser à la vente.

S.V.B. Lemaire édite un journal, **Agriculture et Vie**, où on lit sans cesse : « la culture biologique Lemaire-Boucher, la vraie, avec Calmagol. » Le Calmagol, l'engrais à base d'algue, c'est la salade que S.V.B. Lemaire demande à ses clients de répandre sur leurs terres. La méthode, qui n'est pas la seule possible, repose sur quatre principes : pas de labours, compost de fumure organique (c'est-à-dire faire du fumier) ; les associations végétales (cultiver des plantes donnant beaucoup de matières vertes entre les récoltes, puis enfouir ces plantes), enfin l'utilisation du Calmabol.

Outre le Calmagol, S.V.B. Lemaire vend des outils, organise des stages de perfectionnement, achète le blé 20 % plus cher et entretien un réseau de meuniers et de boulangers pour vendre le « pain Lemaire ». S.V.B. Lemaire, société capitaliste, a « fait » l'agriculture biologique en France. C'est grâce à elle que 500.000 hectares sont cultivés biologiquement mais au prix d'un fâcheux côté boy-scout, encouragé jusqu'ici par son monopole. Les agri-

« Naturel », « sain », « hygiénique comme des paillettes sur les produ Frappés du sceau de la pureté, « l'homme naturel », le « bon sauva de nous. Résultat : tout le monde giques, qui se vendent cher. Les dans ce nouveau fromage. Un esp l'agriculture biologique sera généra « J'ai sulfaté les vignes, je les ai p au crâne... » L'agriculteur à son to son casque de cosmonaute, et qu flâner entre les treilles. D'autres m on tire du vin de la cuve de la coop l'emporte lourdement. Lassés de tu passent à l'agriculture biologique, n engrais à base d'algue coûtent ch tement et automatiquement efficac le temps des carottes au nitrate et

tes y'a plus de nitrates dans mes radis

ture biologique

que » : les étiquettes tombent
oduits que l'on hésitait à manger.
é, ces mêmes produits attirent
vage » qui s'asphyxie en chacun
nde réclame des produits biolo-
es exploiteurs ont fait leur trou
espoir : le prix baissera quand
éralisée.
i passées au Terfane et j'ai mal
tour connait la migraine, malgré
quinze jours durant il évite de
mangeront son raisin et quand
opérative, l'âcre odeur du soufre
tuer leur terre, certains paysans
, mais tous n'y restent pas : les
cher, ils ne sont pas immédia-
aces. Peut-être, enfin, s'éloigne
et celui du veau aux hormones.

Dessin de Escher.

culteurs s'en fatiguent. Les 20.000 clients que revendique la S.V.B. Lemaire (ils sont plutôt 5.000) changent sans cesse. On leur présente le Calmagol comme la solution miracle qui résoudra tous leurs problèmes. Le plus souvent, les types essayent puis abandonnent au bout de trois ans. Le miracle tarde souvent à venir, l'agriculture biologique est plus délicate à mettre en œuvre que la « chimique ». Quant aux autres, ceux qui restent, ils finissent comme Champault par fignoler leurs propres méthodes.

Ils peuvent aussi rencontrer ce qui semble être le meilleurs groupe de propagande en faveur de l'agriculture biologique : « Nature et Progrès ». Son président, Chevriot, affirme que son organisation ne veut présenter aucune solution qui soit la panacée des maux de l'agriculture « chimique ». Elle veut simplement faire réfléchir. Autre possibilité pour briser le blocus S.V.B. Lemaire : la grave crise que cette société traverse actuellement. L'un de ses principaux dirigeants, Racineux, est parti fonder une maison concurrente : « Le Paysan Biologique », moins tapageuse, plus sympathique, fondée sur de nouvelles méthodes. La poudre de roche remplace le Camalgol.

Le fond du problème : les plantes se nourrissent-elles d'éléments minéraux ou organiques ? Disons simplement que le baron Von Liebig étudiait la nourriture des plantes chaque soir pendant que sa soupe cuisait. Sa conclusion : les plantes absorbent leur nourriture sous forme minérale : azote, potasse, nitrate...

Pasteur, trente ans plus tard, travailla comme un enragé sur le même sujet. Et, selon lui, la nourriture des plantes est autant minérale qu'organique. Mais de toute façon, affirmait-il, ce sont les micro-organismes qui jouent un rôle essentiel dans l'absorption des éléments nutritifs.

L'agriculture « chimique » est du côté Von Liebig : ses engrais sont minéraux. Dans l'absolu, elle n'a pas tort. A Versailles, à la station de physiologie végétale de l'Institut National de la Recherche Agronomique (I.N.R.A.), on peut voir Coïc, un chercheur breton, faire pousser des plantes avec un mélange nutritif fait à partir d'éléments minéraux. Il n'y a pas de sol : simplement des flocons de mica comme pour les légumes que mangent les chercheurs du Sahara.

Face à ces rêves artificiels, l'agriculture biologique s'appuie sur de simples observations. Par exemple des parcelles qui sont cultivées intensivement, depuis parfois dix siècles, en Chine et au Japon, sans que la terre paraisse pour autant épuisée. Explication de Gueguen, spécialiste de la nutrition à l'I.N.R.A. et qui tient l'agriculture biologique pour du « charlatanisme » : « de telles exploitations reposent sur un recyclage total des déchets, y compris des excréments animaux et humains. On ne peut pas me présenter, affirme-t-il, des agriculteurs biologiques qui n'apportent rien sur leurs terres, ils font toujours retour à la terre de tous leurs restes et entretiennent un élevage ». Et si c'était la solution ? Gueguen ne le pense pas. Il penche pour une agriculture « saine », sans recours excessifs aux insecticides et aux pesticides. « Ceux qui les rejettent absolument, s'ils ont des frais de production plus faibles ont aussi de plus faibles récoltes : elles poussent, mais l'agriculteur boucle à peine son budget. »

Le compost

Pour les agriculteurs biologiques, manier les engrais chimiques signifie jouer les apprenti-sorciers. Bien sûr ils permettent des rendements plus élevés dans l'ensemble mais « un peu d'azote, un peu de potasse, explique Savier, un maraîcher, on n'est jamais sur de trouver le bon équilibre. Avec le compost, pas de problème, il se fait naturellement ».

Il faut voir Savier palper son compost pour comprendre que l'essentiel de la méthode se trouve là. Savier le fait à partir de déchets de légumes, d'algues, de poudre d'os et de corne, enfin de préparations à base d'orties.

Le compost lorsqu'il est « mur » constitue la terre idéale. Son odeur rappelle celle du sous-bois après la pluie. Sa terre est finement granulée, légère, elle conserve l'humidité et les vers de terre y pullulent. Les vers lorsqu'ils sont nombreux rendent la terre plus meuble sans labours. Les vers roulent pour nous.

Le compost réussi garantit pratiquement la récolte. Ce qui explique la satisfaction de Savier lorsqu'il y plonge les mains : « ça va payer ».

Les villes

L'agriculture biologique ne constitue pas cependant un retour aux méthodes de nos grands-pères. Ceux-ci ignoraient le compost : leur fumier restait bêtement en tas devant leurs portes avant d'être répandu sans imagination. De même, l'idée d'enfouir des plantes que l'on ferait pousser entre les récoltes leur aurait semblé saugrenu et coûteuse. Quand aux engrais minéraux, les bretons épandaient du varech sur leurs « strawberryfields for ever », mais nul n'avait cherché un équivalent minéral à l'intérieur des terres.

« Pourtant, explique Aubert, auteur d'un ouvrage de base sur l'agriculture biologique, on arrivait malgré tout à un équilibre car les récoltes étaient faibles et consommées le plus souvent sur place, ce qui permettait un retour de tous les déchets à la terre. Mais dès que l'on a voulu créer un transfert des produits de la campagne vers les villes, c'était foutu. Rome a fait de ses greniers à blé, Sicile et Sardaigne, des déserts car quelque chose était prélevé dans un cycle qui restait incomplet. »

Pratiquer l'agriculture biologique, ce n'est pas seulement refuser sa part des cinq millions de tonnes d'engrais chimiques répandus chaque année, c'est aussi remettre en cause l'existence d'une campagne qui produit pour la ville, refuser l'industrie c'est trop pour les pouvoirs publics : le ministre de l'agriculture a affirmé qu'il s'agit de « méthodes pratiquées il y a cent cinquante ans », et se contente de réglementer quelque peu l'emploi des pesticides. Péchiney et Rhône-Poulenc peuvent dormir en paix, nous continuerons à avaler leur production dans notre nourriture.

Champault, lui, se porte de mieux en mieux. En plantant de la luzerne comme engrais, il a vu revenir les abeilles qui raffolent de son suc. Aujourd'hui, Champault possède six ruches qui ont un rendement économique ridicule. Champault s'en fout : Il n'est plus un grand « betteravier-céréalier », mais il fait son miel, s'il fait moins de beurre.

Jean-François Fogel.

L'agriculture biologique de Claude Aubert est le meilleur ouvrage actuellement disponible en français (éditions Le Courrier du Livre, 21, rue de Seine, Paris-6e, 30 francs).

Nature et progrès (3, chemin de la Bergerie, 91 - Sainte-Geneviève-des-Bois), répond sur demande à la plupart des questions que l'on peut poser sur l'agriculture biologique. L'association procure également des brochures et un bulletin trimestriel. Pensez à lui envoyer quelque chose si elle vous rend service.

S.V.B. Lemaire (3, rue du Parvis, Saint-Maurice, 49 - Angers) publie un mensuel **Agriculture et Vie** : un numéro contre trois francs en timbres-postes.

En anglais, il existe un mensuel de qualité : **Organic gardening and farming.** Tirage : 2.000.000 d'exemplaires. Abonnement : 7 dollars, Rodale books, inc. 33 east minor street emmaus, Pennsylvania 18049 Etats-Unis. Même adresse, pour 11 dollars, l'ouvrage de base de l'agriculture biologique : **How to grow vegetables and fruits by the organic method.**

PETITS-BOURGEOIS, AIMERIEZ-VOUS VIVRE A NON? EUX NON PLUS.

L'épidémie a commencé à la fin de l'année dernière dans la villa — inoccupée — de Rika Zaraï. Mal logés et pas logés du tout s'installent dans le pavillon. Les flics — une fois n'est pas coutume — sont gênés ; expulser des pauvres, voilà une manœuvre plus impopulaire que casser du gauchiste. Un abbé Pierre se réveille parfois sous le képi. Vite avec l'aide du Secours Rouge, les occupations de logements vides se multiplient. La police trouve aussi le rythme. Les occupants obtiennent parfois une légitimité provisoire des tribunaux, comme rue Jacquier où ils sont restés plus de six mois au prix d'une grève de la faim. A Sèvres, la mairie socialiste ferme les yeux. Normal — c'est presque un constat d'impuissance. Des milliers de mal logés font la queue aux offices de H.L.M. Ailleurs ils vivent à trois dans une Dauphine...

« J'AI dit au directeur : « Ça fait » quatorze ans que j'ai quitté l'Al- » gérie pour venir vivre en France. » J'ai une femme et trois enfants. Je n'ai » jamais eu d'ennuis avec la police. Je suis » bien noté de mon patron. Et je n'ai tou- » jours pas de logement. Ce n'est pas juste. » Alors, le directeur m'a répondu : « Non, ce » n'est pas juste, mais je n'y peux rien. »

Au 8 rue Henri-Chevreau (20e), dans une salle paroissiale délabrée, H. L..., 42 ans, ouvrier du bâtiment originaire d'Algérie, raconte la dernière démarche qu'il vient d'effectuer auprès de la Direction des H.L.M. de Paris. Voici onze ans qu'il a déposé sa demande de logement. Onze ans que tous les deux ou trois mois il va frapper à la porte de l'administration pour tenter de savoir où en est son dossier. Onze ans que son dossier est là, nulle part. Cette fois-ci, il a décidé d'agir.

Il n'est pas seul. Autour de lui, assises sur des chaises bancales, des caisses ou des tabourets, une quinzaines de personnes discutent pour cette fois un dossier précis : quel immeuble désaffecté vont-ils bien pouvoir occuper ?

Ils ont le choix. La rue Henri-Chevreau borde le secteur de rénovation de l'îlot 11. Un secteur dont s'occupe sans trop de vigilance et avec d'excellentes intentions la Société immobilière d'économie mixte de la ville de Paris. Ces intentions, elle les a placardées sur un grand panneau mural dans les bureaux qu'elle occupe :

« HIER : des immeubles vétustes, entassés, sans air, sans soleil, sans confort et sans hygiène... des ruelles obscures...

» DEMAIN : un ensemble résidentiel urbain, des grands immeubles aérés, des espaces verts, des équipements modernes... »

Bref, une ville de rêve. Le Paris de Zola va faire place au Paris de Pauwels, plein de gens heureux. Les pauvres pourront contempler de loin, de très loin, ce Paris-là hérissé de béton.

Les pauvres qui se sont réunis ce soir-là rue Chevreau n'acceptent pas ce schéma. Il y en a de toutes les races et de tous les métiers : Claudine, une étudiante ; les immigrés R. L..., Mouzian, Larbi, Carlos, Nadir ; M. et Mme Lemaire qui ont amené leur bébé faute de pouvoir le confier à quiconque ; il y a même un Japonais, Hiroaki Minami. Tous, depuis des années, errent de chambrées en dortoirs, d'hôtels minables en meublés sordides. Tous ont en commun l'angoisse du logement.

Parce qu'on les y a conviés, des militants du Secours Rouge participent à la réunion. Ce n'est pas un hasard. Depuis qu'au début de l'année les squatters qui occupaient la villa de Rika Zaraï ont fait appel au Secours Rouge, ce dernier est devenu un Office du logement sauvage. Les mal-logés viennent spontanément discuter avec les militants du Secours Rouge qui collent des affiches le dimanche. Certains écrivent, téléphonent, indiquent les immeubles vacants dans leur quartier...

Précisément, dans l'îlot 11, tout proche, l'immeuble situé au 56 rue des Cendriers est vide. La ville de Paris en est propriétaire. Elle y avait installé autrefois des harkis qu'elle a relogés depuis belle lurette. On sait l'immeuble voué à la pioche, mais voilà deux ans que personne ne l'occupe. Pourtant, c'est un immeuble solide, tentant, accessible...

« Nous l'avions repéré depuis un moment, confie Guendouz Nadir. On avait pesé le pour et le contre ; finalement, on s'était décidé. Des tracts avaient été distribués aux gens du quartier pour leur expliquer nos raisons. On s'est rendu vers minuit rue des

Cendriers. La porte était fermée. On a cassé un carreau. On est entré. C'était un bel immeuble. Il y avait douze appartements de deux pièces chacun. On s'est installé. »

Une demi-heure à peine après l'occupation de l'immeuble, première alerte. Un voisin bien intentionné a sans doute téléphoné à la police. Plusieurs cars de C.R.S. s'immobilisent rue des Cendriers. Pourtant, personne n'en descend. Des hommes en civil contemplent l'immeuble, en prennent la mesure. Tout le monde repart. Les occupants de l'immeuble, les voisins saluent cette victoire dont le bruit se répand très vite. « Les flics ont cédé. » D'autres mal-logés viennent frapper à la porte. On les accueille. En deux jours, le plein sera fait : il y aura cinquante-deux occupants dont trois familles.

La vie, dans un immeuble squattérisé, prend une saveur originale. Habituellement, on marmonne quelques mots dans l'escalier quand on croise le voisin. Ici, tout le monde se sent solidaire, et se prête la main. Cette solidarité a d'autant plus d'importance que les conditions physiques d'existence sont dures. L'E.D.F. a coupé gaz et électricité. Un branchement de fortune sur une ligne voisine sera vite découvert et supprimé.

Dans le quartier même, occupants et militants du Secours Rouge tentent de faire un travail d'information. Ils expliquent les raisons qui les ont poussé à agir, organisent des réunions, sollicitent de l'aide en cas de coup dur. Précaution qui se révèlera particulièrement payante huit jours après l'occupation de l'immeuble. Mme Jolivet, une voisine qui fait partie du Comité de soutien, raconte l'événement :

« C'était un samedi. Il était environ 4 heures de l'après-midi. Entendant du remue-ménage, je me mets à la fenêtre. Je vois arriver six cars de C.R.S. et deux cars de police. Tout le monde les avait vu venir et les gosses du quartier étaient déjà dans la rue. Des gens ont commencé à crier aux fenêtres : « Les laissez pas faire. Pas de flics » ici. » On est tous descendus dans la rue. Les flics se sont mis à actionner les sirènes, sans doute pour nous faire peur. Mais personne n'a bougé. On s'est regardé comme ça en chien de faience pendant plus de deux heures. Finalement, ils sont partis. »

Ce soir-là, le quartier était en fête. Pas pour longtemps, cependant. Fin juin, un incident relance l'agitation. Un huissier et un commissaire de police sont venus expulser de sa chambre, rue Boyer, un adulte relevant d'une méningite. Plusieurs voisins, dont quelques occupants du 56 rue des Cendriers, sont là pour s'opposer à l'expulsion. Le commissaire de police est bousculé par deux jeunes gens qu'il croit identifier comme faisant partie des occupants. « Vous, je vous aurai un jour », lance-t-il.

De fait, il aura deux jeunes gens, ceux-là ou d'autres, le 18 juillet suivant. Il était 6 heures du matin quand le chien-mascotte de l'immeuble s'est mis à aboyer. « Ma voisine de lit s'est levée en courant, rappelle Claudine : « C'est les flics ! » Ils nous ont fait sortir et ils ont embarqué les hommes. Ils ont renversé nos pots de peinture. Un commissaire voulait embarquer tout le monde. Mais un autre est intervenu : « Ce » n'est pas la peine, j'ai mes deux crapules. »

Les deux « crapules » accusées de l'avoir bousculé sont aujourd'hui en prison. L'un, Christophe Urien, au centre pénitentiaire de Fleury-Merogis ; l'autre, Raymond Berleau, à La Santé (4e Division, cellule 1). Ils demandent qu'on leur écrive.

La troisième victime de l'intervention policière du 18 juillet est un Algérien, Guendouz Nadir, trente-sept ans, immigré voilà quinze ans en France. « Quand ils sont arrivés dans la chambre, ils m'ont demandé mes papiers, disant qu'ils cherchaient des armes, témoigne-t-il. Ils m'ont ordonné de les suivre. Ils ont posé ma carte de séjour sur ma table et m'ont demandé de fermer la porte. Une fois dehors, les flics sont remontés. Ils ont forcé ma porte, cassé un tourne-disques,

DOUZE DANS TREIZE METRES CARRES?

une radio, des disques. Ils ont pris mes 2 000 francs d'économie. Et ils ont déchiré ma carte de séjour restée sur la table. »

Vengeance ? Violence gratuite ? L'incident est d'autant plus incompréhensible que rien n'est relevé contre M. Nadir. Il est relâché en même temps que les autres occupants. Tout le monde se retrouve le soir rue des Cendriers pour analyser les événements de la journée : la police aurait pu les expulser de l'immeuble sans grande opposition car ils avaient été pris au dépourvu. Elle ne l'a pas fait. C'est sans doute un répit, mais un répit qui peut durer. Longtemps.

Un élément paraît justifier cet optimisme. Depuis plusieurs mois, toutes les opérations de rénovation ont cessé dans l'îlot 11. La ville de Paris, sans doute par manque de crédits, veut se décharger de cette affaire au profit de la S.E.M.E.A. 15e (Société d'économie mixte d'équipement et d'aménagement du 15e arrondissement). Cette dernière, très occupée par le Front de Seine, ne semble pas pressée de prendre le relais dans l'îlot 11. La situation pourrait rester figée plusieurs années encore.

A ceci près que les occupations d'immeubles sont désormais au premier plan de l'actualité politique : le 25 mai, sept familles s'installent à la Butte-aux-Cailles à Paris ; le 27, vingt-cinq personnes à Saint-Denis ; le 16 juin, quatre-vingts Yougoslaves à Issy-les-Moulineaux ; le 17 juin, cinq personnes à Mantes-la-Jolie ; le 2 juillet, vingt-cinq à Montreuil. C'est trop. Et les pouvoirs publics ont décidé de mettre à profit la période creuse du mois d'août pour procéder à un certain nombre d'expulsions.

Les occupants de la rue des Cendriers sont avertis par un correspondant anonyme qu'ils vont être expulsés le 16 août. Aussitôt, ils mettent en place un dispositif de protection, alertent les voisins, font appel à la solidarité d'autres occupants. Certains sont venus d'Issy-les-Moulineaux, d'autres de Saint-Denis. Tout le monde attend de pied ferme. Pour rien. Personne ne vient.

Pourtant, les rumeurs d'expulsion commencent à circuler un peu partout en France. Le 19 août, à 7 h 30 du matin, quatre cents policiers investissent le 33 rue de la Butte-aux-Cailles pour expulser les trois derniers occupants de l'immeuble. A Wasiers, dans le Nord, trois cars de gardes mobiles accompagnés d'une vingtaine de policiers en civil, d'un huissier et des gardes des Houillères, expulsent la famille Zoccolo (dix-sept personnes) qui, depuis trois semaines, occupait une petite maison appartenant aux Houillères.

Jusqu'au mois de juillet, le dispositif policier mis en place pour procéder à une expulsion ne dépassait jamais la centaine d'hommes. On ne voulait pas donner trop d'ampleur aux expulsions. Voici qu'en août les méthodes changent. Désormais, les expulsions sont conçues comme des opérations militaires, avec grand déplacement d'effectifs, bouclage d'un quartier, action psychologique. Il s'agit d'intimider.

Celle de la rue des Cendriers mobilisera huit cents hommes. Ils arrivent, police, C.R.S., gardes mobiles, répartis dans trente-cinq cars, le mercredi 23 août à 7 h 20 du matin quand la plupart des occupants sont déjà partis au travail. La porte est bouclée. Deux policiers passent par une fenêtre et lancent des ordres : « Tout le monde dehors, dépêchez-vous, habillez-vous. »

« On n'a pas pu résister, raconte Mme L. R... Certains d'entre nous n'étaient même pas encore habillés. »

Des fenêtres, quelques cris fusent à l'adresse des policiers : « Salauds, fumiers, on se croirait sous l'occupation... » Des commissaires en civil tentent de désamorcer la colère : « Ne vous inquiétez pas. Tout est prévu pour leur relogement. »

A 9 heures, tout est terminé. Les démolisseurs peuvent désormais accomplir tranquillement leur œuvre ; ils commencent par crever les cloisons, les planchers, le toit, rendant ainsi l'immeuble définitivement hors d'usage.

Aux expulsés, la police propose deux solutions, selon qu'il s'agit de familles ou de célibataires.

« Ils m'ont emmenée la première, avec mon gosse, dans un centre d'hébergement situé rue Beaudricourt. Là, ils m'ont proposé un foyer. — Et quel foyer, enchaîne M. Lemaire. Au 89 rue Nationale, nous avons une chambre pour trois. Les bestioles courent dans tous les coins. Et je dois payer 700 francs par mois sous prétexte que je suis nourri. Nourri de patates et de choux pourris. Je n'arrive même pas à obtenir du lait pour le gosse. On me dit que si je n'accepte pas ces conditions, on mettra mon enfant à l'Assistance. Je ferai tout pour l'empêcher. »

Les célibataires aussi refusent les solutions envisagées par l'administration. « On nous propose d'aller en foyer, explique M. Mouzian, soit à trois dans une chambre pour 140 francs par mois et par personne ; soit en chambre individuelle à 250 francs. Même si nous pouvions nous payer une chambre individuelle, ce serait pour mener une vie de travail. Nous n'en voulons pas. »

Les solutions de l'administration aboutissent en fait à une véritable ségrégation de caserne, avec interdiction d'inviter qui que ce soit, et, en plus, loin de notre lieu sociale. Les regrets stériles de l'administration n'y changent rien. « A l'heure actuelle, avoue un haut fonctionnaire de la Préfecture de Paris, nous n'avons pas les moyens d'organiser globalement la ville. Il nous faudrait, pour cela, avoir la maîtrise des sols, comme en Hollande ou dans les pays scandinaves. Mais cette maîtrise se paie. Et nous ne pouvons pas la payer. »

Réunis à nouveau rue Henri-Chevreau en septembre, les expulsés du 56 rue des Cendriers ont voté à l'unanimité : Occupation d'un nouvel immeuble. **François Dupuis.**

Dans la série : à la recherche de l'utopie perdue

entretien avec CHARLES FOURI

Un beau jour de printemps 1968, des situationnistes remirent sur son socle de la place Clichy la statue de Charles Fourier, en hommage aux barricadiers de la rue Gay-Lussac. Et, le temps d'une journée, on vit sortir du fond de l'histoire un petit homme frêle, assis un peu comme Voltaire, et qui mériterait à son instar une place d'honneur dans les lycées. Phalanstère, communautés, libération sexuelle, émancipation de la femme, Charles Fourier a beaucoup rêvé. Exhumé voilà cinquante ans par Breton, ses joyeuses utopies recoupent notre présent. Pour son bicentenaire, on le gratifie d'un très sérieux colloque à Besançon. Nous avons préféré lui rendre visite.

Né d'un père drapier et d'une demoiselle Muguet, revêche et guindé comme un notaire de bourgade en province, étranglé de dignité par sa haute cravate blanche, Charles Fourier n'a pas la mine de ses pensées. Et pourtant nous savons sous ce front large comme une péninsule tout un monde agité d'amertume et de joie — superbe cosmogonie où l'anti-lion à l'affectueuse patte pelue côtoie le cocu trompette ou porte-quenouille, le banqueroutier barbouillon, les jouvencelles fraisistes et les petites hordes affectées aux travaux répugnants.

Un triste début dans la vie : une mère imbécile et bigote qui pratique plus volontiers la fessée que les belles lettres, un père qui trône à la boutique comme au Tribunal de commerce de Besançon, le jeune Charles récalcitre dès l'enfance : « Je fis à sept ans le serment que fit Annibal à neuf ans contre Rome : je jurai une haine éternelle au commerce. » Une claque. Et quelques années de latin au collège. Il faut s'y reprendre à trois fois pour le jeter enfin dans les affaires, commis voyageur d'un négociant lyonnais, dans la France révolutionnaire de 1789. S'il hérite bientôt de son père pieusement et prématurément décédé, c'est pour engager le pécule dans quelque spéculation de coton et de riz, hélas ! réquisitionnés par les insurgés royalistes de Lyon qui l'enrôlent de force. Ruiné, prisonnier de la Convention, il n'échappe à la guillotine que pour se retrouver, soldat révolutionnaire cette fois, dans le 8e Régiment de chasseurs à cheval, et pour trois ans. Enfin réformé, il court à Paris proposer au Directoire les innombrables plans de modernisation qu'il a conçus les longs soirs de bivouac sur les sujets les plus divers. Poliment éconduit, il retrouve son point de départ tant honni : une place de voyageur de commerce. Une grande colère le prend contre ces révolutions bourgeoises qui coupent les têtes pour maintenir le mariage et le négoce. Et comment imposer par la violence une société sans contrainte ?

Courtier marron, employé de mairie, comptable, caissier, Fourier s'installe dans une double vie : le porte-à-porte avec les échantillons de draps ou les horaires de bureau, un rêve puissant et précis sur la société future. Aux moments perdus du commerce, il écrit pamphlets, articles et traités qui développent son grand système : « La théorie des quatre mouvements », « Le Nouveau Monde industriel et sociétaire », « Le Nouveau Monde amoureux », « La théorie de l'unité universelle »... **lutte contre la civilisation, libération du désir et exaltation du phalanstère — cette communauté exemplaire où le travail tourne au jeu dans l'utilisation de toutes les compétences, la fin des contraintes et des rôles spécialisés. Visionnaire mais non théoricien, il veut ses écrits « pratiques », et le luxe de détails qu'il donne sur le phalanstère relève plus du reportage imaginaire que du projet politique. Foin des réformes de l'économie ou du pouvoir : il s'agit au contraire d'une petite révolution culturelle : « Oublier ce que nous avons appris, reprendre nos idées à leur origine, et refaire l'entendement humain.» Newton n'était qu'un chaton aveugle : Fourier découvre un mouvement universel des attractions de la nature et de l'homme vers l'unité et l'harmonie. Tout y est : les communautés, l'écologie et la gastronomie gourmande, la libération de la femme, la levée des contraintes sexuelles, le surréalisme et une approche de l'inconscient dans une générosité prolixe, libérale et libertaire ; tout y est, et même un peu plus : une bonne dose de conformisme aussi, voire une noire réaction au cœur même de la subversion — l'antisémitisme d'abord, et cette croyance que la société nouvelle aura comme l'ancienne ses riches, ses pauvres et ses rois.**

Ainsi va l'homme Fourier, du rond-de-cuir aux libérations épiques, du prophétisme aux dîners fins, des gargotes aux amours vénales. Un petit groupe l'entoure désormais, qui s'ébroue dans l'excitation intellectuelle de cette fin de règne louis-philippard, distribue partout ses journaux et ses libelles et n'échappe pas toujours aux querelles groupusculaires des socialismes adolescents. Mais la réalité est ingrate et les disciples infidèles. Lorsque ceux-ci créent un premier phalanstère, en 1832 à Condé-sur-Vesgre, Fourier les désavoue : méfiance des hommes ou réticence ultime devant l'expérimentation jusque-là tant désirée ? Alors commence la vraie trahison des disciples qui craignent la lubricité du maître, et amputent la théorie sociale de son radicalisme et de toute volonté d'explosion sexuelle.

Pendant plus d'un demi-siècle, des phalanstères naîtront ici ou là, que Fourier eût néanmoins jugé un peu trop sages. En Roumanie, une commune de quatre cents familles paysannes sera dispersée après résistance armée. Entre 1845 et 1860, du Massachusetts au Wisconsin, une trentaine d'expériences sociétaires s'éparpillent aux Etats-Unis. La tradition se poursuit jusque dans la Commune de Paris, avant que les lourds hommages du «socialisme scientifique» n'en fassent une icône naïve au Panthéon pré-révolutionnaire. C'était parler trop vite et trop tôt. Charles Fourier a encore beaucoup de choses à nous dire. **Olympe Ramburne.**

Actuel. — Charles Fourier, bien que né en 1772 et mort en 1837, vous demeurez le plus contemporain des utopistes. Mais la presse bourgeoise vous accuse volontiers d'un style touffu et d'une pensée complexe. Pourriez-vous confondre les calomniateurs et définir en deux phrases les fondements de votre théorie ? S'agit-il bien de sexe ?

Charles Fourier. — J'annonce l'avènement d'une société insatiable et qui, pourvue de moyens inconcevables dans l'ordre actuel, saura tirer des perles du fumier passionnel qu'on nomme Civilisation, car elle opérera sur les mêmes passions qui engendrent parmi nous tant d'infamies. Il ne s'agit pas de changer les passions, mais de changer leur marche, leurs voies d'essor en trouvant un moyen d'utiliser les goûts, même immondes, que la nature nous donne.

Actuel. — On ne peut tout de même pas laisser en liberté de dangereux maniaques ?

Charles Fourier. — Il n'y a pas de passions vicieuses, il n'y a que de vicieux développements.

Actuel. — Parlons-en ! Ne risquez-vous pas de favoriser le libre cours des perversions sexuelles ? La plupart des groupes gauchistes objectent que le déchaînement des passions libidineuses constitue une déraisonnable perte d'énergie et une démobilisation devant la classe dominante...

Charles Fourier. — Ce qui fait plaisir à plusieurs personnes sans préjudicier à aucune est toujours un bien, sur lequel on doit spéculer en harmonie où il est nécessaire de varier les plaisirs à l'infini. On spéculera donc sur les innombrables manies lubriques, et au lieu de se moquer des manies de chacun, on s'attachera à les encourager et les associer par groupes. On oublie que l'amour est le domaine de la déraison, et que, plus une chose est déraisonnable, mieux elle s'allie avec l'amour. Sous ce rapport, les manies lui conviennent éminemment et, en harmonie, où elles seront de haute utilité, on les provoquera méthodiquement parmi la jeunesse qui les dédaigne aujourd'hui parce qu'on les ridiculise, faute d'en avoir l'emploi.

Actuel. — Vous n'allez tout de même pas prétendre que la vie de famille serait carrément un germe de fausseté et de mauvaises mœurs ?

Charles Fourier. — Si. La vie de famille civilisée dénature tous les caractères, elle pousse au crime les trois quarts de la population, elle plonge l'autre quart dans un labyrinthe de vices obligés ou spéculatifs, ou palliés. A parler net, le bien de famille, **en régime civilisé**, excite les pères à désirer la mort des enfants,

Viva. Alain Dagbert.

ER

et les enfants à désirer la mort des pères. C'est bien pis des collatéraux : pourrait-on imaginer un résultat plus infâme ?

Actuel. — Mais vos orgies passionnelles semblent s'apparenter fâcheusement aux partouzes bourgeoises ?

Charles Fourier. — Quelques civilisés, tout matériels, voudraient borner aux parties carrées leurs recherches et prétendent que cette mêlée leur suffit amplement. Faut-il prouver que la concupiscence, l'orgie amoureuse, la communauté des femmes et des hommes est le sentier de la morale naturelle ? Sans exception, dans le monde actuel, on tombe dans le despotisme en politique et dans la monotonie en plaisir. Mais aucune normalité supposée ne doit venir brider les possibilités érotiques du corps. En harmonie, les individus valent plus les uns pour les autres par leurs différences que par ce qu'ils possèdent en commun. Il n'y a donc pas de plus grande justice envers les autres que d'aller soi-même au bout de son désir et de réaliser ses particularités les plus secrètes. L'orgie renoue avec l'heureuse phase orale de l'humanité, elle donne accès à l'intégrité de la nature et à la cohésion des forces souterraines qui tiennent réellement toutes choses. La libre sexualité est une passion puissante et précieuse, puisqu'elle permet même d'échapper à ses propres limites.

Actuel. — Votre théorie suppose-t-elle une libération de la femme ?

Charles Fourier. — En thèse générale, les progrès sociaux et changements de périodes s'opèrent en raison du progrès des femmes vers la liberté, et les décadences d'ordre social s'opèrent en raison du décroissement des libertés des femmes. C'est sur les femmes que pèse la civilisation. C'était aux femmes de l'attaquer. Peut-on voir une ombre de justice dans le sort qui leur est dévolu ! La jeune fille n'est-elle pas une marchandise exposée en vente à qui veut en négocier l'acquisition et la propriété exclusive ? Le consentement qu'elle donne au lien conjugal n'est-il pas dérisoire et forcé par la tyrannie des préjugés qui l'obsèdent dès son enfance ? On veut lui persuader qu'elle porte des chaînes tissées de fleurs ; mais peut-elle se faire illusion sur son avilissement, même dans les régions boursouflées de philosophie, telles que l'Angleterre, où les hommes jouissent du droit de conduire leur femme au marché, la corde au cou, et la livrer comme une bête de somme à qui veut en payer le prix ? Sur ce point, notre esprit public est-il plus avancé que dans ces siècles grossiers où certain Concile de Mâcon, vrai Concile de vandales, mit en délibération si les femmes avaient une âme ? et l'affirmative ne passa qu'à une majorité de trois voix.

Actuel. — Vous êtes le beau-frère du gastronome Brillat-Savarin, et vous avez développé une théorie passionnelle du bien manger, la gastrosophie. Cette passion vous semble-t-elle conciliable avec votre conception de la sexualité ?

Charles Fournier. — Un coït modéré avant les repas favorise l'appétit et la digestion.

Actuel. — Quelles sortes de jeux sexuels proposeriez-vous pour atteindre aux extases que vous préconisez ?

Charles Fourier. — Les possibilités luxurieuses sont illimitées. Parmi d'autres mignardises, je recommande le coadjurariat qui consiste pour les hommes à s'entremettre à aider des plaisirs saphiques et pour les femmes à s'entremettre à aider des plaisirs pédérastes ; les conciles gastrosophiques au cours desquels un aéropage délibère gravement sur des accommodages compliqués de mets après des critériums de dégustation ; le maniérisme harmonien dont le postulat est de favoriser le développement extatique des manies lubriques de chacun ; les semi-bacchanales de prélude à des travaux collectifs colossaux de longue haleine...

Actuel. — Vous prétendez qu'il en va tout différemment des amours civilisées, auxquelles vous donnez comme horizon le plus sûr le cocuage qui, à le bien examiner, est peut-être aussi ridicule chez le bourgeois que chez le militant.

Charles Fourier. — Vous avez bien raison. Je me suis tout spécialement attaché à l'étude de ce délicat problème. On peut distinguer dans le monde cornu neuf degrés de cocuage, soit parmi les hommes, soit parmi les femmes. Je me bornerai à citer les trois classes les plus distinctes, savoir : la droite, les **cornettes** ; le centre, les **cornus** ; la gauche, les **cornards**. Le tableau complet en contient soixante-quatre espèces progressivement distribuées en classes, ordres et genres, depuis le **cocu en herbe** jusqu'au **cocu posthume**. Je n'en décrirai ici que trois espèces, voulant sur ce sujet, comme sur tant d'autres, sonder quel développement il conviendrait de donner à mon œuvre. Le cocu proprement dit, ou **cornu**, est un jaloux honorable qui ignore sa disgrâce et se croit seul possesseur de sa femme. Le **cornette** est un mari rassasié des amours du ménage et qui, voulant prendre ailleurs ses ébats, ferme les yeux sur la conduite de sa femme et l'abandonne franchement aux amateurs. Le **cornard** est un jaloux ridicule, inconvenant à l'épouse, et bien informé de son infi-

délité ; c'est un furibond qui veut se rebiffer contre l'arrêt du destin, mais qui, résistant avec gaucherie, devient un objet de risée par ses précautions inutiles, sa colère et ses éclats. Et puis, il faudrait vous parler des hauts-cornettes, onze sortes, des espèces gracieuses ou joviales, cocus en goguette comme le cocu de l'étrier, ou encore qui s'en battent l'œil et prennent bien leur revanche, ou des espèces actives, le pivotal, dans le cinquième ordre, neuf espèces en trois genres, un cocu transcendant, comme l'hyper-tacticien qui prend femme très jolie et de grand ton, peu fortuné, mais qui sait la faire valoir, ou, toujours dans le même ordre, le cocu fédéral, ou réciproque, le cocu à procédés...

Actuel. — Excusez-nous de vous interrompre, mais venons-en à la partie plus sociologique de votre œuvre. Vous êtes considéré comme l'un des premiers théoriciens modernes de la vie communautaire : comment définir votre phalanstère ?

Charles Fourier. — Nous supposerons l'essai fait par un souverain ou par un particulier opulent... ou enfin par une compagnie puissante, qui voudrait éviter les tâtonnements et organiser d'emblée la grande harmonie, la huitième période en plénitude. Je vais indiquer la marche à suivre en pareil cas. Il faut, d'abord, un terrain contenant une forte lieue carrée, que le pays soit pourvu d'un beau courant d'eau, qu'il soit coupé de collines et propre à des cultures variées, qu'il soit adossé à une forêt et peu éloigné d'une grande ville, mais assez pour éviter les importuns. On rassemblera mille cinq cents à mille six cents personnes d'inégalité graduée en fortunes, âges et caractères, en connaissances théoriques et pratiques ; on ménagera dans cette réunion la plus grande variété possible ; car plus il existera de variétés dans les passions et facultés quelconques des sociétaires, plus il sera facile de les harmoniser en peu de temps.

Actuel. — Contrairement à ce que claironnent certains de vos disciples gauchistes d'aujourd'hui, vous nous apparaissez ici comme bien peu égalitaire...

Charles Fourier. — L'égalité ? C'est un poison politique en association. Le régime sociétaire est aussi incompatible avec l'égalité de fortunes qu'avec l'uniformité de caractère ; il veut en tous sens l'échelle progressive, la plus grande variété de fonctions, et surtout l'assemblage de contrastes extrêmes, comme celui de l'homme opulent avec l'homme sans fortune, du caractère bouillant avec l'apathique, du jeune homme avec le vieillard, etc.

Actuel. — Nous vous reconnaissons bien là, Charles Fourier : à partir d'un cadre traditionnel, presque conservateur, une prophétique conception de la vie collective. Notamment en matière d'urbanisme et d'architecture.

Charles Fourier. — En effet, les rues-galeries de mes phalanstères sont une méthode de communication interne qui suffirait seule à faire dédaigner les palais et les belles villes de civilisation. Quiconque aura vu les rues-galeries d'une phalange envisagera le plus beau palais civilisé comme un lieu d'exil, un manoir d'idiots qui, en trois mille ans d'études sur l'architecture, n'ont pas encore appris à se loger sainement et commodément...

Actuel. — Vos phalanstères n'auront-ils pas des parasites irrémédiablement improductifs, puisqu'ils comporteront forcément des paresseux ?

Charles Fourier. — Il n'y a point d'enfants paresseux, même en civilisation. Tous sont des travailleurs infatigables quand la fantaisie leur en prend. Voyez-les dans leurs nobles expéditions qu'ils appellent des farces, quand ils vont casser des vitres, tirer des sonnettes, démolir un mur, arracher des palissades, etc. Ils travaillent comme des maniaques. Eh ! Quel est celui qui s'y porte avec le plus d'ardeur ? C'est le plus petit, tout fier d'être admis à faire des farces avec de plus grands que lui.

Actuel. — Comment régler alors le problème de l'école ?

Charles Fourier. — L'enfant a besoin d'aller dans la belle saison travailler aux jardins, aux bois, aux prairies ; il ne doit étudier qu'aux jours de pluie et de morte saison, encore doit-il varier ses études.

Une société qui commet la faute d'emprisonner les pères dans des bureaux, peut bien y ajouter la sottise de renfermer l'enfant toute l'année dans un pensionnat où il est aussi ennuyé de l'étude que des maîtres. Nos auteurs politiques et moraux parlent sans cesse de la nature et ne veulent pas la consulter un instant : qu'ils observent les enfants amenés en vacances, lorsqu'au nombre d'une demi-douzaine, et revêtus de blouses, ils vont se rouler sur le foin, s'entremettre joyeusement aux vendanges, aux cueillettes de noix, de fruits, aux chasses d'oiseaux, etc. ; qu'on essaie en pareil moment d'offrir à ces enfants d'étudier le rudiment, et on pourra juger si la nature de l'enfant est d'être enfermé tout le jour pendant la belle saison, avec un entourage de livres et de pédants.

Actuel. — Quoique nous nous en doutions d'avance, que pensez-vous, Charles Fourier, de la dictature du prolétariat ?

Charles Fourier. — Si nous nous privons aujourd'hui pour jouir demain, le bonheur n'est pas intégral et continu. Cette prudence qui se prive pour l'avenir est une sagesse divergente, une guerre de l'avenir avec le présent. La sagesse dans l'ordre sociétaire devient convergente ; elle n'exige autre chose de l'homme, sinon qu'il se divertisse aujourd'hui sans songer au lendemain, à moins que ce soin n'ait pour lui du charme. Du reste, cette inquiétude lui sera inutile dans l'Etat sociétaire, puisqu'en croyant n'avoir vaqué qu'à ses plaisirs présents, il aura, comme l'abeille, travaillé pour l'avenir.

Actuel. — D'autres hélas ! travaillent pour leur présent : je pense à ces scandales, à cette spéculation, à cette corruption qui endeuillent notre vie publique.

Charles Fourier. — Il semble qu'un grand empire comme la France, qui chaque année produit cette masse énorme de théories morales, aurait pu donner le jour à un petit traité spécial sur la banqueroute et sur la corruption qu'elle répand dans les mœurs. Mais les banqueroutiers sont riches, dès lors la secte morale est aveugle sur leurs brigandages. Ils jouiront paisiblement de l'impunité sans que les moralistes en sourcillent. Puis ces savants ont l'impertinence de déclamer contre le vice ; qu'entendent-ils donc par vice si la banqueroute est exceptée de leurs poursuites ? Dites-nous, moralistes, quelle est la classe de larrons la plus digne du gibet ? Est-ce le voleur de deniers publics ? ou celui de grands chemins ? Mais un Tartuffe qui joue la probité pendant quelques années pour usurper la confiance et attirer dans ses mains les dépôts de plusieurs familles, et qui épie l'instant de **faillir**, **manquer**, dépouiller légalement ses victimes, se dérober pendant quelques jours à l'indignation publique, pour étaler bientôt son luxe à l'abri des lois, n'est-ce pas à un tel brigand qu'il faut réserver les supplices ?

Actuel. — Monsieur Fourier, comment voyez-vous l'évolution du monde au cours des prochaines décennies ? Quel est votre scénario, pour employer le mot à la mode chez les futurologues ?

Charles Fourier. — Le cheval sera laissé pour attelages et parades, quand on possédera la famille des porteurs élastiques, anti-lions, anti-tigres, anti-léopards, qui seront de dimension triple des moules actuelles. Ainsi un anti-lion franchira aisément à chaque pas quatre toises par bonds rasants, et le cavalier, sur le dos de ce coureur, sera aussi mollement que dans une berline suspendue. Il y aura plaisir à habiter ce monde, quand on y jouira de pareils serviteurs.

Les nouvelles créations qu'on peut voir commencer sous cinq ans donneront à profusion de telles richesses en tous règnes, dans les mers comme sur les terres. Au lieu de créer baleines et requins, hippopotames et crocrodiles, en aurait-il plus coûté de créer des serviteurs précieux ;

Anti-baleines traînant le vaisseau dans les calmes ;

Anti-requins aidant à traquer le poisson ;

Anti-hippopotames traînant nos bateaux en rivière ;

Anti-crocodiles ou coopérateurs de rivière ;

Anti-phoques ou montures de mer ?

Tous ces brillants produits seront les effets nécessaires d'une création en arômes contre-moulés, qui débutera par un bain aromal sphérique purgeant les mers de leur bitume.

Les grands événements qui ont signalé la fin du dix-huitième siècle ne sont que des bagatelles en comparaison de ceux qui se préparent. L'Europe touche à une catastrophe qui causera une guerre épouvantable, et qui se terminera par la paix perpétuelle.

BIBLIOGRAPHIE

Les propos de Fourier ici rassemblés sont rigoureusement authentiques. Quiconque s'est senti émoustillé par ces déclarations et qui désire en savoir plus doit courir sus aux œuvres complètes dont elles sont extraites (éditions Anthropos, 15, rue Racine, Paris-6e) et commencer par **Le Nouveau Monde Amoureux**. On trouve également trois textes de Fourier dans **l'Ordre subversif**, préface de René Schérer, postface de Jean Goret (bibliothèque sociale, Aubier-Montaigne). Le meilleur livre de commentaire semble être celui de René Schérer, **Charles Fourier ou la contestation globale** (coll. Philosophes de notre temps, éditions Seghers).

TROIS FRANCS LA PLANÈTE

A force de la voir sous toutes ses coutures, on ne connaît pas sa propre ville, sa propre rue, ses propres murs. Les musées ne sont pas tous rasoirs, la culture sénile, les vieilles pierres moussues. Dans notre nouvelle série des endroits bizarres et des planètes insolites, voici pour commencer le Palais de la Découverte, une vraie caverne d'Ali-Baba. Si vous connaissez d'autres pieds du même ordre à Paris ou en province, les tuyaux sont bienvenus.

Vu d'avion, Paris n'est qu'un gigantesque dôme de crasse que les flèches de ses plus hauts buildings ne parviennent pas à crever. Du grand échangeur de Saint-Cloud à la plaine Saint-Denis, la nuit n'existe pas, ni le ciel pur. Seules quelques antres magiques, inattendues et désuètes, nous restituent au moyen d'artifices grossiers un ciel escamoté par les pets de milliers de supercars. Haut-lieux de cette alchimie où le ciel est nu, Le Rex, ciné géant des grands boulevards, avec son faux ciel et ses nuages fatigués qui glissent sur une coupole mitée et vont se perdre dans le stuc des villas florentines, colonnades, statues vertes et fougères de papier, Le Planétarium de ce Palais de la Découverte, au cul du Grand Palais, qui draine les cars de touristes et les enfants studieux. On devrait y pénétrer comme au cœur du sphynx, dans cette rotonde où, pour trois francs, quatre cents initiés groupés en cercles concentriques se paient le luxe d'une promenade dans les étoiles. La voix du conférencier, sourde et balbutiante, prend des accents d'oracle. Un doigt phosphorescent, là-haut, caresse la Grande Ourse, puis le ciel tourne. Il est midi au tropique du Cancer, nous sommes le 21 juin, et le soleil monte, gros disque terne et sans éclat. Des chiffres zèbrent maintenant la coupole, la voie lactée se couvre de paraboles. Tête renversée sur le strapontin, mon voisin ronfle dans la nuit boréale à cent mètres des Champs-Elysées.

Selon les heures et les jours, les séances du Planétarium changent de programme. Vous pouvez débarquer, le mercredi à 15 heures dans le ciel austral et les saisons, **ou dans** Une galaxie, des univers **le samedi à 16 h 30. Je vous recommande personnellement** la nuit polaire boréale et le soleil de minuit, **le vendredi à 15 heures.**

Sortis tremblant de ce vertige, la ménagerie commence, bateleurs en blouse blanche et gardiens en casquette vous arnaquent au coin des corridors, la voix nasillarde et le soulier à bascule.

Là, au beau milieu de la salle 3, un malheureux pigeon asthmatique attend dans son casier l'heure fatidique de la démonstration (14 h 30 et 15 h 15) : chaque jour, il répond sans hésitation aux ordres des voyants lumineux, fait le beau, demande un sucre, distingue le vert du jaune, et le carré du cercle en injuriant Pavlov. Sur la table de dissection voisine, à 16 h 30, on dépèce une grenouille pantelante, ou un œil vitreux, selon les goûts du démonstrateur. Plus loin, dans un bocal, une demoiselle plonge à 16 heures deux électrodes dans le bac d'expérience : un compteur enregistre les décharges du poisson électrique, un petit poisson rouge strié de bandes blanches qui n'allumerait pas une lampe. Salle 4, une grotte obscure, le repaire de six microscopes géants qui projettent sur des écrans la vision colorée d'organismes vivants : voici le protozoaire géant du Kenya, voici un light show de crustacés des eaux saumâtres, et le ballet cybernétique des paramécies aux longs cils. Voici, au sortir de la salle, la célèbre grenouille à trois pattes, figée dans un garde-à-vous de plâtre, et voici l'étonnante formation locale de spermatozoïdes dans les testicules atrophiés de souris hypophysotomisées. Approchez-vous, mesdames et messieurs, approchez-vous, mettez trois sous dans la machine à film et vous connaîtrez les mystères de la nutrition des Cilées Gymnostomes. Passez devant l'aimant de Jamin, gros fer à cheval endormi sur son socle, et, au quartier des insectes, à quelques pas de là, admirez les papillons centenaires aux ailes froissées, qui tapissent la cage de leurs cadavres. Approchez-vous, approchez-vous, gagnez les salles enchantées des fluorescences (10 et 11) : lames minces d'eau de savon, pastilles cosmiques, paysages révélés de l'infiniment petit. On y découvre la flaque mordorée du fleuve Mackenzie, le cratère du volcan Kartala, et, dans cette bulle à votre droite, les coulées de laves du Hoggar, ou les îles flottantes du lac Tchad. Laissez courir les images qui vous montent au cerveau, et vous verrez que la beauté n'est pas forcément géométrique plus que l'harmonie n'est symétrique.

Dès que vous pénétrez en ces lieux maléfiques, dépouillez-vous de toute idée préconçue, ne cherchez pas la preuve de la périodicité de la lumière dans les paysages de la salle 10. Appuyez systématiquement sur tous les boutons sans jamais chercher à comprendre la marche de l'expérience, pour la surprise. Et le petit anneau s'enfile sur le bâton, et la petite bobine soubressaute sur le barreau, les électrons lumineux tournent autour du gros noyau de papier mâché en décrivant des traînées phosphorescentes. Perdez-vous dans les phénomènes oscillants de la salle 13, accueillants ventres de vibrations : il devient vite évident que l'électricité est la couleur, et la musique, et l'odorat, et la peau, et l'hérédité, et l'atome, et les nerfs, et ainsi de suite. Regardez, regardez l'exploit de cette chétive fillette qui soulève d'une main un poids de dix kilos en tirant sur le fil du treuil de la salle 6, regardez cet Anglais hilare qui tourne sans fin sur le tabouret cinétique.

Au premier étage, plus sage, postez-vous dans la salle des mathématiques (31) et concentrez-vous sur cette petite dune beige qui ressemble à un diorama du musée des Invalides : ce ne sont pas des soldats napoléoniens qui montent à l'assaut de ses pentes graduées. Sa surface de bonnet phrygien indique plus follement la corrélation qui existe dans la distribution des atouts entre deux mains au jeu de Whist. Dans la même salle, vous pouvez jouer à coller la calculatrice IBM 1620, et par beau temps, de 15 h à 17 h, il vous sera possible d'observer une image de 60 cm : la surface du soleil, au centre de la salle 34. Salles 39 et 40, ces gros termites gris que vous aurez envie de taquiner ne sont que l'enregistrement saisissant d'une image tridimensionnelle. A 17 h postez-vous à la salle de la chimie minérale (51) : on fera réagir pour vous les gaz sur les solides, et les poudres métalliques seront menées au bûcher. Il vous faudra revenir un autre jour, à 15 h, pour contempler un jeu de diapos insolites : **les restes des organismes végétaux et animaux qui ont vécu à la surface de notre planète il y a des millénaires (salle 52 bis).**

Au rez-de-chaussée, renseignez-vous sur les programmes de la salle de cinéma (séances à 15, 16 et 17 h). Parmi les sujets récemment traités : « Le mode de locomotion de la larve de cétoine » (strictement pour adultes) ou le « Comportement des guêpes sociales » (pour tous publics). J'ai longuement pesté d'avoir manqué « Les marées de la baie de Fundy », les plus fortes du monde.

Mais les grenouilles qui, chaque matin, quittent leur mare joyeuse pour venir se faire scalper, ont leurs amoureux. Si le Palais a ses merveilles et ses monstres, il a aussi ses fous.

Tel ce quinquagénaire mutin qui vient chaque matin depuis vingt-cinq ans, cartable sous le bras, demander des devoirs aux démonstrateurs. Je ne l'ai pas vu, les vacances scolaires n'étaient pas terminées. Observez sans relâche le comportement de vos voisins, vous y décèlerez des gouffres, des tremblements et des déserts inédits.

P.R.

Choisir

Soyons juste avec le **School's out** (Warner - W.E.A. Filipacchi) d'**Alice Cooper** : la chanson qui donne son titre à l'album et les deux citations de **West Side Story** constituent un ensemble d'environ six minutes mémorables. Pour vous débarrasser du reste, gommez par exemple les sillons sous la flamme d'une bougie. Comme je suis d'une humeur clémente, j'ai même trouvé deux bonnes minutes dans **Trilogy** (Island) d'**Emerson Lake and Palmer**. Elles se trouvent sur la seconde face, à environ deux minutes et demie du début. Tenez fermement le bras en main, sautez les arpèges classiques qui servent de prologue, attrapez les deux mesures de piano, écoutez la belle fanfare des synthétisers, enlevez précipitamment le bras dès que résonne la voix constipée de Greg Lake. Grattez le reste au papier de verre.

Le nouveau **Doors, Full Circle** (Elektra - W.E.A.) pue.

Mick Jagger, les Rolling Stones vont revenir vers des recherches musicales interrompues depuis **Their satanic majesties require** (1967) — en qui beaucoup voient leur meilleur album. Il s'est, dit-il, mis à l'étude des disques de John McLaughlin. Bravo. Les Stones supporteraient sans dommage une petite injection d'audace musicale. Nous ne parlerons pas d'**Exile in main street** (W.E.A.) qui appartient, espère-t-on, à une période « passéiste » bientôt révolue. Même revirement, même référence à McLaughlin chez l'excellent violoniste **Richard Greene**, qui vient de quitter **Seatrain** et son gâtisme country and western.

Les meilleurs albums récents ressortissent tous du rock décadent, dont il en est question ailleurs. Rappelons : **The rise and fall of Ziggy Stardust and the Spiders from Mars** (R.C.A.) de David Bowie et **Roxy Music** (Island - import. Phonogram). Plus bon enfant, **I'm bad** (Capitol - import. Music Action) de **Kim Fowley**. Et l'album souvenir **The Velvet Underground Live at Max's Kansas City** (Cotillion - W.E.A.) : mal enregistré, plein de bavures, mais Lou Reed est là tout craché, plus intense que jamais grâce aux imperfections de ces bandes. Sans oublier la **Malédiction des Rockers** (Barclay), d'**Albert et sa fanfare polyorcétique**, ses vieux twists calamiteux, ses rachitiques imitations de Gene Vincent, et ses mauvais calembours de la France niaise.

On nous signale un vent de dissolution sur les groupes allemands (mais les groupes allemands ont coutume des dissolutions temporaires) : **Faust, Nine Days Wonder, Xhol, Birth Control, Catharsis** et **Frumpy** en sont les dernières victimes. Au Danemark, **Burnin'Red Ivanohé** s'est lui aussi séparé. Certains de ses membres ont rejoint **Day of Phoenix**, un groupe à surveiller. En France, versons une larme sur la dissolution d'**Ergo Sum**, qui promettait, et de **Movin Gelatine Plates**.

Egg est en train d'enregistrer son troisième album. **Van der Graaf Generator** n'existe plus : le groupe s'est dissout parce qu'il entrevoyait la stagnation musicale. Et pourtant, le succès les avait vite rattrapés cette année. Le **Pink Floyd**, lui, rempile pour un an. Bien sûr, il avait un peu honte d'**Obscured by clouds** (Harvest - Pathé), l'album d'une musique bâclée pour le film « La Vallée », et comptait vite en sortir un autre pour le faire oublier. Mais le premier se vend si bien que le Floyd renonce au second pour au moins six mois.

Robert Fripp annonce la soixante-quatorzième résurrection de **King Crimson**, avec le batteur Bill Bruford (ex Yes), le bassiste John Wetton (ex Family), le percussioniste James Muir et le violoniste David Cross, et le **Soft Machine** s'installe tranquillement dans dans la rotation perpétuelle : Karl Jenkins (ex Nucleus) a remplacé Elton Dean, qui se consacre désormais à son groupe **Just Us**. Steve Miller a quitté **Caravan** et c'est bien dommage. Il y a un an, il remplaçait Dave Sinclair à l'orgue et au piano électrique, et le résultat se trouve sur l'album **Waterloo Lily** (Vogue), leur meilleur disque depuis des années : beaucoup plus complexe et nerveux, avec de longs passages instrumentaux aux phrases entrelacées et les déflagrations d'un orgue bien râpeux comme l'aimait Ratledge. « Steve voulait introduire quelque chose du genre John McLaughlin. Nous voulons revenir à l'ancien style Caravan, des chansons bien différenciées avec de gentils arrangements et des petits solos », commente aujourd'hui Pye Hastings. Dans cette veine, Caravan avait tout de même réalisé un petit chef-d'œuvre avec son tout premier album, **Caravan** (Verve - import. Music Action), vieux de cinq ans, longtemps introuvable, enfin réédité : de superbes ballades, un climat de mélancolie que Caravan n'a jamais exactement retrouvé par la suite, et le très surréaliste « Cecil Rons ».

Voici à présent deux groupes mineurs de cette « nouvelle école » anglaise : Gentle Giant et Second Hand. **Gentle Giant** poursuit paisiblement son chemin et en est à son troisième album avec **Three Friends** (Vertigo - import. Music Action) : une musique trop minaudante, de douteuses voix de castrats, mais quelques très beaux passages où le groupe exploite toutes les ressources de l'électronique, synthétiser, écho, effets stéréophoniques, superposition d'une demi-douzaine de claviers, pour ces mélodies bizarrement contournées qu'il affectionne. Troisième album également pour **Second Hand** avec **Death may be your Santa Claus** (Mushroom - import. Music Action) — si l'on compte **Chillum**, un album quasiment pirate et improvisé. Second Hand illustre le dilemme de certains groupes anglais, hésitant entre les vieilles recettes du rock conformiste et la plongée dans l'inconnu. Le groupe semble avoir opté pour la seconde solution, et l'on détecte une forte influence du « kosmische rock » allemand, de groupes comme Popol Vuh ou Tangerine Dream, avec les solennels ras de marée sonores de l'orgue d'église et la ménagerie en folie des bruits électroniques. Mise en garde : on y trouve aussi quelques relents nauséeux des Nice et beaucoup de confusion, peut-être attribuables à la jeunesse du groupe. **Dick-Heckstall-Smith**, avec son premier album solo **A story ended** (Bronze - import. Phonogram), prouve que la confusion n'est pas l'apanage des blancs-becs. Dick jouait déjà du sax aux côtés d'Alexis Korner dans les toutes premières années du blues anglais, il a traîné ses bottes dans toutes les sessions de rock, de jazz ou de blues du Royaume-Uni, avant d'animer pour quelques années l'expérience de Colosseum. On retrouve tout son passé sur cet album : du blues tiède, de la dentelle précieuse dans le style de Colosseum, du rhythm and blues miteux dans la tradition de If, et un morceau de bravoure : « The pirate's dream », une suite somptueuse et quelques échos du meilleur Zappa.

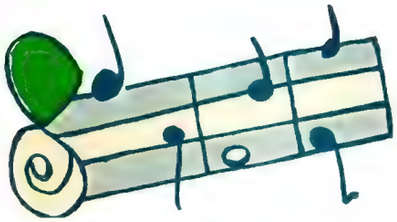
Le meilleur **Zappa**, on le trouve — enfin ! — dans certains passages de son nouvel album, **Waka-Jawaka** (Bizarre - W.E.A. Filipacchi). Il s'agit là d'un deuxième album de la série **Hot Rats** : des sessions surtout instrumentales où Zappa laisse une large place à ses solistes, à l'intérieur d'une structure plus proche du jazz que du rock, où les parties rigidement composées ouvrent et closent chaque morceau. Deux morceaux chantés se laissent bien vite oublier, deux suites instrumentales occupent le reste. « Big Swifty » remplit une face, mais n'y parvient pas sans longueurs : elle s'ouvre sur quelques minutes éblouissantes aux temps furieux dignes des grandes heures de « King Kong », Aynsley Dunbar maintient de bout en bout un rythme de locomotive frénétique, mais les solos s'égrènent trop sagement et la monotonie s'installe. Pour « Waka--Jawaka », Zappa s'est offert une section de quatre cuivres qui sonnent comme s'ils étaient quinze : les trompettes reprennent à l'unisson des rythmes affolants de cavalcade, les trombones déroulent des méandres typiquement zappiens : on retrouve la puissance et l'enthousiasme des grands orchestres de jazz des années 30 ou 40, refondus dans le creuset de Zappa, et Don Preston ajoute la note technologique avec un flamboyant solo de mini-moog.

Satisfait de l'album, Zappa a définitivement dissout les Mothers pour se consacrer à un Hot Rats Orchestre de vingt musiciens, où seul Ian Underwood forme une figure familière. Plus de sketches et de grasse rigolade : des compositions instrumentales où pourra à nouveau se déployer tout le souffle de Zappa.

Mark Volman et Howard Kaylan ont récupéré le reste des Mothers et se produisent sous le nom de **The Phlorescent Leech and Eddie** : du rock « sérieux », sans humour ni folie, à éviter soigneusement.

Quelques musiciens se sont installés à la lisière entre la musique contemporaine et le rock, marginaux absolus, à l'extérieur de tous les styles, inclassables, solitaires. **John Cale** a rompu tous ses liens avec la chanson et propose avec **The academy in peril** (Warner - import. W.E.A. Filipacchi) quelques pièces instrumentales qui semblent destinées à semer l'étonnement et l'embarras parmi ses auditeurs. Des compositions (improvisations?) pour piano se complaisent dans les climats moroses et les harmonies romantiques déliquescentes. D'autres pratiquent le pur collage pataphysique, d'autres encore utilisent l'orchestre symphonique pour des partitions mélancoliques : un album tantôt soporifique, tantôt excitant, pour amateurs d'expériences musicales inhabituelles. **Stomu Yamash'ta**, un jeune percusionniste japonais à la folle chevelure et aux déhanchements baroques, avait joué à la dernière biennale de Paris en compagnie du groupe électrique Come to the Edge. Il interprète aussi des partitions contemporaines, et participe à un théâtre de mimes, le Red Buddah Theater. Dans l'album **Red Buddah** (Barclay), il est seul, mais multiplié grâce au re-recording, pour deux improvisations et l'un des plus beaux disques de percussion contemporaine : sur une face, des rythmes éclatés et chaotiques, sur l'autre, une pulsation souple maintenue grâce à la chambre d'écho. Dans les deux cas, un rutilement de bruits, de crissements, de frottements, de sifflements, un écoulement de timbres et de textures dont la monotonie hypnotique rappelle Terry Riley ou la musique balinaise, provoque le même étirement du temps, la même euphorie calme.

Jean-Pierre Lentin.



Je hais les festivals

Il est 6 heures du soir et le « festival » n'a toujours pas commencé. Les spectateurs restent silencieux, l'air abattu, comme écrasés par leur petit nombre — ils sont à peine un millier, les organisateurs en attendaient cinq fois plus — et la froideur hostile du vaste hangar où résonne un écho lugubre. Assis sur le béton ou sur les gradins du fond, ils attendent patiemment. Une vingtaine d'entre eux, déjà complètement saouls, titubent autour de la scène, sautent les barrières d'aluminium, cognent contre les tubes de métal et les renversent. Les organisateurs courent les remettre en place. Quelques vagues sifflets partent des premiers rangs, parmi ceux qui ne sont pas déjà résignés à tout. La sono passe et repasse le seul disque qui se trouve sur place : un Neil Young morose, qui s'accorde parfaitement avec la tristesse des lieux. Le groupe commence enfin à jouer. Les ivrognes montent sur la scène et dansent lugubrement. L'un d'eux déboucle sa ceinture, descend son pantalon jusqu'à mi-cuisses, et continue à danser, exhibant un maillot de bain à fleurs — c'est tout : il n'ira pas plus loin, il est à l'image du festival, sinistre, à demi-mort d'ennui.

Quelques spectateurs viennent trouver les musiciens qui traînent derrière la scène, hésitant à monter sur scène : « On a payé vingt francs pour entrer, et c'est pour subir ça ? » Les musiciens ne répondent pas. Ils ont aussi leurs problèmes : ils ne touchent qu'un cachet presque symbolique, un « défraiement ». Ils sont venus pour le pied, ou pour la promotion : ils ne trouvent que la débâcle... 9 heures du soir, la scène s'éclaire, un light-show s'est mis en place, l'atmosphère est plus intime, on commence enfin à respirer. Dagon monte sur scène, le public lui fait un triomphe, tout comme plus tard à Solitude, à Catharsis, à Amon Düül II.

C'était le festival « Saint-Gratien 72 », à Nantes, vers le début de juin. Il ouvre le second « été des festivals » en France, celui des festivals autorisés, mais aussi celui des tristes caricatures, des ratages et des flops.

Bièvres, à la mi-juin, gratuit, offre la seule réussite de l'été : des bonnes vibrations, comme on dit. Enfin, presque... Quelque animosité oppose parfois le public et les groupes. Un programme étrange combine hardiment la brochette des groupes marginaux et créateurs qu'on reverra dans tous les festivals : Barricade I et II, Dagon, Lard Free (désormais scindé en Lard Free I et II, c'est la grande mode) et les dernières trouvailles du show-business parisien qui se met lentement à la page «pop» — Coreen Sinclair et autres. N'importe : c'est plutôt sympathique et sans inhibition, on rejoue Woodstock à toute petite échelle.

Début août, le « Bagas Cheap Festival », près de Bordeaux. Very cheap indeed... pour les groupes. Les organisateurs invoquent un public moins nombreux que prévu — à peine un millier de personnes. Sur place, ils s'abîment dans l'impuissance, les managers prennent la direction des opérations et s'installent à la caisse. Giorgio Gomelsky ou Bob Benamou jouent les capitaines de fortune sur un vaisseau en perdition. Le festival démarre quand même : les groupes anglais reçoivent le cachet promis. On paie la S.A.C.E.M. et l'Electricité de France, accourues sur les lieux percevoir leur dû dès qu'elles ont vent de la défaite. Restent les petits groupes français, qui seront les grands floués de l'affaire. Il n'y a plus d'argent pour eux. Certains d'entre eux essaient d'apitoyer sur leur sort les groupes anglais, en leur demandant de partager un petit bout. Graham Bond répond : « Les histoire de fric ne m'intéresse pas. Je joue pour l'amour, pour Dieu. » Il partira avec tout son fric. Puis Saint Giorgio Gomelsky prend le micro avec des paroles de paix et de réconfort : les entrées continuent à la caisse, l'argent sera équitablement partagé entre les groupes. Acclamations populaires. La musique reprend. A la fin de la soirée, Giorgio Gomelsky et Magma ont, seuls, touché du blé. Du coup, Roquet et ses lévriers basanés (Barricade II) interrompt son passage et gifle un organisateur. Sur le chemin du retour, leur camion finit contre un arbre. Ils se souviendront longtemps du Bagas Cheap Festival. Le reste de la nuit est maussade. Le lendemain, Bob Benamou, manager de Gong, applique le même système. A la fin de la soirée il partagera effectivement le fric. On se demande s'il en restera encore l'an prochain, de ces Lard Free, de ces Dagon, Barricade, Stradivarius, ou Art Zoyd III venu de Valenciennes, calculez la distance (Komintern s'était mis en vacances pour trois mois. Il avait bien raison).

Et puis à quoi bon ces nuits où les groupes s'égrènent à en perdre la notion du temps, où les spectateurs enroulés dans leurs sacs de couchage dorment, vaste masse spongieuse et flasque, gisant, bouche ouverte, afin que lui tombent dans le gosier les groupes l'un après l'autre comme autant de fruits un peu blets. Il y eut pourtant de beaux moments : Gong, meilleur que jamais, Daevid Allen en grand costume de shaman, sa barbe de satyre, sa grimace méphitique lorsqu'il extirpe de ses cordes, à l'aide du scalpel magique, des hululements surréels que renvoie l'écho des collines aux alentours. Ou Stradivarius, une grande découverte, peut-être l'univers le plus neuf et le mieux « mis en place » depuis Magma. Imaginez des harmonies à plusieurs voix dans des registres cruels et emphatiques, des vibratos et des chœurs de faussets, bref, la grande pompe vocale d'un Uriah Heep. Mais, au lieu du hard rock de Uriah Heep, une masse instrumentale touffue, dense, où les rythmes saccadés et les mélodies arborescentes se tordent en tous sens comme une végétation mutante, où les sonorités barbares de l'orgue font de temps à autre une percée. Vous aurez quelque idée de la musique de Stradivarius.

Peut-être faut-il enfin brûler les festivals ? Il devrait être clair à présent que le public n'est pas assez nombreux pour soutenir un « plateau » d'une quinzaine de groupes, ni les groupes assez riches pour payer de leur poche afin d'avoir le privilège de jouer en public. Puisque les organisateurs patentés de festivals — l'AJEVO, LA-DAME — se couvrent de ridicule, il faut que les musiciens ou le « public » prennent en main eux-mêmes l'organisation de concerts. Pas de festivals, c'est trop casse-gueule. Un concert, avec deux groupes, et peut-être un light-show. Quelque chose comme dix francs la place. Les organisateurs gardent une partie de la recette, le reste revient aux groupes. Organisez des concerts dans les salles des fêtes des mairies, dans les théâtres, dans les cinémas, allez trouver les responsables de la maison de la culture la plus proche. Munissez-vous d'un seau de colle et d'un balai-brosse pour apposer des affiches, écrivez au Pop Club, à Europe n° 1, à « Charlie Hebdo », à la presse locale, à « Rock et Folk », à « Actuel ». C'est notre seule chance de prendre un petit pied en dehors des histoires de fric et des mauvaises vibrations.

Il y en a quand même quelques-uns qui ont bien profité de cette saison de festivals : ce sont les « zonards des festivals », une petite centaine de personnages itinérants et exotiques, vêtus de vieux blue-jeans et de vieilles chemises indiennes, rompus dans l'art de rentrer partout gratuitement, de passer par les fentes dans les coins et sous les barrières, de surgir du sol tout armés de leurs sacs de couchage, couvertures et bouteille de gros rouge. Ce fut l'été des zonards. J.-P. L.

LIVRES

La semaine dernière, je me retrouvai jambes ballantes sur mon amour de petit canapé vert (on hérite de ce qu'on peut) à m'interroger gravement sur l'impressionnant obélisque des livres du mois, érigé branlant sur le tapis de haute-laine qui recouvre gracieusement le sol de mon antre. Désireux de simplifier la tâche du lecteur, j'ai répertorié les ouvrages en quatre piles d'inégales hauteurs : **les tocards impénitents, les semi-dérapants** — qui, d'une façon ou d'une autre, ont manqué le coche. Encore y avait-il un coche à manquer —, **les doctes, les foisonnants** enfin, où se plonger avec délice de la première à la dernière page. Une constatation : peu de rééditions dans des collections de poche méritent qu'on s'y hasarde, et les nouveautés qui ne vous tombent pas des mains à la fin du premier chapitre valent un bon prix. Passons sans un mot de pitié sur les **tocards.** Attardons-nous quelques paragraphes sur les bons élèves de la deuxième rubrique : **les semi-dérapants.** Jean Baelen, tout d'abord, qui a remis un devoir honnête aux éditions du Seuil, **la vie de Flora Tristan** (21 F), 250 pages de documents et d'anecdotes sur la vie de cette descendante de Moctezuma, grand-mère de ce garnement de Paul Gauguin qui ne voyait en elle qu'une drôle de bonne femme, paria, écrivain, bonne sœur en treillis qui laisse un mari irascible jouer avec les armes à feu pour se consacrer, à l'aube du XIX[e] siècle, à l'Union ouvrière. Flora, sacrée prophète par un André Breton bavant de plaisir, est l'une de ces brebis gâleuses dont s'honore secrètement chaque famille bourgeoise. Il y avait là matière à épopée, mais la geste reste à écrire, car le bouquin de Baelen manque sérieusement de souffle.

Les poumons de l'écrivain, aujourd'hui, sauf notables exceptions (et je pense au mirobolant **Vendredi ou les limbes du Pacifique** de Michel Tournier qui ressuscite pour quelques francs (4) dans la collection Folio, et dans lequel **il faut voyager**), les poumons de l'écrivain répètais-je bien haut, ne tiennent pas la distance. Les premiers romans, qui tombent chaque année avec les feuilles, ne sauraient m'apporter de démenti : on reconnaît le savoir-faire, comme par exemple dans **Miranda** de Bruno Mesuret (Seuil, 18 F), mais le récit porte des ailes de plomb, et son démiurge s'écoute écrire. Ailleurs, le procédé grince, et le ton désinvolte, l'argot systématique de Bertand Blier **(les Valseuses,** Laffont, 26 F) sonnent un peu faux. Je veux dire un peu « mode » — et la sincérité de Blier n'est pas en cause. Bref, le coche est manqué : les deux zonards des **Valseuses,** l'œil fixé sur la ligne bleue de leurs braguettes, ne méritent qu'une paire de claques sonores. Et l'on attend toujours cette alliance détonnante de l'imagination et de la concision, les extravagances d'un Gaston Leroux confrontées à la rigueur de ce Nizan perdu à Aden. L'instantané dont abusent les écrivains ne les abritent pas du flou, et ils leur manque une dimension : celle du vertige. Restons dans les **semi-dérapants** avec un spécimen de la sous-catégorie des **involontaires-trahis : Le gauchisme de Park Avenue,** du fulminant Tom Wolfe, chroniqueur sarcastique des bas-fonds dorés où croupissent, dans un invraisemblable entrelac de néant et d'éclairs, illuminés et marginaux, snobs et débiles notoires. Hélas pour notre grand méchant Wolfe, la traduction de ses fables fut confiée à deux élèves de première année du cours Berlitz. A lire avec indulgence (Gallimard, 33 F).

Gravissons les échelons, et arrivons aux **doctes : Les derniers adorateurs du Peyotl,** de Marino Benzi, frôle les cinq cent pages et les 42 F (Gallimard) ; on y apprend la naissance de la lune, la force cosmique du grand cactus, les rites des indiens Huichol que l'escopette des conquistadors a heureusement raté. Vaste et complet panorama qui court de la mythologie à la vie quotidienne, récits, pélerinage annuel et fête du Peyotl : on se sent le cousin d'Artaud débarquant au pays des Tarahumaras, et le frère étonné de Tintin tirant sa pirogue sur le sol des féroces Arumbayas. **Un docte-vengeur : Les bandits** d'E.-J. Hobsbawm (à vos souhaits) est une étude, précise autant que concise, du banditisme social (Petite Collection Maspéro) : révolte des paysans sans terre, exploités par « des seigneurs, des villes, des gouvernements, des hommes de loi ou même des banques » ; parcours jalonné de légendes, Robin des bois, Jesse James, et le cangaçeiro Lampiao, que Glauber Rocha chanta l'espace de deux films : « Là où vit Lampiao

Les vers de terre deviennent braves
Le singe livre bataille au jaguar
Le mouton ne se laisse pas faire. »

Venons-en aux **foisonnants.** Au sommet de la dernière pile : **Tous à**

CINEMA

Depuis l'invasion des westerns spaghetti, on assiste à une étonnante prolifération de nouveaux genres. C'est le film sanglant, dont Sam Peckinpah (**Les chiens de paille**) est l'un des précurseurs, la surenchère de la violence, plic, ploc, quand le boyau gicle et la cervelle éclate, comme **Carnage. Midnight Cowboy** et **The Graduate**, qui ont été à l'origine des films sociologiques made in U.S.A., quand l'Amérique s'interroge sur elle-même, avec un plaisir narcissique évident et même une pointe d'auto-critique. Là encore, d'imitation en auto-imitation, la quantité tue la qualité et le résultat est souvent médiocre comme **Votez Mc Kay.** Sans oublier les sous-thrillers du type **French Connection** auquel on va donner une suite, même auteur, même scénario.

Autre tradition en plein essor, les festivals, Passeport pour Hollywood, festival gangsters, tous les Tarzan, tous les Dracula, et les Max Brothers en permanence. Bonne occasion de retrouver tous les clichés sublimes et sécurisants du cinématographe et de se délecter des mythes géniaux, à condition de ne pas les détacher du contexte et d'entrer dans le jeu. Regarder la production hollywoodienne d'un œil critique et marxiste, et prendre son pied aux tics d'Humphrey Bogart, sont deux attitudes également louables mais incompatibles.

Et puis, il y a tout de même de temps en temps un film qui nous donne envie d'y envoyer résolument du monde, sans souci des réserves des puristes et des sophistiqués qui trouveront que c'est un film de série **Z.** « La politique, c'est peut-être putride, mais ça n'est pas fait pour les chiens », c'est le thème d'**Aux urnes citoyens**, d'Edouard Bobrowski qui a filmé d'un bout à l'autre la campagne électorale qui se déroula à Arras en mars 1971, avec Guy Mollet, maire socialiste depuis vingt-cinq ans, et Francis Jacquemont, jeune loup U.D.R. En vieux politicien, Guy Mollet ne s'est laissé filmer qu'avec prudence, alors que Jacquemont a permis à la caméra de s'introduire à tout moment. Catastrophe ! Toutes leurs machinations infâmes et puériles, leurs ruses infantiles et leur ignorance sont impitoyablement dévoilées. La démagogie atteint son comble.

Il faut voir la droite s'emparer du vocabulaire de la gauche pour essayer de gagner la confiance des « masses ». Masses qu'elle méprise, enfin ouvertement, sur l'écran. Un étalage de grands moyens, de belles affiches partout (collées par une équipe salariée importée de Paris), une voiture psychédélique qui circule dans les rues d'Arras, attirail audio-visuel et bulletin de vote en couleur. Un petit tour à l'hospice de vieux au moment de la soupe, un fils à papa qui se prétend homme d'affaires promet de créer de l'emploi. Un militant P.S.U. souligne que, renseignements pris, l'entreprise en question est en faillite et qu'il faut quand même plus de quinze jours pour former un ouvrier imprimeur. Jacquemont ridiculisé. Mais pas découragé. Avec Hubert Machetou, son spécialiste en marketing, il décide de créer une crèche-bidon le temps de la campagne électorale. Machetou suggère même un petit truc pour tricher aux élections. Triste laideur. Du côté P.S.U.-P.C., la triste routine prend au moins un visage honnête. Les militants ne collent pas pour le fric.

Ce n'est pas la première campagne électorale du cinéma, mais celle-là nous est proche avec sa façon crue de traquer le sac de chez Hermès de la conseillère municipale U.D.R., de capter l'indignation bégayante du militant communiste, signes banals, mais efficacement dénonciateurs du fossé quotidien entre classe dominante et classe dominée.

La sortie du film a été retardée — curieux ! Eric Rohmer vient de terminer son sixième conte moral. Si on a aimé **La collectionneuse**, **Ma nuit chez Maud** et **Le genou de Claire**, on peut aussi aimer **L'amour l'après-midi** et supporter sans rire (ou presque) les hésitations déchirantes d'un petit bourgeois partagé entre le devoir et le désir. Qu'un refoulé en costume puisse séduire une fille aussi libre et directe que Chloé, il y a là une invraisemblance manifeste qui donne au film un caractère de pure spéculation intellectuelle. Mais Chloé, c'est Zouzou, avec pour une fois un « vrai » dialogue — on parle toujours beaucoup dans les films de Rohmer — et Zouzou, pour Zouzou, ah Zouzou, c'est Zouzou !

L'athanore, présenté à Avignon : Philippe Garrel, photographe de mode, Nico reste son modèle préféré : superbe et stérile.
Curiosité malsaine, cinéphilie décadente, il y avait plein plein de monde à la cinémathèque, l'autre soir, pour voir **Women in revolt** d'Andy Warhol, même qu'Henri Langlois arrachait ses longs cheveux en se demandant où il allait mettre tous ces gens. Il est temps qu'on arrête de parler de Warhol en tant que cinéaste, puisqu'il joue à faire des films, comme il s'est amusé à aligner les tomato soups et à fabriquer des superstars, son dernier gadget étant le journal **Interview**, catalogue du dandysme contemporain.

Depuis les trois coups de feu de Valérie Solanas, qui l'ont blessé en 1968, sa misogynie a pris des allures délirantes. Dans **Women in Revolt**, dont on ne sait si c'est Warhol lui-même qui l'a bâclé un soir de désœuvrement ou si c'est le fait de l'un de ces obscurs tâcherons qui parasitent autour de lui, quelques stars défraîchies et travestis fatigués psalmodient des slogans vides et contradictoires sur la libération de la femme. Ce n'est pas une satire, mais plutôt un manifeste grotesque et plein de fiel, qui est en fait un constat d'impuissance. Les aventures du demi-monde new yorkais, jours de gloire et jours de déche, les « Chelsea girls » et les « Lonesome Cowboys » savaient dégager des relents de poésie morbide, une spontanéité surprenante. Warhol, comblé et blasé et usé et fripé, fera-t-il un joli vieux beau ?

Le Canadien Gilles Carle, enfin, flanque au cul du cinéma refoulé une bonne décharge d'humour subversif, avec ce bel accent des forêts québecoises que seul un Berrichon saurait imiter. Après **Les mâles**, expérience avortée de deux hommes des cavernes lâchés dans un décor de Fenimore Cooper, **La vraie nature de Bernadette** : lasse des émanations

Zanzibar, de John Brunner (Laffont, 38 F) est un **foisonnant-fouineur**, hautement délectable. Lourd pavé, cette mosaïque de six cent pages géantes est à la hauteur des ambitions de Brunner : description méthodique d'un univers pétri d'objets imbéciles, satire de préjugés aussi cons que les anciens (avoir trois enfants devient chose haïssable), et prêcheurs muets qui flairent la catastrophe. Un monde ouaté et tordu.
Foisonnant-effaré, Le printemps silencieux de Rachel L. Carson vient de sortir en livre de poche (4 F) : un jour le rossignol sèchera sur la branche, et la branche sèchera sur l'arbre, et l'arbre sèchera sur la terre. Rien de neuf, dans l'apocalypse promise, mais un des premiers romans écologiques. **Un foisonnant-roc,** la dernière parution de Krishnamurti, ce pélerin céleste qui se dresse semble-t-il depuis des siècles contre toute autorité, toute caste, tout idéal, toute ambition, tout conflit et toute peur : **Le changement créateur** (Delachaux et Niestlé, 32 F).
Quand j'ai lu le **Tarzan** de Francis Lacassin, j'ai hésité. Etait-il **docte** ou **foisonnant ?** (10/18, 9,80 F). Par son travail sur le mythe de Tarzan, et sur les véhicules de ce mythe (romans, films, bandes dessinées, etc.), il s'apparentait évidemment aux **doctes-farfouilleurs.** Mais le lexique Français-Singe dont il nous gratifie, fait de Lacassin un **foisonnant-hilare.** Et cela me permet de vous insulter en singe : Tarmangani sord kordo tand-nala nala tantor. Gumado ?

A signaler un **foisonnant-rageur,** le poète et faiseur de chanson Wolf Biermann, un Cohen germanique qui hurle son amertume à la paix des cimetières : **La harpe de barbelés** (10/18, 6 F). Un **semi-foisonnant simple** de Pierre Tallian, **Le plaisir rouge,** où un clerc de notaire marginal vit au fond de belles amours : de la force dans le style et de la conviction dans l'atmosphère — choses désormais rares chez les ci-devants jeunes romanciers. Dylan Thomas, avec son **Portrait de l'artiste en jeune chien** (10/18, 6 F), serait plutôt un **foisonnant-tendre** qu'il faut apprendre par cœur, tellement c'est beau. Enfin, concluons cette chronique facétieuse par l'apparition au grand soleil des collections de poche de la **Philosophie dans le boudoir,** du **foisonnant-débraillé** marquis de Sade. Pariant sur l'incompétence des associations de bonnes mœurs, le second titre seul figure en couverture : **Les instituteurs immoraux** (10/18, 8 F). A dévorer.
A dévorer aussi ces Arsène Lupin et ces Zévaco qui surgissent les uns après les autres dans le Livre de Poche, **foisonnants-permanents** à 4 F.

Francisque Trognon, chroniqueur adopté.

de gazoline et des méfaits du talc Morhange qui ronge le derrière joufflu de son bambin, Bernadette largue mari, auto, friseur, meubles Lévitan et machine à repasser les cols de chemise pour se fixer dans un coin de campagne, à l'air pur, avec de gentils herbivores pour voisins, et des fermiers vicelards, politicards ou niais. Les bonnes idées et les grands principes se heurtant à des cervelles molles et à des queues esseulées, qu'en reste-t-il ? Tu me le dis, l'auteur ?
« J'ai inventé Bernadette, une sainte de ma jeunesse, une prostituée, une bonne mère-poule, une révolutionnaire, une femme bien ordinaire. J'ai pensé à Angela Davis, à l'Irlande, aux paysanneries québecoises, aux enfants retardés, à la lutte des classes, à la répression. Pour beaucoup, elle restera personnage improbable, voire impossible. »
Et le vent souffle partout à la fois, et sur toute la gamme, on rigole, on se recroqueville sur son fauteuil. Ça fait du bien.
Un peintre : Charles Matton, a présenté à Venise **L'Italien des roses.** Mes petits camarades qui l'ont vu disent que c'est bizarre et beau.

Pour un autre peintre, Martial Raysse. C'est **Le grand départ** dans le négatif couleur. Un procédé qui donnerait de la profondeur à n'importe quel champ de betterave, qui éclaire d'une ombre jaune paille le dessous des véhicules à moteur, qui verdit la barbe du prophète. **Le grand départ** dans la barbe du prophète, justement, une barbe verte sculptée comme un Moïse, avec des petits paysages dans les boucles pour s'en aller dedans.
Le grand départ en claquant la porte de l'univers rétréci des galeries, vernissages et petits fours. **Le grand départ,** film de Martial Raysse en forme de voyage — un radeau qui flotte dans un brouillard de cumulo-nimbus, et le passage mille fois répété de la Mer Rouge, la horde des hippies, ou des premiers chrétiens, ou des derniers crétins, ou de vous, et de moi. Une mise en page d'**Actuel** ou de **Oz** branlotée sur un écran. On a le droit de danser pendant la projection.

les provocateurs

Dans les premières années du siècle, le journaliste Maurice Leblanc assistait au procès de Jacob, gentleman cambrioleur qui, deux mois plus tard, devait entrer du même pied au bagne et dans la légende sous le masque d'Arsène Lupin. Voilà deux ans, Bernard Thomas racontait la vie de Jacob (éditions Tchou) dans un livre touffu, passionnant, admirablement documenté. Aujourd'hui, au lieu de mettre la police en procès, il poursuit son travail de démystification en démontant le mécanisme de la provocation : pourquoi un bon flic doit-il être, obligatoirement, un immonde provocateur ? Les provocations policières **paraissent le 14 octobre chez Fayard.**
La provocation a toujours existé, et le Satan du livre de Job porte la médaille du premier flic. Seulement, elle tend à se systématiser : il s'agit de déterminer à quel moment et par quel moyen la police va provoquer une réaction. Bernard Thomas répertorie les provocations policières selon leurs buts : pour faire peur à l'opinion publique, pour faire tomber un leader gênant, attentats et barricades artificielles, etc. La conclusion de tout ceci pourrait bien être l'inutilité du rôle de la police, car envenimer un problème n'est pas le résoudre. Et Thomas d'étaler en 510 pages les coups de bâton les plus perfides, les plus étranges, les plus sanglants. En promenant son museau-chercheur dans plus de trois cents bouquins, il a ramené au jour de troublantes anecdotes. Celle-ci, par exemple, trouvée dans les **mémoires du préfet de police Andrieu (le père d'Aragon) : un inspecteur, déguisé en courtier en bijouterie, finance un journal anarchiste auquel Louise Michel elle-même collabore. L'argent vient, bien entendu, de la préfecture. Cela permet un beau coup de filet parmi les rédacteurs lors d'une explosion manquée de la statue de Thiers, boulevard Saint-Germain. Et l'affaire Vaillant : on se souvient qu'Auguste Vaillant lança une bombe à la Chambre des Députés. Des questions se posent, et on a de bonnes raisons de croire que la bombe provenait des laboratoires de la Préfecture. On sait également, par le témoignage d'un certain Ernest Raynaud, commissaire de police, que le ministre de l'Intérieur se trouvait gêné par l'absence de lois répressives sur la presse. Les votes se heurtaient à un refus du Parlement. Intervient un haut-fonctionnaire qui propose au ministre de créer un incident. Et la loi est votée quatre jours après l'attentat de Vaillant. On peut rapprocher ces faits de ceux, plus récents, de juin 1968 à aujourd'hui. Lors de l'explosion du palais de justice de Besançon, on arrête les coupables, deux membres du S.A.C. Et ils exposent en plein tribunal une véritable théorie de la provocation policière : « les maoïstes font peur aux braves gens de France, on s'est fait passer pour des maoïstes, comme ça ils vont trinquer... »**
A côté des infiltrations de provocateurs au sein de groupes politiques, la manipulation extérieure relève de la stratégie : c'est le rôle involontaire qu'a pû jouer la G.P. en 1970 au moment du vote de la loi anti-casseurs.
Chez les provocateurs, il y a des artistes : l'étudiant Azev, par exemple, qui propose ses services à l'Okrana, la police secrète tzariste. Il est en contact, à l'étranger, avec l'état-major du Parti socialiste révolutionnaire, et communique quelques renseignements importants. On lui envoie un émissaire, puis on encourage sa progression au sein du Parti révolutionnaire en éliminant dans la hiérarchie ses supérieurs directs, dont il prend la place. Une ou deux années passent, et le problème du terrorisme devient virulent en Russie. Le Parti socialiste révolutionnaire décide de créer une section « Organisation de combat », spécialisée dans le terrorisme. Le premier responsable éliminé, Azev le remplace. A partir de ce moment, il n'avertit pas l'Okrana du poste qu'il occupe, et favorise un attentat sur deux. Il y gagne en crédibilité dans les deux camps. Il va plus loin, et réussit des attentats contre le gouverneur de Moscou et contre deux ministres de l'Intérieur. Pour les socialistes révolutionnaires, Azev est un héros, et l'Organisation de combat prend bientôt la direction du P.S.R. Donc, à la tête des révolutionnaires : un flic. Les années passent, et les attentats. La manipulation de l'Okrana se resserre, Azev dénonce un gros paquet de révolutionnaires. Cependant, des lettres de dénonciations parviennent aux responsables du Parti. On ne croit pas en la culpabilité d'Azev, mais d'autres lettres, d'autres preuves arrivent. Un tribunal clandestin se réunit à Paris, auquel Kropotkine participe. Pour se blanchir, Azev monte un attentat contre le tzar, et l'entreprise avorte. Voyant que le filet se resserre autour de lui il met sur pied un deuxième attentat contre le tzar, qu'il entend réussir. Et il s'en faut de peu. La police lui donne alors les moyens de s'enfuir, et Azev, responsable de la mort de centaines de personnages officiels, qui a menacé la vie du tzar et fait assassiner des milliers de révolutionnaires, meurt en 1914, dans son lit : il venait de signer un engagement dans la police secrète allemande.

L'histoire d'Azev est l'exemple type de ce que Bernard Thomas nomme « le dérapage policier » : le policier est conduit à devenir objectivement un révolutionnaire. Quand Azev a été démasqué, le terrorisme a disparu de Russie.

PETITES ANNONCES

Nous insistons : entre les pieds divers et les petites annonces privilégiées, nous espérons être informés d'un maximum de projets et tentatives, de préférence en voie d'aboutissement : crèches, écoles parallèles, concerts, expos, tout ce qui peut changer de la grisaille et de l'écroulette. C'est la raison d'être des petites annonces gratuites. Les annonces « contact », « négoce » et « messages » ne passeront qu'en mesure de la place disponible. Nous ne pouvons faire suivre le courrier, nous sommes trop peu nombreux, indiquez une adresse ou une boîte postale. Ecrivez très lisiblement. Pour qu'une annonce paraisse dans le prochain numéro, il faut qu'elle nous parvienne avant le 11 octobre.

Privilégiées

TRES BON, PAS CHER : on ouvre un resto, 12, rue Férandi, Paris-6 . Bouffe naturelle, 6 F.

EN AVANT : « Vox Populi », théâtre fou démarre sur la banlieue ouest (Artaud, Prévert, Living, Bread an Pupett) avec répertoire, scène matériel et recherche groupe Free Jazz, personnel, matériel Light-show. Vie communautaire et artisanale envisagée. Acteurs s'abstenir. J.-R. Toussaint, 16, cité Popincourt, Paris-11e.

DELIRIUM : pour créer notre nouvelle fête des fous, nous avons besoin de vos idées, prise de contacts, propositions en tous genres (date et lieu de la fête) critique, etc. L'enjeu d'une telle fête, c'est la vie même. Ecrivez-nous si vous vous en sentez l'envie... folle. Alain Roussel, 92, bd Magenta, 62100-Calais.

SERIEUX DEBILE : Pour monter une communauté d'enfants dits psychotiques, caractériels ou débiles, nous avons besoin de terrain, beaucoup de terrain, d'idées, de main-d'œuvre pour construire, de fric, d'arbres, de fleurs, de toutes sortes d'animaux, de petites maisons individuelles et aussi de gens qui s'aiment et qui savent où ils sont. Ecrire, Claude SIGALA, Résidence St-Antoine, Le Val-d'Or, 06220 Vallauris.

ANALPHABETE : vends idéal pour communauté, 15.000 F ; ancienne école abandonnée : 2 salles de classe (100 m2) habitables plus grand corps de bâtiment (8 pièces) en mauvais état, 900 m2 de terrain, eau, électricité. Hors village de Ussel (Lot). Françoise Ehresmann, 5, rue Fernand Widal, Paris-13e.

ESOTERIK : CH. G. et F. pour créer communauté dans région parisienne (un collectif pédagogique libertaire s'édifie), création libre ; militantisme possible, sorties rurales... Philippe Bérenger, 24 bis, rue J.-B.-Gilbert, 76300 - Sotteville.

MARC : à ceux étant intéressés par une coopérative d'éd. de texte, écrire à MARC, 9 rue des Tourelles, 78 - Versailles.

PARESSEUX : G. F. 20 ans, fem. 50 ans, cherchons où joindre aide pour former groupe de travail artisanal et culture biologique plus recherches en tt genre. Christiane Mariotti, propriété Alberti, 06 -' Plascassier.

SECTAIRES : cherche région de Beauvais, mecs et nanas voulant monter troupe théâtrale. Françoise Roland, Trie-la-Ville, par Trie-Château - 60 (780).

A BRANCHER : Viens obtenir diplôme ingénieur électronique. Ne veux pas travailler dans système. Cherche boulot conciliant Mosik et électron. Jean-Luc Moreau, 13, rue Blaise-Pascal, 31-Toulouse.

FILMS : je cherche films pour ciné-club. Galmes Pierre, école normale de garçons, 27-Evreux.

SINISTRE : cherchons comédiens bénévoles pour réciter poèmes freaky, soirée fin octobre. Ecrire C. Gattinoni, 100, rue Monge, Paris-75005.

BOUCLARD : création à Besançon d'une librairie underground, si possédez idées aménagement, si avez expérience d'une telle entreprise, envoyez nombreuses idées à J.-P. Cattelain, 6, rue Lebeuf, 25-Besançon.

TARD : groupe de recherche théâtrale, personnes intéressées, tél. BRE. 23-29 le soir. Gérard Bayle, 26 rue Perceval, Paris.

UN BUT : cherch. créer maison d'enfants marginale à autofinancement par vente productions artisanales, avons machines à bois et fermette à restaurer, main-d'œuvre diverse demandée. A. et T. Rausin, 32230-Malabat-Marciac (Gers).

EXTRA : On en a marre de vivre notre petite vie sans voir autour de nous ! A la rentrée de septembre, on est une dizaine à tenter de faire quelque chos pour « Frères des hommes » (artisanat, sapes, etc.). Que tous ceux qui veulent nous aider m'écrivent. Catherine Atin, 25 rue Magenta, 69-Villeurbanne.

FORMIDABLE : une halte jardin d'enfant, cantine non autoritaire ouverte de 7 h à 19 h tous les jours, à 50 enfants à partir de 18 mois sachant marcher. Centre Pédagogique coopérative pou la petite enfance, 7 rue du Parc, 67-Strasbourg-Robertsau.

BURLO : que ceux qui connaissent techniques et moyens pour construire habitations anti-pollution me les fasse connaître d'urgence (récupération ersatz, etc. ?), merci d'avance. Maria Ferrari, esc. G7, square A.-Chenier, 34-Montpellier.

BEN VOYONS ! cinéaste 21 ans ch. pour la réalisation d'un long métrage très chouette : 5 millions d'A.F., caméraman, preneur de son, monteur (se), équipement 16 mm (ou 35) (caméra, moteur synchro, nagra, etc.), comédiens (nes) excellent orchestre pop, assistants (tes), aide de toutes sortes. Urgent, merci. Denis Malartre, 204 rue de Rivoli, Paris-1er. RIC. 10-07.

SENSAS : cinéastes marginaux recherchent (urgent) local pas trop petit dans Paris pour projections (ts les jours si possible 18 à 24 h). Pas de reprise. Pourcentage sur les entrées. Local retapé par le groupe. Joseph Morder, 6 rue de Montmorency, Paris-3e.

EN AVANT : désirons constituer groupes de base, groupe d'expression, groupe de créativité. Projet vaste. Ecrivez, tél. pour fixer première date de rencontre. Françoise Mazerat, 4 rue de l'Ancienne-Comédie, Paris-6e, 325-23-48.

NERON FREAKS : je cherche des sympathisants parisiens pour constituer une religion d'avant-garde, sur une base néo-païenne. Ecrire au journal (NF-PA).

BARRES : désirant participer activement à projet d'éducation parallèle, recherche pour formation toute documentation sur types d'enseignements existants ou en projet et contacts. G. Roussel, 3 rue Georgette-Agutte, 93-Pré-St-Gervais.

EXIBITIONNISTES : recherchons jeunes intéressés par toute forme d'expression artistique, pour se réunir, établir des contacts, pour que si possible montions ensemble, au plus tôt, une exposition-spectacle pour tous à Toulouse. J.-M. Bachaud, 4 rue Joutx-Aïgues, 31-Toulouse.

MISANTHROPE : solitaire forcené, qui peut m'indiquer une maison à vendre dans le Midi, si possible sur causse pelé, entourée de 10 ou 15 hect. arides, totalement isolée, loin de tout village, route ou maison. Récompense. F. Casals, 2, rue Cavée-Boudin, 27000-Evreux

SUPERBE : Philae, c'est le nom qu'on a donné à une union artistique. Pour l'instant il y a un groupe pop (très bon) et une troupe de théâtre (pas mal non plus). On a pensé à un journal parallèle, du cinéma, de la mosik, etc. Si ça marche on pourra peut-être obtenir des subventions. Qui qui veut faire quek'chose avec nous ? T. Courtet, 97 rue de Villiers, 78301 Poissy.

TRANSLATE : refuge architectural student from New York interested in new designs. Feel free to submit your ideas for buildings, WC's and kitchens, no matter how naive you think they are. Some of us are still held by antique moral sanction. P.J.P. Nevaï, 9 rue Berger, 75001-Paris.

A REMPLIR ABSOLUMENT POUR QU'UNE PETITE ANNONCE PASSE DANS ACTUEL

Sujet de l'annonce (rayer les mentions inutiles) : contacts, négoces, journaux, mosik, communautés, messages et avis, route, divers.

Nom ..... **Prénom** .....

Adresse .....

Texte de l'annonce .....

.....

.....

Pieds divers

A Lille, un collectif où figurent les objecteurs de conscience, différents groupes écologiques, le M.L.F., le F.H.A.R. et d'autres, veut ouvrir une librairie coopérative qui diffusera la presse parallèle, militante et souterraine, vendra des produits artisanaux et organisera des spectacles. Il faut 1 000 sociétaires, filant de 15 à 60 F. Souscripteurs, adressez-vous à GI-POULD (Groupe d'initiative pour une librairie différente, 88 rue Brûle-Maison, 59 - Lille). EUGEN KIRJUHEL, Breton comme son nom l'indique et chanteur, 33 tours en s'engageant à payer et voudrait bien qu'on l'aide à sortir un recevoir 3, 5, ou 10 disques à diffuser aux amis. Ce qu'il chante : la Bretagne colonisée, la lutte des femmes, etc. (EUGEN KIRJUHEL, La Mare Morin Parignac, Fay-de-Bretagne - 44130). GRATUIT : cinéma au Centre culturel américain de la rue du Dragon (Tél. : BAB. 22-70) : le 16 octobre, Rudolph Valentino dans **Foolish Virgins 1918** et **The isle of love**.

Cinéma très très underground comme toujours au Centre américain, 261 boulevard Raspail. La Filmmaker's cooperative présente un spectacle pour la Toussaint, de Piero Heliczer.
Vendredi et samedi 20 et 21 octobre, à 21 heures : **Couch** d'Andy Warhol. **Central Park thoughts** de Gerard Malanga. **Jeanne d'Arc** (2 parties) de Piero Heliczer, etc.

A Toulouse, le Groupe des cinéastes indépendants — très sympas — organise des rencontres films en tous genres du 20 au 26 novembre (9 rue Mespoul, 31 - Toulouse).

Pour ceux qui, bien que Lyonnais, préfèrent le théâtre aux autres distractions cu-culturelles si répandues dans cette belle ville, le Théâtre du Cothune propose **Fracasse** — du 2 novembre au 3 décembre — monté par le Centre dramatique de Lyon. Aussi, d'ici l'hiver, Charlebois, Le Gong.

Nos amis les Belges de la communauté de la Ferme V (140 chaussée de Roodebeek, Bruxelles, tél. 02-62-11-74) annoncent, après un an de silence, une rentrée brillante mais encore un peu vague. Ils auraient déjà dans leur sac Higelin, Fontaine Areski, Colette Magny, Catherine et Maxime Le Forestier et aussi J.L. Ponty, Magma, etc. Mais les dates ? En tout cas, des trucs pendant les vacances de Noël. Logement possible.

Pour la première fois à Paris, un festival d'automne. Enormément de culture, celle du ministère des Affaires culturelles ; Robert Wilson, c'est du théâtre — rappelez-vous « Le regard du sourd » — au Théâtre des Nations, du 26 octobre au 1er novembre. Gardez votre énergie pour Merce Cunningham and Dance Company au Théâtre de la Ville, du 24 au 29 octobre et surtout surtout pour les ballets de Bali Gamelan de Sebatu au Théâtre des Champs-Elysées, du 6 au 19 novembre. Tél. : 742-59-62. Takis, recherches lumino-cinétiques et sculptures magnétiques, du 22 septembre au 6 novembre, au C.N.A.C. Barnett Newman, un des grands de l'abstraction, si on considéré avec Jackson Pollock comme aime cela, du 10 octobre au 11 décembre, au Grand Palais.

Que les écologistes pèlerins sortent des placards leurs grosses galoches. On les requiert du côté de Bordeaux les 14 et 15 octobre, grosse manifestation à Ambès pour éviter l'implantation d'une centrale nucléaire. On y parlera aussi pétrole, pollution(les huîtres d'Arcachon en auront long à raconter). Rassemblement le 14 octobre à 15 heures, place de la Victoire à Bordeaux, puis voyage jusqu'à Ambès.

Du côté de la musique, pas tellement de choses annoncées. Au Gibus, le 7 octobre, Pierre Fanen, suivi par Présence. Puis Pazop du 1 au 21 octobre et WBS du 23 au 28 octobre inclus. Début octobre au Ranelagh, ne manquez pas Nana et son biling bao, «le plus grand sorcier de la musique» y jouera en compagnie peut-être de quelques copains, dont Barouh, etc.

Si vous voulez figurer dans les Pieds Divers, écrivez à ACTUEL Pieds Divers, **2 Impasse Lebouis, 14e. On s'organise !**

Route

POUR QUOI ? : Ch. F. ou G. pour prendre la route Inde-Népal, temps illimité. Départ le 13 décembre. M. Faure, Poste restante, Paris 79.

AFRIKA : Couple partant début 73, pour traversée de l'Afrique en 2 CV, accueillerait ts rens. sur état des routes, coût de la vie, adresses sympas, petites combines, etc., relatifs à tous les coins du continent. Lahitte Bernard, 18 rue G.-Clémenceau, 33 - Bègles.

BEN VOYONS : Ch. freak (25-40 ans) pour faire le Mexique (éventuellement l'Inde). Départ : novembre. Retour incertain. Maximow Tita, Poste restante N° 25, Paris-6e.

A QUOI BON : Vous voulez aller vers fin 73 aux U.S.A. et vous n'êtes pas riche, idem pour moi. Ecrivez-moi pr qu'on en cause : François Daniel, 55 rue Curie, 62210 - Avion.

UTOPIE : Rec. 2 F. et 1 G. 22-26 ans pour faire le tour du monde en vue écrire livre et faire conférences. Durée indéterminée. Départ ? Urgent. Jean-Pierre Rudeau, c/o Mme Collignoy, 64 rue Madame, Paris-6e.

FLIPCITY : Ch. filon sur N. Y., logement et job, pour départ 1er novembre. Espère avoir des expériences vécues de vieux routiers. Philippe Grig, 9e/73 Résidence des Flandres, 59170 - Croix.

PAKON : Local, accepte toujours gens de passage, demander Claude à Angres-62. Rech. mat. pour groupe, pas cher. Revendons Albums pas cons 1789, vs salue.

PARARALO : Je pars bientôt à San Francisco, New York, env. si possible adresses de F., G., Clubs où je pourrais parler un peu français. Bovris Agnula, 18 bd Bineau, 92300 - Levallois-Perret.

HORRIBLE : Franç., 21 ans immigrant pour l'Australie aimerait connaître rens. sur cette immigration, valable ou pas ? R. Lebourgeois, Vallon st Hilaire 7 st, rue Antheaume, 76000 - Rouen.

BI-ROUTE : 2 J.F. 25 ans, ch. compagnons de route même âge pr « Globe Trotter » (Indes, Amérique du Sud). Départ le plus tôt possible. Chantal Brasse, 24 rue Paseutr, 92 - La Garenne-Colombes.

PAS PRESSE : Ch. sexe indifférent pour recherche musicale sur folk tous pays, grâce voyage même plusieurs ans. All over the world. Daniel Blaisot, 6 place de la gare, 78740 - Vaux-sur-Seine.

HASTA PRONTO : Voyage socialisme Andes. On est 4, on part au Chili en novembre, pas de fric. Alors on ch. combines pour voyage (avion, paquebot, yacht, pédalo, stop, etc.), et tous tuyaux pour l'Amérique Latine (idées, contacts, bourses, etc.), c'est ugrent. Souchier Mallisson Raphaël, 79 rue Vieille-du-Temple, Paris-3e.

COKE EN STOCK : Ch. 2 places pour Dakar en décembre. Frais partagés. Francis Lecomte, 173 rue Anatole-France, 69 - Villeurbanne.

C'EST PAS DU BIDON : Jeune couple + 1 bébé, ch. à partir pour les Indes possède un peu d'argent. Etudierait toutes propositions ou conseils. Léo Guez, 53 avenue Aimé-Martin, 06 - Nice.

Communautés

ASSEZ : Ch. G. ou F. pour fonder une communauté, axée sur la spiritualité et dont les activités seraient régies par la mystique et le yoga intégral. Communauté artisanale et agricole vivant le plus possible dans une autarcie réelle. Région Lac Léman. Ecr. à Olivier-Marie Jacquier, 30 bd de la Corniche, 74200 - Thonon.

WAO : La vie en communauté est fantastique mais elle pose certains problèmes. Nous sommes un groupe de recherches en psychologie, envoyez-nous vos impressions, suggestions, difficultés, cas particuliers. R.B. B.P. 42, 94 - Ivry.

OUI : 20 ans, 1 gosse, mon gars veut me laisser tomber, suis déprimée, écrivez-moi. Ch. F. et G. pour contacts et éventuellement formation communauté. Y a-t-il des communautés à Nancy et environs ? Michèle Boltz, 54 rue Sellier, 54000 - Nancy.

BATELIERS : Aménagement péniche, bricoleurs, mise de fond, en vue communauté au Bas-Meudon (pas de moteur). Alain Lavillauroy, 4 rue Rissini, 92 - Bagneux.

O.C. : Suis libéré O.M. fin septembre, ne sachant où aller, ch. comm. préf. midi pour m'héberger en échange de toutes sortes de travaux. Alain Truchy. Gabare « Cigale » D.P. Brest 29240.

NIAN NIAN : Création comm. urbaine, Nancy ou environs, pour méditer, penser et agir en vue comm. rurale, basée sur libération du potentiel que tabous, famille égoïste et boulot aliénant détruisent. Non à une vie légumineuse. Ecr. Patrick Cartigny, 6 rue Jules-Vernes, 54 - Dommartin-sur-Amance.

HELP : Ch. adresse de comm. dans le Sud de la France pour tenter une exp. Ai besoin de pureté. Patricia Rouyer, R D29, Bt C N° 17 Fleury Méroges.

MAISON DE VIEUX : Couple (20 ans) + 1 enfant, ch. contacts avec 1 ou plusieurs couples. Avons de vieux projets (vie communautaire à la montagne, artisanat, agriculture). Pierre et Nicole Teruel, 12 rue de la digue, 73 - Cognin.

ESOTERIK : Ch. G. et F. pr créer comm. ds région par (un collectif pédagogique libertaire s'édifie) création libre ; militantisme possible, sorties rurales... Berenger Philippe, 24 bis rue J.-B.-Gilbert, 76300 - Sotteville.

PROGRAMME : A créer comm. artisanale puis artisa-rurale. Programme : 1) travailler, 2) le pied, 3) liberté maxi dans tous domaines sans emmerder son voisin, 4) Proscrire toutes discussions sur concepts actuels. Cat. Estripo, 5 rue du Baron, 48400 - Florac.

GO WEST : G., F. ch. ferme ou village abandonné, avec 10 hectares de terre environ, pour but communauté région Ardèche, Corrèze ou Auvergne souhaitée. Ecrire Ch. Couffigal, 34 rue de Gentilly, 94 - Villejuif.

RHALAS : Fonde communauté nomade que les intéressés m'écrivent, on s'organisera. Bernard Pailhes, 47 rue Domrémy, Paris-13e.

ESSAYISTE : Ch. personne en vue création comm. à Ouvia, N.-Calédonie, essai de communauté avant, en France. Richard Fort, E.A.I., Mess sous-officiers, 34 - Montpellier.

LA LOURDE : Urgent, ch. maison squattée, free quartier ou free village ou comm., avons 1 fils âgé d'un an, on va être expulsé de notre piaule. Myriam Ruiz, 59 rue du Ruisseau, Paris-18e.

PEACE LOVE : «Om shanti», américaine, ch. une communauté végétarienne avec du yoga, de l'artisanat (surtout le tissage) et des autres qui vivent le tao. Ecr. à D. Bone, chez Hudson, 11, rue de Chauveau, 92 - Neuilly.

BOF : Libérons l'affectivité... pr fond. d'une comm. d'individus et non de couples G. et F. Floret, 4 rue Suzanne-Masson, 78 - Saint-Cyr-l'Ecole.

CADRE : Ch. H/F couples, cultivés et sociables pour former comm. Paris, Banlieue. Gil, B.P. 144 09, Paris-9e.

Journaux

ONI : ch. tuyaux pour création canard underground ainsi qu'articles B.D., etc., écr. à Canel J.-L., 19 rue Dom-Grenier, 80000 - Amiens.

B.D. : jeunes scénaristes B.D., ch. jeune dessinateur B.D., en vue d'une éventuelle collaboration. Tél. ou écr. Joubiare, 6 rue Tholozé, Paris-18e, tél. 255-40-43.

ECHYMOSE : 3 numéros parus, publie gratis poèmes, contes et nouvelles. Ne vaut qu'un franc. Aidez-nous, abonnez-vous, 12 numéros 10 F. Didier Bidard, 43 rue Ecuyère, 14000 - Caen.

MASSIF : désirerai connaître canards unders région centre en vue contacts (dessinateur B.D.). G. Forgeois, 16 rue de Touraine, 03150 - Varennes-sur-Allier.

CONCURRENT : sortie d'un canard formé de plein de trucs sur toute la France. Pour rens. s'adr. à D. Courtois, 4 rue Louis-Graves, 60000 - Beauvais.

MANDALA VI

Expo-vente d'
ARTISANAT
Afghan
Pakist - Turc - Français
Indien
disques
resto-musik
tapis
vêtements
moumoutes
Rue Casimir-Delavigne.

L'ECHO des SAVANES n° 2
par MANDRYKA GOTLIB BRETECHER

Fais-moi ce plaisir, achète
"PRINCESSE DE LA FOLIE
MON MIROIR PEUT-ETRE"
de Richard Belfer
10 F. ttc
Le Tamanoir 3 rue de Monbel Paris 17
En vente entre autres : librairie Actualités
38 rue Dauphine Paris 6

solution des mots croisés de la p13

P	U	T	A	I	N	■	Z	I	G
R	O	K	C	■	C	O	O	O	N
U	T	■	T	N	A	G	R	A	O
R	I	M	U	L	T	R	O	N	■
I	L	■	E	L	I	E	■	N	I
T	■	A	L	U	L	■	L	E	M
■	X	A	■	■	I	B	M	■	M
P	R	A	L	I	N	E	■	D	O
S	O	H	P	U	A	L	O	■	N

TROP TARD : Les Messages du poisson frais sorti de l'ombre du jour. Suréaliste, rech., pour boucler son n° du 15 octobre, textes et poèmes. Réponse à tous : Jacques Bertin, poste restante n° 48, 75009-Paris.

JEUNE HOMME : 23 ans, poète et philosophe, ch. correspondant pour fonder en collaboration un journal à l'échelle régionale. Ecr. Cappere, 10 bd de Metz, Apt 5, 59000 - Lille.

DEBOUT : Réveillez-vous pour la sortie prochaine d'un journal envoyez vos poèmes, articles, B.D., fric, écrivez ou venez. Super urgent. F. Schimpl, 9 rue Fénélon, 75010-Paris.

KEY : n° 7 est paru ! Avec MC 5, Happy et Artie Traum et des articles sur le California sound, le rock' n'roll et les « Cats » et le festival d'Ostende (avec 1 F, Matching Mole, MC 5...) Un billet de 5 F (ou 40 FB) vous donnera droit à 6 n°. Ecr. à M. Laudelout, Trolieberg 20, 3200 - Kessel Lo. Belgique.

MAT ET GLACE : Photographe ch. : 1) contacts avec graphistes, éditeurs, journaux free, imprimeurs. 2) scénaristes, créateurs. 3) Des « gueules » et de la « trempe ». Filles, garçons tous âges pour films, posters, romans, photo underground. .C. Planchet, 34 rue du Maréchal-Leclerc, 95-Ecouen.

« SOI-MEME » : du 00 au 04 disponible. Pop'ésie, Freak'art, Rép. manuscrite à chacun. 4 timbres à 0,30 F S.V.P., gratuit pr les fauchés (ées). J.L. Juzian, 3 rue de l'Hôtel-de-Ville, 83-Le Luc.

PARIS PRESSE : pour sortie prochaine d'un canard sur Paris, ch. coll. bénévoles. Ecr. ou tél. BOT. 40-64. Michel Kuperfarb, 29 bd d'Algérie, Paris-9e.

OFFCOMMUN : Défaitiste par ambition rech. génies (ses) sporadiques ou permanent (es) pour canard offset. Ernesto Martinez Loslos, 36 passage du Désir, Paris-10e.

NECRONOMICON : n° 1 et 2, revue de littérature d'évasion. Fantastique, science fiction. Spécimen 2,50 F. Abonn. (12 n° France : 24 F, étr. 30 F). J.P. Laselle, 23 rue Paul-Schleiss, 51100-Reims.

SOPRANOS : A haute voix, petite revue de poésie, ch. lecteurs ainsi que poèmes, nouvelles, dessins. Son prix 2 F (en timbres). Ecr. à Didier Arnaudet, 6 rue Mony. 33000-Bordeaux.

LE TAMANOIR : Aidez-nous à le diffuser ainsi que le livre « Princesse de folie » (ds lycées, facs, concerts, quartiers, manifs, etc.) Gagnez 1 F par Tamanoir et 2,50 F par Princesse de folie. Envoyez 2 F par Tamanoir et 7,50 F par bouquin au Tamanoir, 3 rue de Monbel, Paris-17e ou passez au local, 26 rue Pierre-Demours, Paris-17e. Ch. également point de vente.

CONNECTION : ch. Kinubu, Kanep, Hempa, Riamba, Fasuki, Gabza, Sabzo, Mayo, Mataruane, diamesch, churia, takrouzi, avec matériel. Pas sérieux s'abstenir. Alain Cluny, 10 rue Carnot, 92300-Levallois.

TUEUR A GAGES : recyclé dans les « détournements » de romans photos de B.D. et d'annonces publicitaires rech. petit travail du même genre, pour arrondi ses fins de mois. M. Paillette, 248 rue de Paris. Montreuil.

DARIO : Envoyez-moi un ex de votre journal underground, je vous enverrai des cates postales, timbres ou queique autre chose de mon pays. Alberto Garcia Bonpland 2041, Buenos Aires, Argentine.

BOUH ! Surréalistes écrivez-moi, envoyez textes, dessins, poèmes... etc. Possibilité canard (Le Diable), Patrick Durand, 32 rue Edmond-Rostand, escalier 3. Nantes-44.

BEDILE : Suis prêt à collaborer BD journal région Grenoble. Si rien n'existe ds le coin on peut commencer... André Philippe, 1 impasse Brocherie, 38-Grenoble.

GUTEMBERG : A III (titre) freaks sans fric ou avec et autres indéfinissables, amenez vos idées (BD, recherches graphiques) et des idées pr les imprimer. Loste Omh, rue Léon-Gambetta 110, Lille-59000.

OUT TIME : Architecture communauté, environnements toutes échelles, ch. support pour dessins BD, Adrian Proze Rosner, 1 rue Lakanal Paris-15e.

OUNEUPA : « Les cahiers d'écologie politique » publication du mouvement « Etre » est paru. Le n° 1 F, Abt 10 F. Ecrire ETRE, BP 10, Paris-19e.

VERT ET BLEU : contre journal afro-antillais, ch. dessinateurs (blancs ou noirs), BD capables d'exprimer la lutte des peuples afro-antillais contre le colonialisme et l'impérialisme français. Zagayak, BP 276, 971 Basse-Terre, Guadeloupe.

MENSUEL : à toutes les revues underground, envoyez-moi un ex gratis en vue d'un mensuel gratuit d'information. Parution début 73. Patrik Dewez, 18 rue de Bapaume. 59240-Dunkerque.

UN AUTRE : pr fonder canard ch. articles, BD, poèmes, distributeurs éventuels. Besoin surtout d'un soutien financier : pas de fric pas de canard. Timbre pour répondre souhaité. Philippe Ternaux, Route Nationale, 60-La Chapelle-en-Serval.

MANGANE : journal fait par le lecteur, demandez un stencil, tapez-le, renvoyez-le à Alain Vallet, 6 rue St-Blaise, Paris-20e. On se charge du reste tout est accepté. Mangane : le pompon de la chéchia, journal dayo, journal qui daye.

CLAMER : poète, ch. correspondants (es) et éditeurs ou journaux eunedeurgraoundes pour avoir un peu droit à la parole. Patrice Dailcroix, La place Girard, 72-Le Mans.

LA GIGUE : revue de folk (40 pages, offset, bimestrielle), ch. des diffuseurs et des abonnés (le n° 3 F, 1 an 15 F). J.-F. Dutertre, 18 rue Saint-Antoine, Paris-14e.

RIT OFF : si vs ne voulez pas que la presse pirate devienne la presse qui rate, envoyez 1 F en timbres. Le n° 3, avec ses 22 pages moches mais pas chères (B.D., poèmes), est paru. La Presse Pirate, 3 rue Nouvelle, 16340-Isle-d'Espagnac.

HOJALDRISTA : n° 2 et 3 sont parus. C'est un n° double « spécial bonne vibrations », Bad trip garanti contre 2 F (timbres à 0,30 F uniquement), 19 rue de Courcelles, 1100-Reims.

ROLAND : suite à précédent appel qui n'a donné aucun résultat, ch. H. et F. pour monter groupe de presse à Toulouse, politique et culturel. Tiérri Sahuguède, 23 rue Roquemaurel, 31300 - Toulouse.

RECTIFICATION : l'adresse du Citron Hallucinogène c'est 83-Draguignan, Bernard Blanc, 22 bd Clemenceau. Récrivez, Le Citron ch. des textes poétiques en vue création n° spécial « poèsie française marginale ». Rec. textes et B.D., diffuseurs, etc.

VIEILLARDS : revue avant garde « Ra (va) ge », ch. texte (proses). Ses critères st l'authenticité, l'engagement total, tant sur le plan de la forme que du fond. Pr les héritiers de Raymond Roussel, James Joyce, Henry Miller, Violette Leduc entre autres. Yves Di Manno, 16 allée d'Anjou, 38-Echirolles.

CONTACTS : projet d'un papier à St-Nazaire, ch. contacts de région. Ecrire, Bruno Rossi, 42 rue des Frères-Monvoisin, St-Nazaire-44.

GENIAUX : pr future revue ch. textes et collaborateurs géniaux. Pour 2 F en timbres recueil, ronéoté, kaléidoscopie, poèmes de bric broc. Francis Leroy, 49 rue de l'Hôpital, 51200-Epernay.

CHAMPOLLION : ch. caricaturiste en vue d'illustrer en commun l'histoire d'un personnage marginal et anar du folklore oriental (égyptien). Bruno Bourgeois, 44 rue du Général-Welvert, 78150 Le Chesnay.

AGIR : qui veut dessiner avec moi ? échanger des idées sans avoir envie de bailler et peut être agir. Tél. 387-01-40, Antonia Barbier, 8 rue de Berne, Paris-8e.

Mosik

LAAAA : Rech. piano occ. Pleyel de préférence, accordé sur le la naturel. H. Fréville, La Forge, 51250 - Sermaize-les-Bains.

DEBS : Groupe (entre 16 et 20 ans), aimerait faire recherche. Ch. percussionniste batteur, pianiste-organiste. J. Augeron, 55 rue de la Belgique, 92 - Meudon.

BLONDE : Bassiste ch. musiciens ou groupe hard-rock déjà formé, pour travail sérieux. G. Dejoux, 12 rue d'Edimbourg, Paris-8e.

XYONTS MANAGEMENT : Rech. tous musiciens pour création d'un groupe de rech. musicale. P. Gobet, 20 Promenade des Champs-Plaisants, 89 - Sens.

ZIZIQUE : Bassiste et batteur (local), ch. organiste, soliste, chanteur (se) avec matériel. G. Thévenet, 16 rue Bobillot, 93 - Bondy.

ENOMENA : Ch. bassiste pour musique d'avant garde. M. Fahy, 9 rue du Tramway, 94 - Plessis-Trevise.

CHAPIROCK : Guitariste-batteur, ch. bassiste ou organiste (compositeur si poss.) pour musique progressive. C. Barthélemy, 4 rue Detaille, 94 - Champigny. Tél. 706-11-93.

HEUREUSEMENT : Bassiste avec basse aimant pop, progressiste et jazz, ch. orchestre dans Paris, constructif préférable. G. Berkowitch, 2, rue Decamps, 75116 - Paris-16e. Tél. PAS. 07-62.

TOUJOURS : Groupe expérimental ch. tjs guitariste avec mat. Pour travail sérieux. Detarlätt att ta sig till. 605-03-55. J.-J. Birgé, 26 route de la Reine, 92 - Boulogne.

DEMIKEN : Suis batteur, n'ai pas matériel et argent, ch. batterie bon état et un prix insignifiant ou échange contre piano d'exercice. B. Triquigneaux, 10 rue Léon-Blum, 94 - Kremlin-Bicêtre.

FRIMEUR : Poète compositeur ch. G. et F. pour aider à mettre en musique tous mes poèmes, habitant de préférence dans la Moselle ou Paris, suis excellent guitariste. P. Giordano, 4 rue de Leyrange, 57 - Mayange.

CONCIS : Ch. pianiste-guitariste. Michel, tél. 702-27-87.

RECHERCHONS : Bassiste, chanteur (se) Français ou Anglais avec matériel. S. Laroche, La Fosse, 45 - Coullons. Gien.

COMPADRITOS : Orchestre semi-professionnel de flûte indienne, ch. spectacles pour la rentrée proch. « Sol de Cuzco ». S'ad. à J.-M. Gardeux, 32 av. Général-de-Gaulle, Meudon-la-Forêt - 92360. Tél. 736-61-80.

MOTARDS : Light show, ch. G. ou F. ns devançant ds ns voyages pour trouver spectacles, boîtes, orchestres, etc., où nous pourrions passer notre light show, le fric sera proportionnel à vos trouvailles. C.-G. Cayre, 6 rue Rolland, 33 - Bordeaux.

SAXES : Drummer et guitariste soliste-acc. moyennement doués, estiment avoir beaucoup de travail à faire avec saxo-ténor, alto ou baryton ainsi que bassiste poss. matér. avons local répétes. style jazz, middle, bop. G. Joye, 24 rue Gambetta, 95 - Villiers-le-Bel.

A MOUSTACHES : Clarinettiste ch. types jouant banjo ou trompette pour faire un trio et se promener partout. P. Bolo, 3 rue Chanez, Paris-14e, 8e étage, chambre n° 7.

EVIDENT : Batteur et bassiste avec matér. chent. tt musicien ayant matériel amateur, étant intéressé par la formation d'un groupe. P. Melkonian, 27 rue Jacques-Richard, 94 - Champigny-sur-Marne.

PAJALSTA : 2 musiciens jouant musique tzigane rech. 1 violoniste ou guitariste ou chanteur (se) parlant russe ou le romanes. G. Itic, 5 bd de la République, 93 - Livry-Gargan. Tél. à Dan, 208-01-00.

GORK : Batteur ch. groupe semi-prof. contacts assurés. D. Biffi, tél., après 18 h 30, à 847-70-28.

APOCALYPSE : Ch. faiseurs de sons pour musique concrète et vibrationnelle, genre horde catalyptique pour la fin et Newphonic art. Philip Aragones, Clos du Mail, Bt K, 34000 - Montpellier.

ROBINSONS : Batteur, ch. orchestre ou musiciens isolés pour faire rock progressif. Tél. 566-20-55, heures bureaux. Michel Ducrotoy, 4 rue d'Estienne-d'Orves. 93 - Pantin.

JHONNY : Anarchiste ch. un guitariste, un batteur, un chanteur pour former groupe. Je suis bassiste amateur. Alain Chardinne, 112 rue Brancion, Paris-XV^e.

PIPLOCH : Ch. prof. de banjo, tél. 637-55-59. Anne Schnitze, 74 bd du Général-Koenig, 92 - Neuilly.

BATA CLAN : Urgent, ch. batteur avec matériel Ludwig + Sono + voiture + local. Ch. groupe ou musiciens amateurs sérieux aimant pop, rock. Rég. Parisienne de préf. Ecr. coordonnées. Erick Voilmy, 17 rue de l'Egalité, 93 - Le Bourget.

SCRIBES : Folk song guitariste, ch. partitions (paroles et musique) des Who, C, S, N et Y et surtout de Dylan, Allwrigt. Renvoie vos biens après avoir recopié si gênés de vs en débarrasser. Christian Pagès, 34910 - Azillanet par Olonzac.

SOPRANO : 2 guitaristes folk et poètes, ch. 1 nana pour chanter with eux. Ne pas s'attendre à la grande classe. J.-P. Fagnoni, 4 rue Clémenceau, 57 - Maizières-les-Metz.

COURAGE : Ch. instrumentistes sans grande exp., déb. de préf., avec mat. Pour jouer ensemble et tacher de faire des progrès sérieusement. Joël Martin, 4 rue Jean-Houbon, 78 - Versailles.

UTOPIC : Groupe, jouant music progressive française, ch. organiste aimant la rech. musicale. Xavier Jouvelet, 30 rue de Châteaudun, 28 - Clayes.

POPCOOL : Ch. bass. et bat. aimant West C ou Soft, Pro group amateur, super, exigé : un min de tech (2 ans) et mat. Répétitions à Vitry-93. Christophe Rocland, 1 rue J. Vedrines, 93 - Clichy-sous-Bois.

ORGUE : Groupe pop amateur, ch. organiste avec mat., Région Melun. Patrick Taieb, 4 route des 3-Moulins, 77 - Rubelles.

FOLKLO : Je joue piano et guitare et ch. Région Lille, musiciens sérieux, mordus de folk, blues, gospel, jouant guit., banjo, harmonica, percussion, mandoline, etc., pour bœuf ou concerts (sauf samedi). Daniel Romain, 81 rue Georges Potié, 59 - Loos. Tél. 54-14-28.

PEKNOPOP : Groupe faisant partie communauté, ch. organiste et guitariste rythmique, avec matériel. Ecrire : Ferme Jean de l'Oie, 42 - Le Grozet (par la Pacaudière).

JEFF L'ANGLISH : Groupe anglais (duo), « Son » Folk/Rock acoustique, ch. contacts en vue tournée en France février-juin 1973. Jeff Balcombe, chez Hubert, B.P. 11, 52270 - Doulaincourt.

SONO : Germaine Dupont et le Vicomte Electrick, ch. sonorisateur avec mat., pour comédie musicale. Tél. LIT. 89-02. Bernard De Laroche, 60 rue Madame, Paris-6^e.

POPOTE : Groupe de 4 éléments ch. organiste avec bon mat. pour travail ds esprit Pink Floyd. P. Assié, Bize Minervois II.

ZING ZING : Si vs avez dulcimers, épinettes, violes, concertinas ou n'importe quoi ds ce goût là, je suis preneur (plus toutes partitions tablatures, folk, rags, etc.). Si vous voulez des sous ou des billets en échange j'en trouverai. (Bonjour au cousin du Poitou). J. Megly, 25 rue Charles-Didion, 57 - Montigny-les-Metz.

Négoce

DU SERIEUX : cours de batterie (10 F l'heure ou arrangement à l'amiable) : Ecrire ou venir lundi toute la journée. Didier Le Yaouanc, 9 rue Jean-Cristofo, studio 47, 2^e étage, Marseille-3^e.

GRINGO LOCO : Rech. bouquin de Vilma Chiara : « Processus d'extermination du Brésil », achète pas cher photos, documents sur le même sujet. Denis Puyaudran, route d'Aspremont, 40 -Dax.

TUYAU : je connais une maison anglaise qui expédie des disques moins chers qu'en France et de meilleure qualité (of course), autant en faire profiter les autres. Ecrivez-moi pour détails. Le Mouel Guy, bât. C, 24 avenue Hoche, 92000 - Nanterre.

SERIEUX S'ABSTENIR : J. H. 18 ans, ch. boulot à Toulouse. Libre 20 octobre. Déconnez pas, c'est urgent. Maurice Brenges, La Roque du Truel, 12430 - Villefranche-de-Panat.

BLASE : Vends ou échange disque neuf de John Mayall « Jazz Blues Fusion ». Michel Roux, 86 Les Œillets,, 26100 - La Monnaie-Romans.

FOURREE : Vends guitare basse avec bel étui : 400 F. Tél. : 842-12-16 (après 20 heures). Eric Burie, 39 bd Lefebvre, Paris-15^e.

ACID : Achète disque de Timothy Leary, titre : « Turn on, Turn in, drop out ». Patrick Charoing, rue du Colombier, 14 - Breteville/Odon.

DOMPTEUR : Recherche tente, patrouille, safari ou armée, mod. lourd et spacieux + sleeping bag. arm. Le tout non sclérosé, occasion ou neuf, pas trop cher. Jacques Lapalus, 34 rue du Château, 1510 - Moudon, Vaud (Suisse).

EVENTUEL : Vds Tarboukla, calebasse et appareils photos élémentaires (2). Prix à débattre. Philippe Lamotte, 2 impasse Bonnaud, 13010 - Marseille.

CONSCRIT : A vendre sono 120 Watts, 2 baffle, 14 H.P. (tweeters), plus micros AKG avec pied, plus jacks : 2 000 F (HP, Hi fi, stéréo). Urgent. Claudio Kudela, 2/44 allée A. France, 92 - Bagneux.

DECONNECTE : Vds baffle 60 W, Bass Aria, ampli guitare Sound 25 W Reverb, magnéto Philips à bandes 9,5 cm. Richard Hugues, 55 rue Georges-Sand, 95 - Deuil-la-Barre, tél. : 964-48-08.

OUTREE : cela n'intéresse personne l'échange d'une ronéo contre un projecteur ciné super 8 ou diapo ? Danièle Louis, « Les grandes bornes », appt 4541, 95 - Goussainville.

FAUCHE : A vendre cause besoin de fric pour survivre, orgue Gem Challenger avec ampli 15 W : 2 000 F. Passer ou écrire, Arielle Alby, 13 rue Marché-St-Honoré, Paris-1^er.

TROP PEU : Achète guitare, 2 micros, extra plate ou demi-caisse avec vibrato, bon état, prix maximum 200 F. Daniel Habergger, rue Georges Pitard, Bt 113, 95190 - Goussainville.

DE RETOUR : Vends bus Estafette Renault, très bien, surélevé, tout aménagé et monté pour voyager. Pierre Dubouloz Monet, 11 rue Vallon, 74 - Thonon-les-Bains.

ACHETEZ : Vds duplicateur « ronéo 250 ». Dominik Mulhem, 1 résidence les Camélias, 92600 - Asnières.

BRAVO : Vds péniche habitation 80 m2, aménagée, visible 78 - Louveciennes. Péniche 0, quai Conti, libre pour musique, fête : 32 000 F. Philippe Rouff. Tél. : 969-10-15 (soir). Bur. : 963-07-30.

GOLD RUSH : Vds roulotte de bohémien (hippomobile), actuellement à Pontivy, Bretagne. Prix : 1 250 F. Sans cheval. Paupou, ch. 25 avenue Francis de Pressense, 92 - Chatenay-Malabry.

SHOW CAR : Vends fourgon vitré Renault, possible 9 places, bas prix. Jacky Clément, 266 avenue Félix Genesloy, 72 - Le Mans.

ET LA VAPEUR ? : Voilier pur, 14 m, trop grand pour moi, en cours d'armement, neuf, vds pas cher, écrire ou passer. G. Daniel, Bateau Béton, 83 - Gogolin-Plage.

PIEDS NICKELES SUPERSTARS : Recherche offset ou ronéo, sur Bordeaux en réveil, urgent. Aussi bonnes traductions de Dylan, anciens Hara Kiri ,Pieds Nickelés et Suck. Pour prix honnête, écrire sans tarder à Levraux, ch. 3 rue Marengo, 33 - Bordeaux.

OCCASION : Vds orgue électronique, Crumor Val, 2 000 F cédé à 1 200 F, 4 octaves, comme neuf. Michel Thouet, 25 rue Michel-Salles, 92 - St-Cloud.

ADIEU : Vends guitare sèche, plus house, plus table d'accord, plus diapason pour 150 F. Guy Varley, 21 bd de la Seine, 78 - Verneuil/Seine.

ERREUR : Vends lit à eau « Waterbed », King Size, importé U.S.A., 500 F ttc, Tél. : SAB 34-05. Michèle Larue, 12 rue Madeleine-Michelis, 92 - Neuilly-sur-Seine.

APRES BOB WEIR

AVANT PHIL LESH ?

APRES JERRY GARCIA

VOICI L'ALBUM SOLO DE

MICKEY HART

ENTOURE DU GRATEFUL DEAD ET DE GRACE SLICK
PAUL KANTNER, STEVE STILLS ET BIEN D'AUTRES

WARNER BROS N°46 182 B

DISTRIBUTION

W.E.A. FILIPACCHI MUSIC

PURS ET RADINS : Groupe Rock'n roll pur, ch. amplis, même mauvais état, gratuit ou très bas prix. Claude Garrey, 13 rue du Jura, 39 - Champagnole.
CIAO : Vends guitare accoustique Gibson, Hummingbird Custom, neuve, cordes bronze, très belle, prix à débattre, plus valise. Pierre Lepage, 8 rue du Puits-Vert, 31 - Toulouse.
HEUREUSEMENT : vds guitare basse très bon état, 2 micros, 700 F. Ecrire J.-M. Hervé, 3 rue Georges-Buffon, 78 - Mantes-la-Jolie.
IMPORT-EXPORT : Ch. guitare pas chère pour déb. Nelly Soubeyran, 9 allée de la Houtasse, 33 - Ambares.
C'EST A MOI : Ch. jeune Slamois, ne l'envoyez pas par la poste ; écrivez, je passerai, Paris et région. A. M. Maurin, 24 avenue des Tilleuls, 91 - Savigny-sur-Orge.
FILAFIL : Fabrique métiers à tisser, 6 pédales, battant à main, avec chasse navette: Largeur à tisser : max. 140 cm, const. en chêne, style rustique. Ivan Coaquette, La Chassagne, 23730 - Commune de -St-Martin-le-Château.

Messages

TROP TARD : Jean-Michel Lauré écris-moi vite ! Katerine Leclaire, Auberge du Pt-Sublime, 04 - Rougon.
TOMBES : Si vs voyez Bruno et Patrick Bernard dites-leur de donner de leurs nouvelles à Eve, Renée, Danielle et Mireille rencontrées le 27-2-72 sur la corniche à Marseille. Renée Chopin, 46 av. des cigalons, 13012 - Marseille.
ET PAPA : Bébé prend de plus en plus de place, m'envahit et suis sans blé pour m'acheter robes, tuniques plus amples, accepte tous vêtements, tissus, aide pour l'attendre comme un bouton qui va fleurir. Marion Le Saux, 6 bis place Grenette, 34 - Grenoble.
BOUM : Rech. équipe de « Mirades » à Toulouse, J.-J. Romanès et Berguez Casalou. Regrette projet free press éclaté. Milou Boelens, 8 av. Croknert, 1150 Bruxelles.
TU VAS : Christiane Pradier, viens, donnes-moi de tes nouvelles. Catherine Krier, le Chabian Aigaliers, par Montaren - 30.
NATACHA : J'ai eu tort, si tu es d'accord pour revenir, on passe l'éponge et on recommence à zéro. Je t'attends. Arsène Pimard, 22 rue Montmartre, Paris.
COLLABO : Aimerai joindre J.-F. Brieu, copain à Talence et participant au dernier n° d'Actuel. José Hamaide, Route de Châtellerault, 86450 - Pleumartin.
NENESS : Dad Chris rech. type dénommé Manu, Zonard, Afghanistan, pr rertouvailles grandioses, où que tu sois réponds, ns t'attendons avec impatience. Ecris ou va à Nantes tu trouveras des amis. Guy Bouchard, 40 bd René-Coty, 44100 - Nantes.
FINI : Paco et Kica quittent Rennes définitivement. Ne venez plus au 35 bd Laënnec.
TRAUMATISE : Rech. 2 étudaintes de Montpellier qui ont été au festival de Biot en 70, l'une d'elle se prénome Danielle, sa copine avait des côtes cassées. Offre bourse à tout mec ou gonze qui les retrouvera. Didier Dulepa, 11 rue Eglise, 45120 - Cepoy.
OH SI ! Claudine et François souhaiteraient des nouvelles d'Alain et de Patrick rencontrés à Quiberon - 56, « C'est pas bon les niniches » pour contacts futurs et bonnes vibrations !!! Claudine Clément, 15 quai national, 92 - Puteaux.
UN JOUR AUX COURSES : rech. gars aperçu aux Baux le 21-7-72, je portais un ensemble à carreaux, écris-moi. Joëlle Frants, 7 rue Geiler, 67 - Strasbourg.
INGRAT : J.-J. Tavernier envoies un petit mot avec ton adresse à Hervé Bommer et moi, on aimerait bien avoir de tes nouvelles. J.-P. Druelles, 20 square d'Annecy, 95 - Louvres.

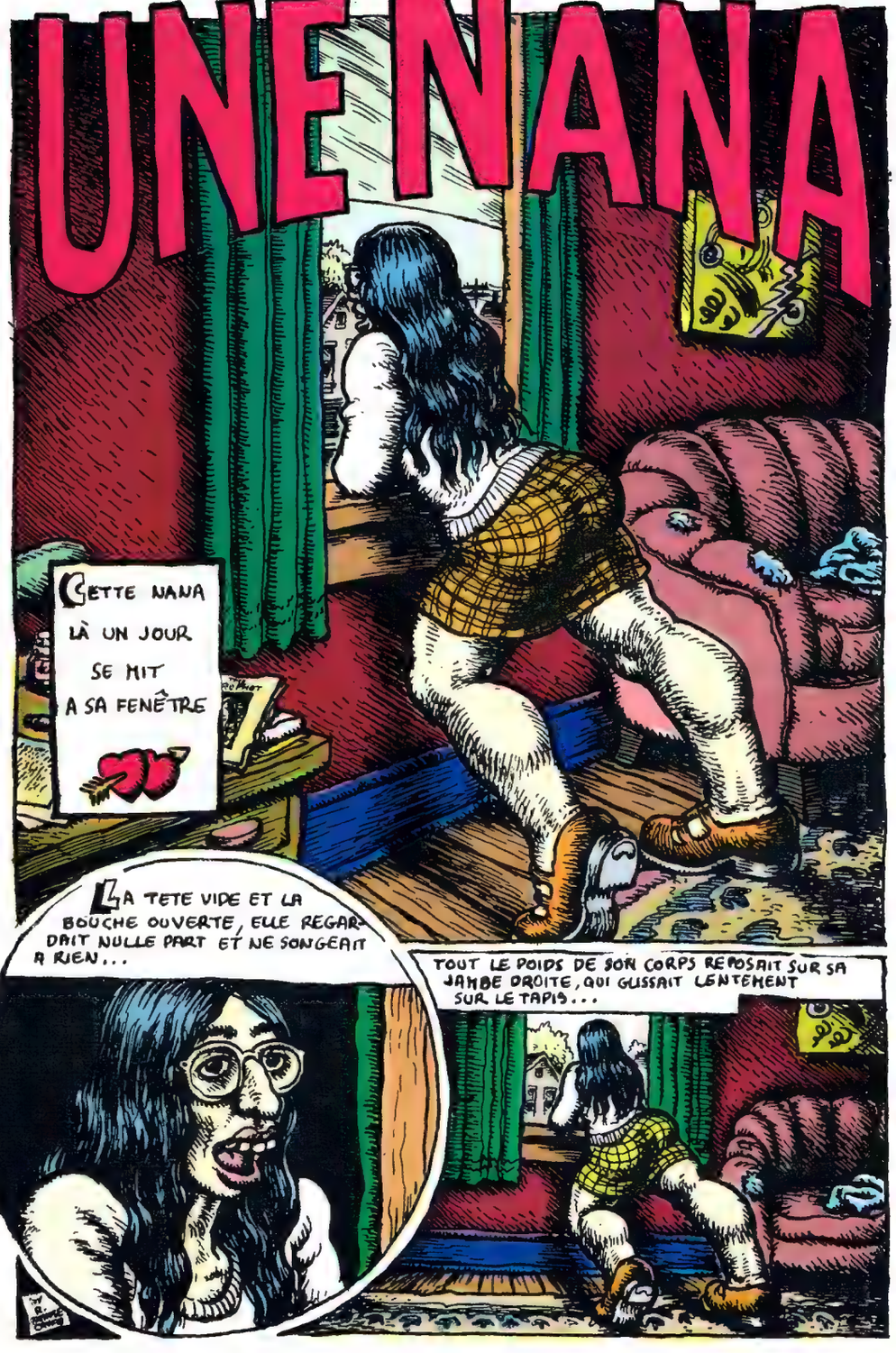
TÊTES EN L'AIR
CERTAINS DE NOS LECTEURS ONT REÇU EN SEPTEMBRE UN QUESTIONNAIRE SUR ACTUEL. S'ILS Y ONT RÉPONDU, ILS ONT DROIT À UN ANCIEN N° GRATUIT, À CHOISIR ENTRE LES N°S DE 10/11 À 21. QUE CEUX QUI ONT OUBLIÉ DE NOUS INDIQUER LEUR ADRESSE AINSI QUE LE N° CHOISI RÉPARENT VITE LEUR OUBLI EN NOUS ÉCRIVANT S'ILS VEULENT RECEVOIR LEUR EXEMPLAIRE.

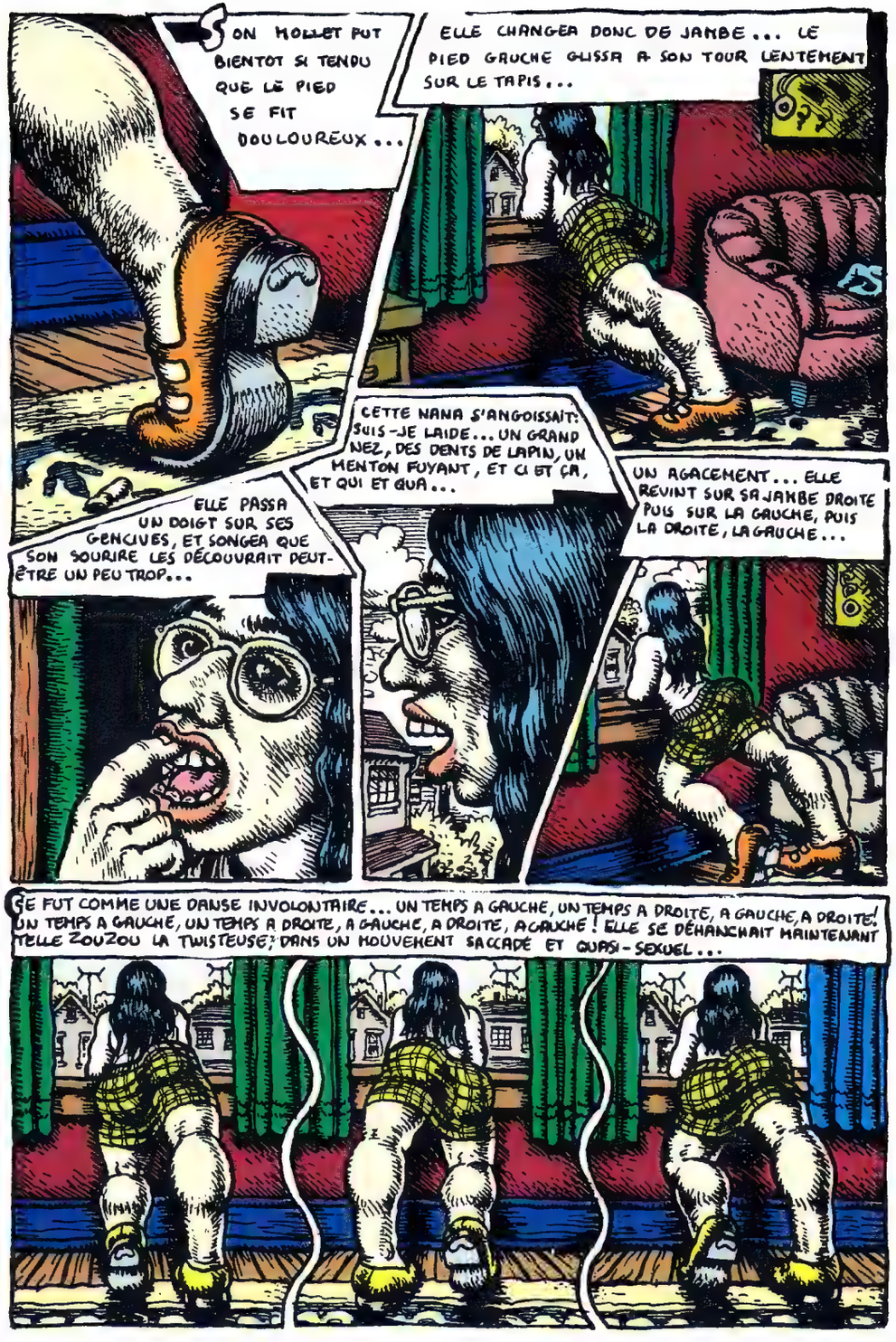
EH ? Aimerait reprendre contact avec cuirassier Peyronnet si pas Peyronnet et encore moins cuirassier pouvez écrire aussi. Guy Polspoel, 180 av. de Wannecouter, 1020 Bruxelles.
POIL AU DOS : Stéphane de Chelles (rencontré à St-Malo) peut-il téléph. à Jean à Champigny (706-54-84) le n° donné à St-Malo était faux. J. Souches, 90-96 rue du Plessis-Trevisse, 94 - Champigny.
BON COUP : Aimerais avoir des nouv. de Philippe de Nancy, travaillant à la partie science-fiction de ce journal, oui blaise, beatnik d'une nuit à Londres. A. Lespagnol, Clos Lamartine, 45 rue Lamartine, 21000 - Dijon.
VERIFIER : Hospitalité en fonction de la place chez moi (studio) écrire ou tél. avant. J.-C. Alt, 15 rue V-Hugo, 92 - Levallois, tél. 737-63-37.
Emmigré : Jeune eurasien ayant rencontré Josette sur la route de Bayonne, partis ensemble jusqu'à Angoulême, sais que tu habites ds la banlieue Paris-Sud, aimerais que tu écrives. Yue Yew A. Foyer Hôtel Sonacotra, 7-8 rue Ménétrier, 10 - Troyes.
NANAN : Fernand Real ton adres, inconnue des P.T.T. Tél. à 461-93-64 J.-L. Auque, 2 square de Brehat, 78 - Maurepas.

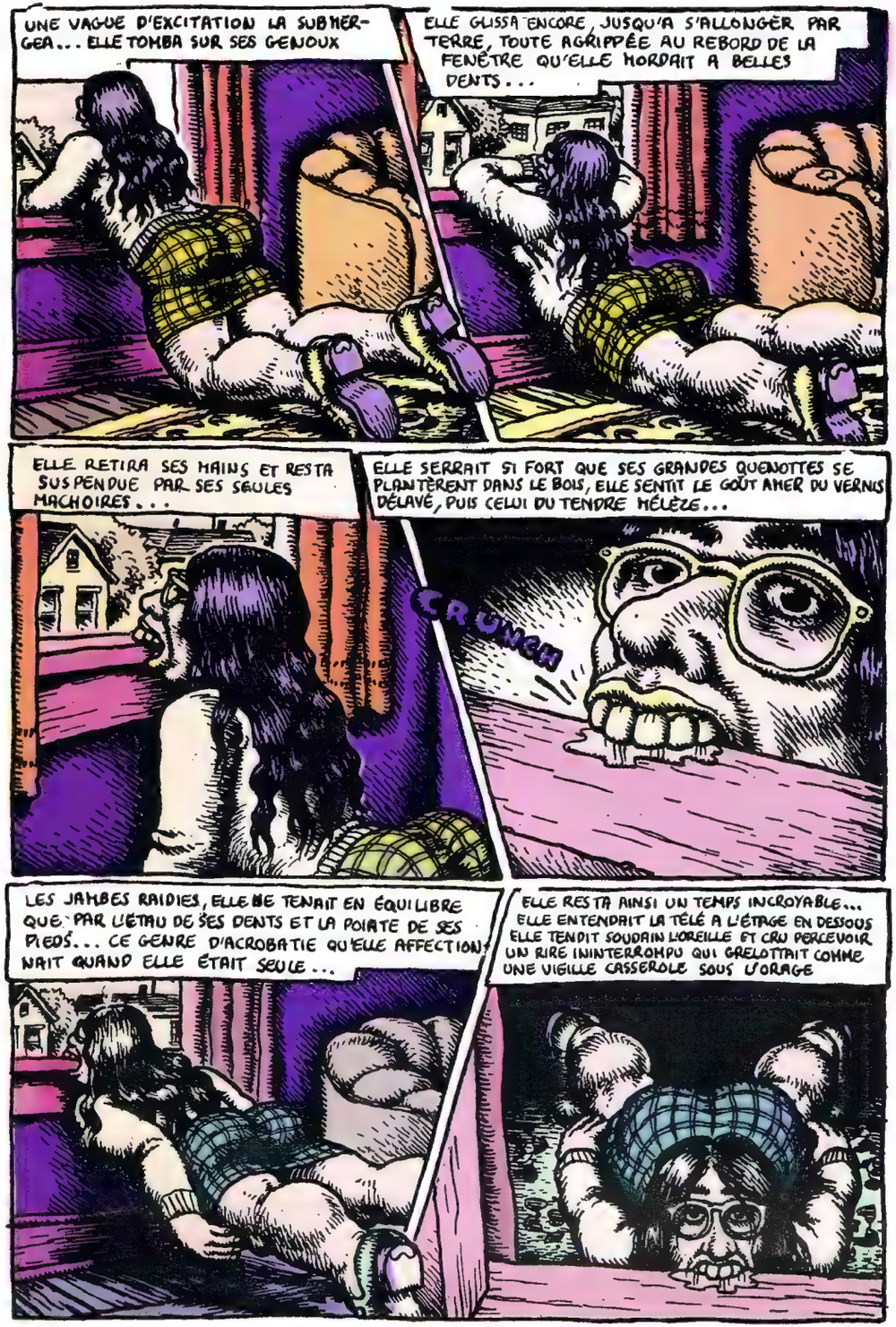
Contacts

HOMELETTE : Aimerais avoir renseignements sur l'objection de conscience. Ecrire vite chez moi. Latorre B., Villeneuve - 12.
T'AS RAISON : La déprime et la morbidité ne sont pas un aboutissement écrivez-moi si vous croyez en des relations plus saines. J'y crois. J.-F. Baty, 60 rue Galliéni, 78 - Houilles.
PROVINCIAL : Comédien, 23 ans montant Paris septembre, cherche amis (es) (F.H.A.R. compris) pouvant l'aider à vivre dans Asphalt jungle. J.-M. Gonzalez, 56 rue J.-Delpit, 33 - Bordeaux.
HELAS : Voudrais prendre contacts avec mecs et filles freaks de la région pour voir ce que l'on pourrait faire. Ecrire vite et nombx. R. Robion, 5 rue Pierre-Simon, 85 - Croix-de-Vie.
ARABE : Contacts, seul ds ce monde, ai peur, vite help, filles et frères, venez à mon secours, suis un « perdu ». Mais faut que je reste dans ce monde pour aider, alors aidez-moi à survivre. J.-M.-A. Belarbi, 351 rue Buignet, 77500 - Chelles.
M.L. FOETUS : Si désirez créer un mouvement de libération de l'enfant (M.L.E.), écrivez-nous, nous projetons des réunions dans toutes régions de France. J. Pilon, Gare de Neau, 53730 - Neau.
MONTEURS : Photograpge (sans domicile fixe) faisant light-show et audiovisuel, ch. technicien son (ayant sono si possible) pour montages audio-visuels et soirées light-show. C. Cayré, 6 rue Rolland, 33000 - Bordeaux.
ENSEMBLE : En ai marre, si vous vous emmerdez comme je m'emmerde, écrivez-moi, répondrai à tous. Voir même correspondance avec anars, hippies débiles, lecteurs Actuel. C. Boutemain, Tendon, 88460 - Docelles.
TROP TARD : G. et F. de la région de Lons-le-Saunier, écrivez-moi pour éch. point de vue et disques, vite je n'ai que 14 ans. D.-M. Anceau, Grusse/Vincelle, 39190 - Beaufort.
DU DOIGTE : Nana 45 berges, pas complètement con, désirant contacts humains, cherche GUS toubib, passionné de son boulot, pour secrétariat médical, sér. réf. exigées, KNOCK et Cie s'abstenir. A. Sigal, tél. 976-80-57.
BISEAU : Etud. ch. correspondant (e) pour discuter chimie-biologie, téléph. le soir 633-05-51, Chobaut.
BLABLA : Aimerais trouver mec pour parler problèmes actuels. Soucis liberté. Ecrivez-moi. Répondrai sur moment de cafard. G. Babich, 34 avenue de la Libération, 33700 - Mérignac.
CONTAMINE : fais mon service, m'emmerde toute la journée. Ecrivez-moi, ça me remontera le moral. Vive la quille. Bordel. G. Le-Vot, Station Pencran, 29208 - Landerneau.
BOUFFI : « La vraie révolution sera une révolution spirituelle », un étudiant de mai 68 dixit. Que ceux qui veulent la faire m'écrivent : Lambert A.-M., 18 rue de l'Est, 92100 - Boulogen-Billancourt.
FREUD : Paumé 29 ans, en cours de psychanalise, ch. autres paumés (es) pour faire psychothérapie de groupe expérimentale. P. Gaillard, chez Mme Nollier, 8 rue Richepanse, Paris-1er.
CREPE : Exilée de Bretagne ch. à rencontrer autres Bretons s'emmerdant à Paris pour parler de notre terre d'Armor. Ai 19 ans, adore Glenmor... Gauthier L., 28 rue de Plaisance, Paris-14e.
CULBUTEURS : F. triste mais adorant moto, aimerais correspondre avec G. de tous âges de tous pays pour échanger idées, cartes post., timb. P. Drouet, avenue du Général-de-Gaulle, 33 - Ludon-Médoc.
CUIRE ASSEZ : En vue perfectionnement ch. bouquins neufs ou occ. sur trav. artisanal du cuir. J. Bienvenu, Malberstr. 112 Saarbrücken 66, Allemagne.
FAIT MAIN : F. ch. autre F. pour vivre à la campagne. Artisanat envisagé. Attention ai 27 ans, mais ne crois pas que ce soit trop grave. S. Karolczyk, 15 rue Ronsard, 69100 - Villeurbanne.
LIBERE-TOI : Parents, communautés, m'intéressant à la psychanalyse et à l'éducation, rech. dessins, écrits, photos, bandes magnétiques d'enfants libérés de 0 à 15 ans et expérience d'enseignements marginaux. Me contacter avec renseignements nbx. Rép. assurée, frais payés. Rousel G., 3 rue Georgette-Agutte, 93 - Pré-St-Gervais.
LOCOMOTIVE : Tu fais des choses inter. ds la région (Brabant-Wallon-Est), veux faire bouger, ch. à faire qq. ch., veux renc. d'autres G., contacte ns, donnons aussi inf. études juridiques, médic., groupes de jeunes, etc. Infor-Jeunes Jodoigne, 5900 - Jodoigne, Belgique.
PROTOTYPE : Hippi solitaire ch. corr. en vue contacts vie com. esprit large, un peu mystique. J. Alexander, 28 rue de l'Hôtel-de-Ville, 60240 - Chaumont-en-Vexin.
EQUILIBRISTE : Idéaliste, paumée 18 ans ch. quelqu'un pour empêch. de sombrer tt à fait. A. Prigent, c/o Mlle Livet, rue Archange, 91 - Orsay.
FANTOMAS : Après 4 ans d'exerc. profession dite libérale, ô combien non satisfaisante, rech. activité plus intér., même passionnante, je suis des cours de dessins depuis 3 ans. P. Duchene, 76 r. Lemercier, Paris-17e.
OLE : 22 ans voudrais partager avec d'autres mon goût pour le cinéma, la poésie, musique, etc., aën communiquer, établir projets, agir... L. Domingo, Impasse Rançon, 75020 - Paris.
L'ESPOIR : Freak devenu bidasse pour quelques temps, ne prenant pas son pied ts les jours, aimerai prend. cont. avec d'autres freaks F. ou G. G. Hargat, Servant Hargat G., S.P. 69636 - F.F.A.
ZEN AI ASSEZ : Mec intuitif, prat. zen rech. contacts avec pers. prat. ZEN ou autres pratiques basées sur rech. spirit. profonde, philosophiens à la rigueur pour éch. idées... P. Duvivier, 41 rue des Jasmins, 78 - Voisin-le-Bretenneux.
FREAKS : Ch. à réunir et connaître groupe de gens de préférence dans la Région Ouest de Paris, aimant liberté, beauté, amour, nature, écrits de Freud et Reich. A. Lépine, 18 rue Berthelot, 92 - Puteaux.
CHERCHEUR : Ch. jeunes mecs, nanas, pour créer qq. chose à Nantes, ch. aussi corr. G. Gris, 52 rue du Calvaire de Grillaud, 44000 - Nantes.
HALALA : Si la vie vs a déçu (e) comme moi, si au contraire vs pouvez m'apprendre le bonheur, écrivez ou venez, rêveur, isolé. J. Laplace, 2 rue Racine, 27 - Evreux-la-Madeleine.
CELESTIN : Rech. cont. avec F. ou G. habitant Vichy, ayant idées pas ranci, seul, m'emmerde, vite, aime rech. dans la musique (Hendrix, Sun Ra), ai 16 ans. F.-F. Jouve, 4 passage de l'Opéra, 03 - Vichy.
LIVE : Avis à ts les « procolharumanes », j'aime P.H arum, qui m'aime me suive, écrire. J.C. Chaussade, 6 rue F.-Jacques, 24400 - Mussidan.
SEUL : J.H. 23 ans, rech. c. en vue amitié sincère, véritable, rencontres voyages, échnages. B. Lauga, 40 - Sort-en-Chalosse.
DROP AOUT : 19 ans, cause chgnt de milieu voudrais contacts avec nanas et gus pas cons. I'am extraverti. M. Aib, 32 rue A.-Hamla, Bologhine, Alger.
LUCIFER : « Je voudrais croire au dernier regard, à l'unique, à l'incommensurable, à celui qui ëge ds une damnation immédiate. » J. Léonard, rue F.-Chaumont, 90-4400 - Herstal (Liège) Belgique.
PROUVE-LE : Militaire, engagé (3 ans on m'a poussé) ch. freak (en suis un et veux le rester) G. et F. aimant le folk, poèmes, liberté, alors vous qui êtes heureux écrivez. L. Jeangeorges, S.P. 69622.
EPATANT : Si ton cœur débordant d'amour pleure au milieu de ta solitude passagère, médite sur le sourire éternel de la peur du désert. G. Lombardo, Poste restante, rue St-Romain, 75006 - Paris.
POUSSE : En vue semer merde (grosse) désire entrer cont. « Indiens-Rouges » à Nice. J.-L. Pietri, 4 av. Fighiera-Pasquier, 06 - Nice.
EXP. : Si tu t'inter. aux soucoupes vol. écris-moi. J. Amiero, 85 rue St-Dominique, Paris-17e.
CONTINUE : Je m'emmerde à l'armée, les F., les G. si vs êtes comme moi écrivez. J.-L. Berquier, escadron Gaimard, peloton Seillen, 77 - Sourdin.
AUX ARMES : Espoirs, ch. F. pour créer comm. troupe théât. et musique. M. Collo, 59 bis bd Murat, Paris-16e.
DIASPORA : Juif idéaliste, professeur par nécessitéé alimentaire, accessible à tous courants marginaux, ancien junkie, névrosé, accueille freaks de ts azimuts. P. Lantz, 24 rue Chopard, 25 - Besançon.
ISERE : J. F. 23 ans, symp. F.H.A.R., ch. amies rég. Marseille et connaître amies environs St-Hilaire-du-Touvet (Isère), j'y travaille dès octobre. M. Moiret, 23 bis bd Poméon, 13009 - Marseille.
EN AVANT : Peut assurer le contact entre les lecteurs isolés du Lot-et-Garonne qui veulent se regrouper ou mettre sur pied des activités. A.C.L., B.P. N° 179, 47000 - Agen.
ACTION : Désire rencontre G. et F. malheureux d'être intégrés au système, en vue de trouver ensemble solutions positives pour construire bonheur. Discussions puis action, Communauté ? Rendez-vous au 15 octobre pour nous battre et ne pas fuir. Françoise Gamanal, 27 rue des écoles, Paris-5e.
BOUM : Urgent, recherche duplicateur pour activités très marginales. Bons prix. Ecrire, Laurent Fourest, Les Virruis, 87 - St-Paul.
LEVY : Désire avoir contact avec personnes qui s'intéressent à l'ethnologie. David Hakoun, 5 avenue Jean-Jaurès, 92 - Colombes.
PYRECO : Demande renseignements sur existence mouvement écologie dans les Pyrénées-Atlantiques. Si oui, m'écrire : Pierre Chabalgoity, Charritte-de-Bas, 64130.

UNE NANA

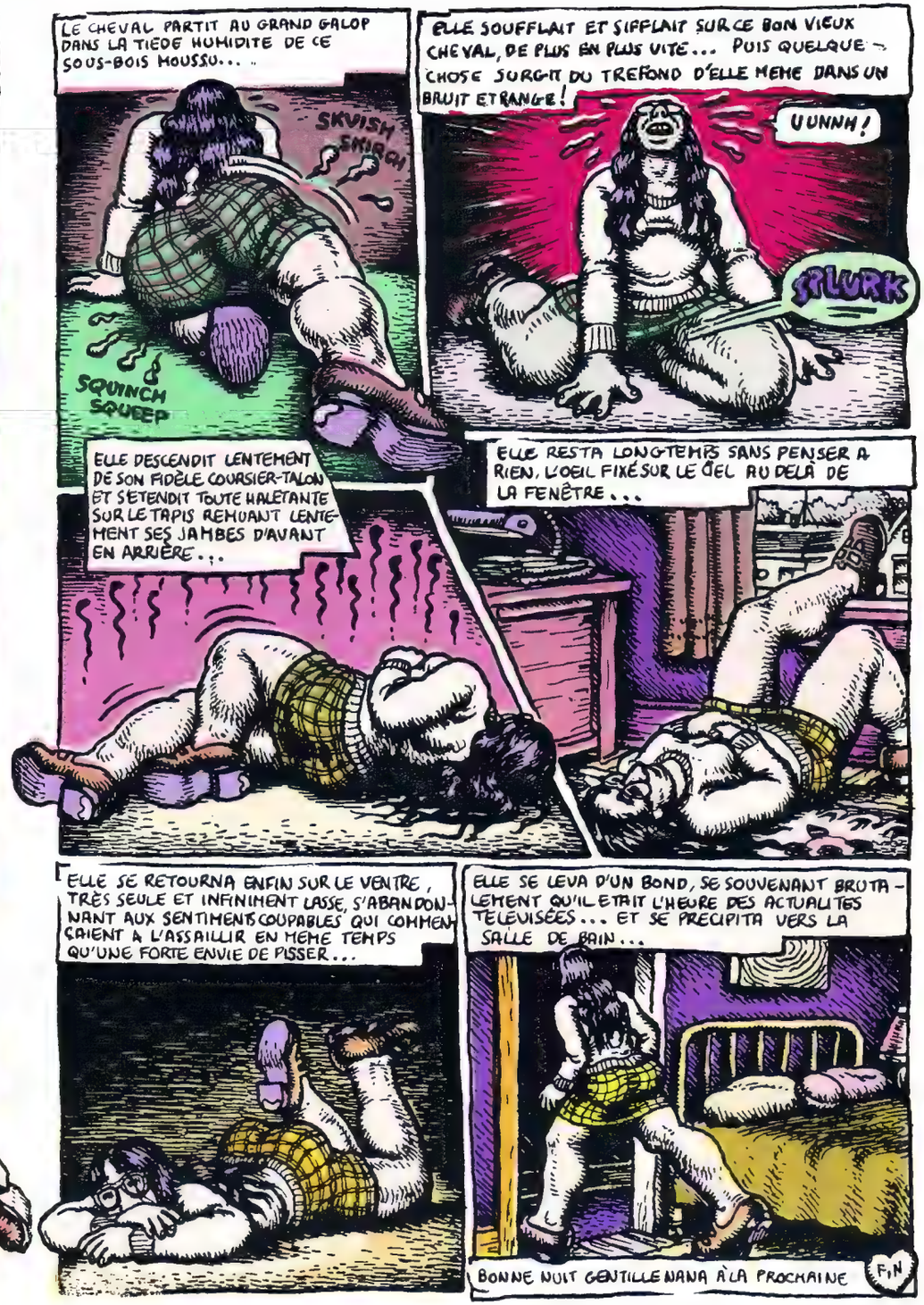

CETTE NANA LÀ UN JOUR SE MIT A SA FENÊTRE
LA TETE VIDE ET LA BOUCHE OUVERTE, ELLE REGARDAIT NULLE PART ET NE SONGEAIT A RIEN...
TOUT LE POIDS DE SON CORPS REPOSAIT SUR SA JAMBE DROITE, QUI GLISSAIT LENTEMENT SUR LE TAPIS...


SON MOLLET FUT BIENTOT SI TENDU QUE LE PIED SE FIT DOULOUREUX...
ELLE CHANGEA DONC DE JAMBE... LE PIED GAUCHE GLISSA A SON TOUR LENTEMENT SUR LE TAPIS...
CETTE NANA S'ANGOISSAIT: SUIS-JE LAIDE... UN GRAND NEZ, DES DENTS DE LAPIN, UN MENTON FUYANT, ET CI ET ÇA, ET QUI ET QUA...
ELLE PASSA UN DOIGT SUR SES GENCIVES, ET SONGEA QUE SON SOURIRE LES DÉCOUVRAIT PEUT-ÊTRE UN PEU TROP...
UN AGACEMENT... ELLE REVINT SUR SA JAMBE DROITE PUIS SUR LA GAUCHE, PUIS LA DROITE, LA GAUCHE...
CE FUT COMME UNE DANSE INVOLONTAIRE... UN TEMPS A GAUCHE, UN TEMPS A DROITE, A GAUCHE, A DROITE! UN TEMPS A GAUCHE, UN TEMPS A DROITE, A GAUCHE, A DROITE, A GAUCHE! ELLE SE DÉHANCHAIT MAINTENANT TELLE ZOUZOU LA TWISTEUSE, DANS UN MOUVEMENT SACCADÉ ET QUASI-SEXUEL...


UNE VAGUE D'EXCITATION LA SUBMERGEA... ELLE TOMBA SUR SES GENOUX
ELLE GLISSA ENCORE, JUSQU'A S'ALLONGER PAR TERRE, TOUTE AGRIPPÉE AU REBORD DE LA FENÊTRE QU'ELLE MORDAIT A BELLES DENTS...
ELLE RETIRA SES MAINS ET RESTA SUSPENDUE PAR SES SEULES MACHOIRES...
ELLE SERRAIT SI FORT QUE SES GRANDES QUENOTTES SE PLANTÈRENT DANS LE BOIS, ELLE SENTIT LE GOÛT AMER DU VERNIS DÉLAVÉ, PUIS CELUI DU TENDRE MÉLÈZE...
CRUNCH
LES JAMBES RAIDIES, ELLE NE TENAIT EN ÉQUILIBRE QUE PAR L'ÉTAU DE SES DENTS ET LA POINTE DE SES PIEDS... CE GENRE D'ACROBATIE QU'ELLE AFFECTIONNAIT QUAND ELLE ÉTAIT SEULE...
ELLE RESTA AINSI UN TEMPS INCROYABLE... ELLE ENTENDAIT LA TÉLÉ A L'ÉTAGE EN DESSOUS ELLE TENDIT SOUDAIN L'OREILLE ET CRU PERCEVOIR UN RIRE ININTERROMPU QUI GRELOTTAIT COMME UNE VIEILLE CASSEROLE SOUS L'ORAGE

ELLE ECOUTAIT TOUJOURS, SANS BIEN SAVOIR SI CE N'ETAIT PAS LA PURE IMAGINATION... UN RIRE... OU LES HOQUETS D'UNE 2CV QUI DEMARRE... SES JAMBES ETAIENT DOULOUREUSES, ET TREMBLAIENT SOUS L'EFFORT...
ELLE DUT FINALEMENT LACHER SA POSITION ET TOMBER A GENOUX TOUTE SUANTE ET COURBATUREE
SUR LE BORD DE LA FENÊTRE L'EMPREINTE DE SES DENTS ET UNE PETITE PLAQUE DE BAVE QUI GOUTTAIT JUSQU'AU PARQUET... ELLE SONGEA A DESCENDRE POUR REGARDER LA TÉLÉ...
ELLE ESSUYA SA BAVE AVEC LA MANCHE DE SON TRICOT...
PUIS ELLE FROTTA SON TRICOT CONTRE SA JUPE
ELLE ESSAYA DE SE REMEMORER LES PROGRAMMES DE TÉLÉ... SES MAINS S'EGARERENT SUR SES FESSES ET S'AGRIPPERENT AUX DEUX GLOBES BIEN FERMES
IL LUI REVINT BRUTALEMENT A L'ESPRIT LA DÉSAGRÉABLE IMPRESSION QU'ELLE AVAIT UN GROS CUL... CE GROS CUL ÉTAIT POUR ELLE UNE INTARISSABLE SOURCE D'ANXIÉTÉ...

ELLE CONTRACTA LES MUSCLES DE SES FESSES JUSQU'A LES RENDRE DURES COMME DU BOIS, ELLE LES MARTELA DE SES POINGS... CE QUI LA SOULAGEA UN PEU...
BOOF
THUD
SON PÈRE AVAIT L'HABITUDE DE L'APPELER "GROS CUL" ET IL TROUVAIT ÇA MARRANT... IL CRIAIT: "HÉ, GROS CUL! À LA VAISSELLE!" ET IL RIAIT! CE CUL ÉTAIT-IL SI GROS QUE ÇA? HUM! IL AVAIT TOUT DE MÊME UN BON GABARIT...
POURQUOI ÉTAIT-IL SI PROTUBÉRANT? PEUT-ÊTRE UNE DISGRÂCE CONGÉNITALE...
LA NANA S'APITOYAIT SUR SON PROPRE SORT... ELLE TOMBA LOURDEMENT SUR SES TALONS LE MENTON SUR LE REBORD DE LA FENETRE...
PENDANT CE COURT INSTANT, ELLE FIT ROULER SON CUL SUR SES TALONS, ET GLISSA PROGRESSIVEMENT UN DE SES PIEDS ENTRE SES FESSES...
PUIS ELLE ÉTENDIT SA JAMBE GAUCHE EN ARRIERE... SON PIED PENETRAIT PLUS AVANT DANS LA FENTE DE SON CUL
ELLE ENFOURCHAIT COMPLETEMENT LE TALON DE SA CHAUSSURE DANS UN COMMENCEMENT D'EXCITATION... ELLE REVA DE FOLLES CHEVAUCHEES... ELLE BONDISSAIT MAINTENANT SUR SON TALON DANS UNE CAVALCADE EFFRENEE COMME S'IL S'AGISSAIT D'UN FIER PALFROI... ELLE ÉTAIT TRES EXCITEE...


LE CHEVAL PARTIT AU GRAND GALOP DANS LA TIEDE HUMIDITE DE CE SOUS-BOIS MOUSSU...
SKVISH
SMIRCH
SQUINCH
SQUEEP
ELLE SOUFFLAIT ET SIFFLAIT SUR CE BON VIEUX CHEVAL, DE PLUS EN PLUS VITE... PUIS QUELQUE CHOSE SURGIT DU TREFOND D'ELLE MEME DANS UN BRUIT ETRANGE!
UUNNH!
SPLURK
ELLE DESCENDIT LENTEMENT DE SON FIDÈLE COURSIER-TALON ET S'ETENDIT TOUTE HALETANTE SUR LE TAPIS REMUANT LENTEMENT SES JAMBES D'AVANT EN ARRIÈRE...
ELLE RESTA LONGTEMPS SANS PENSER A RIEN, L'OEIL FIXÉ SUR LE CIEL AU DELÀ DE LA FENÊTRE...
ELLE SE RETOURNA ENFIN SUR LE VENTRE, TRÈS SEULE ET INFINIMENT LASSE, S'ABANDONNANT AUX SENTIMENTS COUPABLES QUI COMMENÇAIENT À L'ASSAILLIR EN MEME TEMPS QU'UNE FORTE ENVIE DE PISSER...
ELLE SE LEVA D'UN BOND, SE SOUVENANT BRUTALEMENT QU'IL ETAIT L'HEURE DES ACTUALITES TELEVISÉES... ET SE PRECIPITA VERS LA SALLE DE BAIN...
BONNE NUIT GENTILLE NANA À LA PROCHAINE
FIN

禅

禅

禅

Comme les cigarettes qui portent son nom, le bouddhisme Zen prend des allures d'escroquerie au snobisme : la bourgeoisie dans le coup s'y désoriente sans risques et dans la discipline, espérant y glaner un équilibre à l'image de son grand vide. Cela n'a rien à voir avec le Zen véritable, admirable méthode de ricanement sur la nullité de tous les systèmes codifiés.

« Inutile d'aller plus loin. Le monastère est fermé. » Et la route s'arrête au pied de l'accueillante pancarte, plantée en haut d'une colline de la garrigue californienne. Au bout du chemin, quinze kilomètres de cahots et de pierraille, la connaissance sereine. Tous les trois kilomètres, une autre pancarte : « Le monastère ne reçoit pas », ou « Il n'y a personne ». Au fond d'une vallée sèche et fauve, un petit jardin japonais, le monastère Zen de Tassajara, haut lieu du Zen japonais aux Etats-Unis. On pousse une barrière : elle grince. Il est midi. Personne. Trois bâtiments oblongs, une petite rivière très cool. Dans l'un des bâtiments, à travers une vitre poussiéreuse, une trentaine de boules de billard semblent flotter dans la pénombre : depuis trois heures les moines méditent, cherchant dans un miroir l'image de leur propre rien, sous la conduite de Suzuki Roshi. Midi, coup de gong, les moinillons sortent, bouches cousues, et c'est la ruée sur les pelles, pioches et rateaux. Une heure de jardinage intense avant d'avaler hâtivement un bol de soupe aux concombres. « Le travail manuel laisse l'exercice de la méditation libre », m'affirme un psychiatre new-yorkais, spécialiste dans le maniement de la truelle. Qu'en pense le portugais qui, pour le compte de l'EDF, creuse le trottoir comme un gruyère ? Des Etats-Unis en France, l'hallucino-zen se répand comme une flaque d'huile, opposant son immatérialité et ses loisirs forcenés au matérialisme occidental. La boule à zéro, les G.I. de Bouddha prennent racine devant l'image vide et ronde de leur nombril. A notre contact le Zen s'est dévoyé, le dépouillement devient vite intolérance envers ceux qui ne savent pas. Les Japonais qui arrivent en France se retrouvent adulés, comblés de présents et d'attention : la gouroumanie leur profite, et l'humour Zen tombe à la Trappe. Nous essayons, succintement, d'en rendre l'esprit originel, dévastateur et superbe, celui de Hui-Neng et de Lin-Tsi, dont les raccourcis vers la sagesse n'ont rien à voir avec la discipline obligatoire des brouets à la grimace et des coups de gong à heure fixe. Foin de pendules et de temps réglé.

L'œil malin et le sourire en tranche de melon, un moine pélerin s'approche du Maître et se prosterne jusqu'au sol. « Quelle est la grande idée du Bouddha ? », lui demande-t-il à brûle-pagne, le nez dans la poussière. Et le Maître, indigné, de lever son chasse-mouche, et le disciple de recevoir un coup sévère sur son occiput miroitant. Le malheureux chauve part comme un crabe, honteux, se noyer dans la foule. Il sent déjà pousser, douloureuse, une bosse ronde et rouge sur son crâne lisse comme un plan d'eau quand le Maître lui lance : « Ne prenez pas le Bouddha pour un aboutissement suprême, ce n'est qu'un trou de chiottes ! Et vos textes sacrés sont autant de liens ! Il n'y a pas de Bouddha, il n'y a pas de Lois, pas de pratiques à cultiver, pas de fruit à en éprouver. Que voulez-vous donc tant chercher après autrui ? Que vous manque-t-il ? Vous ne différez en rien du Bouddha et vous le cherchez au dehors ! »

Ainsi parlait Lin Tsi, en cette douce soirée du neuvième siècle, à ces inconscients porteurs de paradis qui venaient mendier la sagesse. Il leur expliqua, dans le vert langage des charretiers du Kiang Si, que rien n'est important sinon l'homme et l'homme dans le présent, sans ambition, sans idéal et sans peur. Dépasser le quotidien ? Il s'agit bien plutôt de le réaliser, sans comparaisons, sans connaissances, sans refuges. Résoudre nos problèmes ? Il s'agit de les dissoudre, de les détruire : ils n'existent que par ma volonté, par ma pensée. Quand on épingle un hanneton sur une planchette de liège, il meurt et se dessèche. Il en va de même pour la Vie : divisions, codes, analyses, tout conspire à sa perte. Nous la figeons pour mieux la saisir, mais que devient-elle, privée de son mouvement ? Elle n'est pas réductible à une somme de gestes, de mots, d'événements, de pensée et de couleurs, et il y participe mieux que nous, ce rat mort qui descend vers l'estuaire, sans pensée, le ventre à l'air et gorgé d'eau sale.

En 520, Bodhi-Dharma vint en Chine insuffler l'irrespect dans un bouddhisme scolastique, déjà menacé, et perverti. La philosophie de Bouddha ne s'embarrassait pourtant nullement de spéculations abstraites ni de textes : tout entière axée sur le mode pratique de libération de l'homme, elle se traduisait en un enseignement vivant et direct, sans croyance et sans dogme. L'apport de Bodhi-Dharma, sur lequel s'est greffé le Tao, est à l'origine du Ch'an. Ch'an, du mot sanscrit **dhyâna**, Zen en japonais, signifie concentration de l'esprit, introspection détachée de toute passion et de tout désir, béatitude impersonnelle, intuition de la vérité. Il propose des hypothèses et une expérience. Ni école ni religion, il insiste sur le fait que la compréhension doit supplanter la tradition : « C'est la compréhension qui est essentielle, il n'est pas nécessaire d'avoir recours à la multitude des textes » (Shen Hui). Mais le succès même du Ch'an le fit dévier de son cours : on finit par entrer dans ses monastères comme on entre à Oxford. Parvenu au Japon dès la fin du XII[e] siècle. Le Zen a plaqué une doctrine sur l'enseignement, donné un style formel à l'art de vivre, systématisé, figé une sagesse en tradition. On dirige la méditation, on lui assigne des postures, et le Maître rectifie de son bâton la pose de l'adepte qui, au bout d'une longue immobilité, fléchit sous la crampe. Le rituel est poussé jusqu'aux gestes les plus quotidiens, son application liée à une ligne de conduite rigoureuse. Il y a une façon de tenir son bol, de manger, de le reposer, mais le grand prêtre qui vous a reçu avec mille mondanités — cela s'est vu — passe devant vous sur un brancard, ivre mort, en chantant « Le p'tit vin blanc » avec l'accent de Tokyo. Ordinations, rites, hiérarchie, apprentissage d'une tradition et de ses techniques, le Zen est souvent devenu sa propre caricature, victime du besoin religieux et de cette sécurité qu'apporte toute croyance, si factice soit-elle. Néanmoins, le Zen est la forme de bouddhisme la moins répandue au Japon. Sa dégénérescence, dans certains monastères, est en contradiction avec ses convictions profondes. C'est surtout à l'étranger qu'on assimile abusivement la spiritualité japonaise au bouddhisme Zen.

Pour entrevoir le Ch'an, le Zen, l'européen doit laisser tomber tous préjugés comme une peau morte. Il n'y est pas disposé. Les uns y voient une thérapeutique, les autres une religion, ou une technique, une méthode, un savoir neuf. C'est là tenter de le régler sur nos propres aspirations, c'est lui demander d'être utile, l'asservir à nos objectifs. Le yoga s'ajoute à la gymnastique et le judo devient une défense contre les malandrins et les désaxés, à moins qu'il ne soit l'occasion d'une médaille aux Jeux Olympiques — comme la boxe et le vélo. L'Occident, amoureux des formes, les a plaqué vives sur ses concepts. Comme toujours, il confond le microscope et ce qu'il découvre. Rester des jours entiers à méditer, les jambes croisées est en soi chose vaine : « Que cherches-tu ainsi ? » demande Huaï-jang à l'un de ses disciples.

« Je veux devenir Bouddha. »

Le Maître ramasse un morceau de brique et le frotte énergiquement contre une pierre du chemin. Intrigué, l'autre se hasarde à interroger Huaï-jang sur cette étrange occupation.

« Je fais un miroir », répond Huaï-jang.

« Mais vous n'arriverez jamais à obtenir un miroir en frottant une brique contre cette pierre ! »

« Et toi, tu ne deviendras pas d'avantage Bouddha parce que tu restes tout le jour les jambes croisées à méditer pour devenir Bouddha. »

Mais en Occident, le Zen est pour bon nombre de gens une merveilleuse excuse, une caution irrationnelle, un argument que l'on oppose à un système de pensée qui ne satisfait plus. Dans un même temps, car il faut ne pas perdre pied et rester en terrain familier, sécurisant, on trouve un air Zen au grands marginaux de notre culture, Rimbaud, William Blake... on mêle allégrement dans une même pensée André Breton et son point imaginaire, Heidegger, Malraux, Léonard de Vinci et Hsu Yun ou Huang Po. Le Zen devient paravent, alibi social, l'adhésion au Zen devient « ou bien une révolte contre la culture et l'ordre social, ou bien une nouvelle forme de conformisme et de préjugé — car le Zen est pardessus tout une libération de l'esprit de la pensée conventionnelle, et c'est là chose très différente de la rébellion contre la convention ou l'adoption de conventions nouvelles » (Alan Watts).

Il y a quelques années, Bouddha souriait en mandala sur les tee-shirt, entre un Jésus clochard et un Che évangélique. A Los Angeles, on méditait entre deux cocktails, des professeurs s'interrogeaient gravement du haut de leur chaire sur la dissolution de leur moi dans les espaces intersidéraux. Révélé largement aux temps héroïques de la Beat Generation, on intégra hâtivement le Zen au phénomène Hippy. Un ancien professeur de Harvard, compagnon de la première heure de Tim Leary, troque son patronyme de Richard Alpert, pour celui de Baba Ram Dass. Il se laisse pousser une barbe de prophète et s'en va prêcher le psychédélisme, le lotus et le peyotl avec la confusion. Le « silence mental » des hallucinogènes et celui du Zen ne sont cependant pas de même nature : « Le grand vide bouddhiste et védantique est surtout le symbole d'une absence de valeurs familières que notre mental déformé accorde aux êtres et aux choses » (R. Linssen), et les substances psychédéliques peuvent, quand ils ne sont pas tout simplement une fuite commode au même titre que le gros rouge, faire tomber quelques masques, nous présenter tel objet, telle personne, telle situation sous un éclairage neuf ; donner à notre attention une qualité et une subtilité plus aiguë : et cela modifie notre comportement, car les valeurs établies ne s'en remettent pas. La distinction cesse, **mais provisoirement**, entre notre œil et ce sur quoi il se pose, et nous pressentons la non-dualité de l'univers. Mais ce n'est qu'une expérience dont on a vite épuisé les ressources.

Robert Linssen relate à ce propos dans l'un de ses livres **(Amour, Sexe et Spiritualité,** Le Courrier du Livre), une petite démonstration qui fait ma joie. Supposez deux moines zen coiffés d'électrodes. En face d'eux, de très sérieux neuropsychiatres de l'université de Tokyo. Dans un lotus confortable, les deux moines ralentissent leur respiration et rentrent en méditation. Les tracés que l'on relève sur l'électro-encéphalogramme prouvent que les deux sujets parviennent à réunir la sérénité du dormeur à la vigilance de l'homme éveillé : le cerveau est « littéralement pris en main, coordonné par une énergie spirituelle ». L'électro-encéphalogramme d'un sujet qui a absorbé des substances hallucinogènes présente au contraire un tracé complètement désynchronisé : à côté d'intuitions fortes il y a beaucoup de déchets, aucun contrôle mental réel.

Le Zen propose cet aboutissement, bien qu'il n'en soit pas la quête forcenée. Il peut se définir comme l'expérience immédiate, en dehors de tout cheminement intellectuel : aucune affirmation ne peut alors nous retenir prisonniers. Ainsi, les paradoxes du Zen ne vont pas chercher à élucider, mais à faire exploser. L'intelligence n'est pas attaquée, mais le fait que l'on puisse s'y accrocher. Notre seule angoisse serait donc de la poser en problème, et l'illusion qu'il nous manque quelque chose est un artifice de la pensée, qui s'égare, qui s'éparpille, qui survole et se fixe. Victime de nos sens, elle ne possède aucune assise immuable. Rassurante, elle cherche à rendre le monde compréhensible, logique, solide. Mais pour cela il faudrait qu'elle ne soit pas limitative, qu'elle puisse envisager les choses dans leur totalité.

Sa compréhension du monde se borne à un cumul de renseignements et de théories, mais « les gouttes de pluie ne feront pas monter le niveau de l'Océan » (Chang Chan-Hi). Quel est le musicologue qui se risquerait à isoler un son d'une symphonie pour étudier la symphonie ? Qui peut prétendre comprendre le mouvement de la mer en ne considérant qu'une vague ? Connaître n'est pas nommer, et l'on identifie bien souvent la chose au nom qu'on lui donne. « Mais que devient mon poing quand j'ouvre la main ? » demande ce fûté d'Alan Watts.

Banlieue Est, à trente kilomètres de Paris. J. travaille dans son potager, sous un grand chapeau de paille. « Je ne vous ennuie pas ? » dis-je, persuadé du contraire. « Mon cher ami, me répond-il avec une calme hilarité, je suis **inennuyable...** C'est ce qui fait mon charme ! » Il rit. Les tomates rient. Et les carottes. Et les mauvaises herbes. Et tout le jardin. Et moi.

J. pratique le Zen depuis trente ans et l'enseigne à qui vient à lui, clairement et simplement, expérimentalement pourrait-on dire, sans qu'il soit jamais question de convaincre le visiteur de se plier à un dogme ou à une mythologie surgie du fin fond de l'Orient et des âges. En 1963, dans un petit bois paisible, aujourd'hui grignoté par un lotissement aux allées tristes et mathématiques, J. a construit ce monastère. Bois, pierre, terre cuite, verre sont les seuls éléments de la construction des bâtiments : une salle de méditation, un réfectoire, trois cellules pour recevoir les pratiquants qui désirent rester quelques jours. Ce n'est pas une communauté plus qu'un ashram : on y rend visite à J. le week-end ou l'on y passe des périodes qui n'excèdent jamais dix jours. Les gens viennent étudier et pratiquer les enseignements tels que les donnent Mahayana, Ch'an et Zen. Mais quels gens ? J. répond.

« Deux sortes de gens. Les uns ont conçu que la vie phénoménale n'était pas satisfaisante. Ils veulent l'arrêter en pratiquant un zen qui est un art de ne plus vivre : ils veulent dès maintenant mettre fin au désir, à l'agressivité et à l'illusion. Les autres veulent simplement améliorer leurs conditions d'existence. L'enseignement zen se réalise ainsi en deux types d'Eveil : **principiel** — au lieu d'errer comme individu, on devient personne : le principe sonne à travers vous. Ce sont le judo, le karaté, l'aïkido, tous ces arts principiels qui viennent du japon. **Total** — le véritable Zen, le Ch'an, est un art de ne plus vivre. L'homme Zen complet ne veut plus ressentir, vivre phénoménalement. »

« Le Zen est malgré tout lié à des exercices, à une discipline... »

« Il n'y a aucun mode de vie particulier à prendre. Quand on devient bouddhiste on a des préceptes purement fonctionnels, liés à aucune convenance, aucun interdit. Ils servent seulement à trouver des états plus subtils. »

« Parmi les personnes qui viennent ici, avez-vous constaté une baisse de la moyenne d'âge ? »

« Les gens viennent ici de seize à soixante-dix ans... mais il y a une transformation, oui, c'est sidérant. Le plus extraordinaire, ce sont les jeunes qui viennent à cause de la drogue. Ils ont compris qu'il y avait autre chose que le monde phénoménal, et découvrent le Zen. Au bout d'un certain temps, disons six mois, ils vont commencer à entrer dans des états d'enthousiasme, de transport joyeux — en plus, ils vont acquérir la volonté, la mémoire, une meilleure respiration, une meilleure aise... Pendant le dernier sei-shin (en chinois cela veut dire « trouver son cœur », ce sont des périodes d'entraînement intensif, dix jours assez durs), je voyais un jeune garçon complètement effondré. Il est reparti transformé... C'est une belle aventure, mais il ne faut pas se leurrer, elle est très difficile à mener. L'Occident gâte tout en voulant toujours obtenir un résultat... Prenez le tir à l'arc, le kyudo... Il ne faut pas bander l'arc et tirer la flèche. Il faut que l'arc se bande ; c'est le principe, et non l'individu, qui va bander l'arc et tirer la flèche. Cela peut demander des années pour bander l'arc, et des annéees pour que la flèche parte... »

Lin-P.R.-Tro-Gnon.

IL se veut très « camp », fleure bon la fin du siècle et les parfums rares, piégés dans les velours moirés. Avec son troisième livre, La nuit des morts vivants, **Dashiell Hedayat, 25 ans, rouvre les malles de grand-père : Scott Fitzgerald retourne à la Coupole, les milliardaires décaties côtoient les défoncés et les marins hâlés, rencontre bizarre de la décadence et du muscle, avec — cela va de soi — une préférence pour la première. La vie d'aujourd'hui paraît souvent bien glauque aux zélotes du dandysme. Le grand style manque de niches et de clochetons, les mécènes sont en blues jeans, comment les reconnaître ? La littérature ne vaut rien, où est donc passé le bon vieux temps ?**

« Malcom Lowry, Cowper Powys, James Joyce, Oscar Wilde, voilà mes écrivains avec celui dont je tiens tout : Scott Fitzgerald. Je hais les Français : ils n'ont quasiment rien donné depuis Proust. Le Surréalisme est plus que surfait, il est faux. Quelques astres, Céline, Gilbert-Lecomte. Dix lignes de Le Clezio, non : vingt — ne soyons pas chiens... » Et puis évidemment, William Burroughs.

Dashiell Hedayat, qui porte aussi le nom de Melmoth, un gros soleil à l'annulaire, une démarche trapue, est un grand ricaneur. L'amertume, deux ans durant, l'a guetté de ses brusques paranoïas. Ses deux premiers livres Being **et** Le Bleu le Bleu **essouflaient le lecteur malgré des pages lardées d'éclairs, marquées d'une lourde empreinte par l'influence de Burroughs. Il vit dans l'indifférence de la critique une « conspiration du silence » et s'accrocha.**

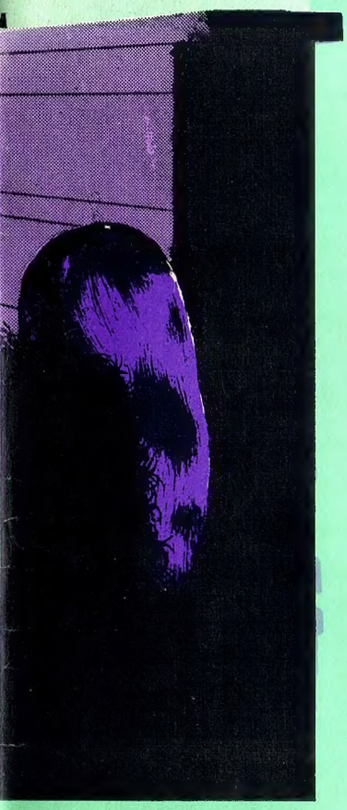
En tant que musicien guitariste et déclamateur, Dashiell Hedayat fréquentait aussi l'underground le plus profond. Son deuxième disque, « Obsolete », réalisé avec le Gong, est cependant l'un des seuls originaux jamais réalisés en France, utilisation subtile de la voix, du cri et du grognement, longues prosoppées du Gong, solos toujours remarquables de Didier Malherbe au saxophone électrique.

La politique, « l'immonde politique », était, elle aussi, l'occasion de grands énervements : « Entrer en politique, c'est la valider. Tant qu'on vit dans l'illusion politique on la nourrit, on la prolonge, on est le système, un peu comme l'accrochette à l'héroïne. Mai 68 fut un sale moment : j'ai cru à la révolution, j'ai joué ; mais le jeu était truqué. » L'Underground lui-même apparaît frelaté et décomposé : « Il existait à l'époque des caves de Greenwich Village ; il y a dix ans. Maintenant il se résume à des riens, une façon de porter les jeans ou d'introduire un solo de guitare... Un rêve qui ne doit surtout pas être réalisé... »

La musique seule garde un certain crédit : « Une nouvelle musique se prépare dans l'ombre. Pink Floyd, Soft Machine, ils finissent tous par piétiner. Les nouvelles formes seront neuves, en marquant les retrouvailles avec des disciplines anciennes comme l'Opéra. Quelques diamants l'illustrent déjà : le groupe Can en Allemagne, l'album de Lou Reed. Une autre musique naît dont Terry Riley. La Monte Young, le Velvet surtout ont été les éclaireurs. »

Le livre des morts vivants **s'articule sur trois cercles. Un jeune homme devient vampire, un trip comme un autre. Une double vie. Un troisième cercle : le grand délire baroque des mondains, de la décadence, des nostalgies d'Hollywood. Le tout mélé de**

« Nous sommes partis pour le Goncourt, à la rigueur le Renaudot... » Pourquoi pas ? Même s'il est dur de s'aligner aux côtés de l'élégante nullité d'un François-Marie Banier ou du labeur épais d'un Nourrissier. Dashiell Hedayat écrit mieux, et porte plus haut que les autres prétendants. Une raison suffisante pour passer à côté des médailles



références ésotériques : « L'orient est ici même. Les personnages de Fitzgerald, les rites des années trente révèlent le même cérémonial, le même désir d'ordre rituel que la cérémonie du thé ou celle de la mort chez les moines Japonais... »

Et Dashiell Hedayat continue sa trajectoire décorée, narcisse et irritante, avec au bout de la route l'image de Nietzsche, « le maître, l'antiphilosophe qui ose faire voisiner morale et recette de cuisine ». Chic, la culture encyclopédique, traducteur de Dylan, lecteur chez Bourgois, n'épargnant personne de ses contemporains de l'underground, sauf Claude Pelieu, un ami qui a de la santé et écrit avec vigueur et Mathieu Messager. « Les autres sont trop maladifs, morbides et nécrophages. » Solitaire, qui voudrait bien être magnifique. Comme tous les dandys, il présente bien. Dans le clair obscur du vocabulaire, est-ce un décor ou un monument ? « Et surtout, vraiment, je ne suis pas à la mode... et je ne la suis pas... » Voire. En tout cas pour une moitié, le livre des morts vivants éclate d'un sacré style. En voici un extrait.

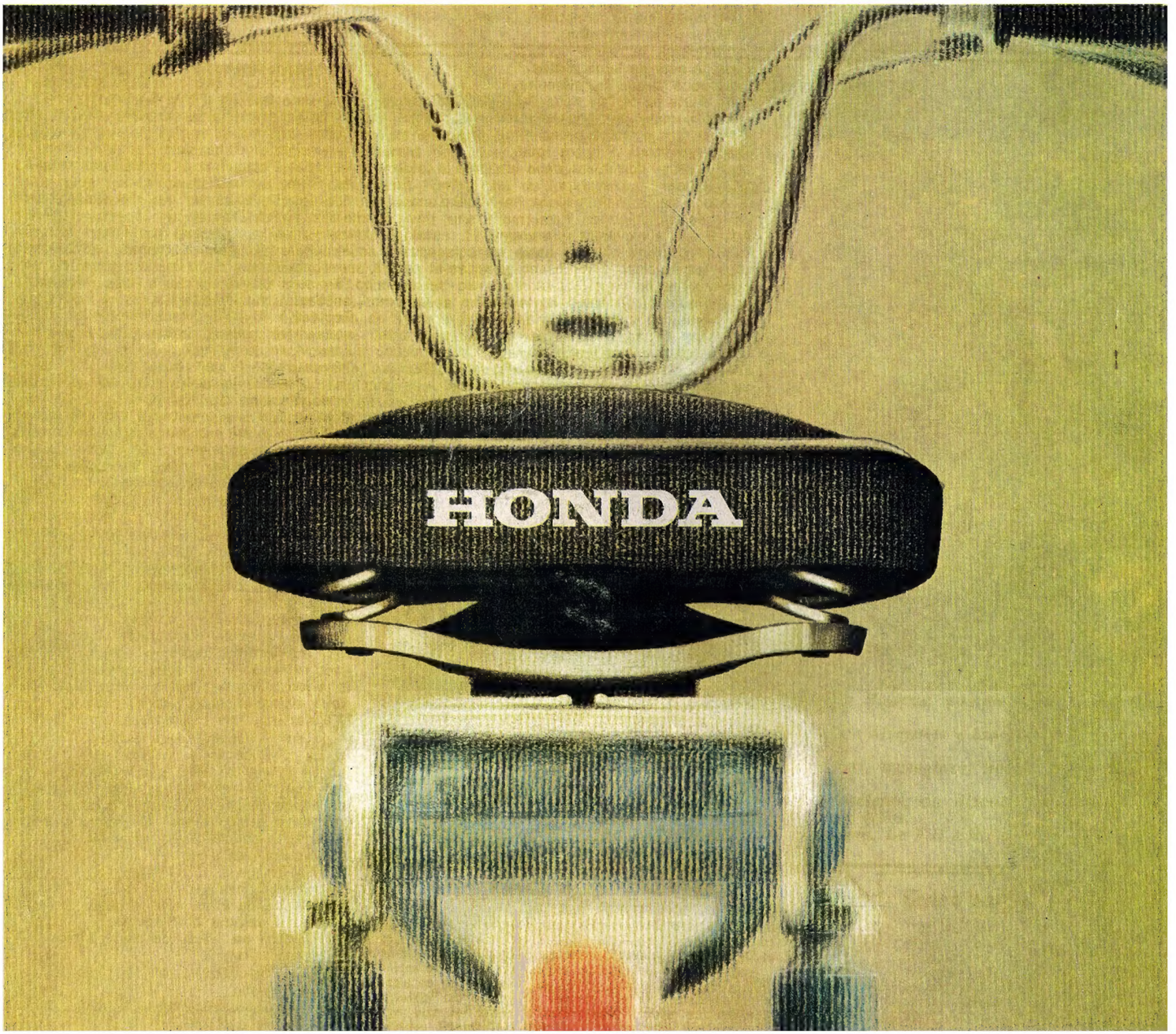
J.F.B.

C'est la porte aux bois sacrés.
Là vivaient les Celtes.
Ils avaient l'élégance des fantômes.
Ils savaient écrire, construire, prier,
mais ils n'en firent rien.
Ils adoraient le pouce.
C'est le seul de leurs cultes
dont nous ayons la mémoire.
Sans doute parce que nous avons été enfants
et que comme eux nous rêvons,
je veux dire de leurs rêves —
glissés en nous à notre insu.
Leus soldats dormaient dans les près ;
rituellement ils rêvaient,
le pouce de la main gauche en bouche.
Couchés en chien de fusil.
Au réveil ils n'avaient pas bougé,
leur main droite coincée entre les cuisses
sous les bourses chaudes et gluantes,
le sexe dressé vers le ciel
au moment où le soleil se levait,
ils recréaient la terre au matin,
pleins de l'énergie du rêve
ils lui donnaient le jour.
Ecoutez ; la nuit avait fait d'eux des Dieux.
La sainteté était de prolonger le rêve.
C'est aussi ce que voulurent les Nahuatls :
prolonger le rêve.
Je chante leur chant :

Il n'est pas vrai que nous soyons venus
sur cette terre pour y vivre
Nous sommes venus sur cette terre
Pour y dormir
Et y rêver

Le peyotl, le yage, la feuille de coca
les rendaient à leur vraie nature.
C'est la nuit qu'il faut aimer Dieu
— j'entends : s'aimer soi-même.
Et la nuit ils dansaient comme la mescaline
dansait en eux, les figures réglées
sur le mouvement des étoiles.
Au même pas que les Etrusques
descendant dans leur tombes,
y assister à toutes les réincarnations.
Montrant à leurs enfants ivres de sommeil
les sarcophages de leurs aïeux
et le mouvement géométrique
suivi par l'esprit de l'un à l'autre.
Là est abolie toute souffrance.
A vos yeux les morts renaissent :
Mother, Clarence, Zelda.
Vous êtes à chaque image réincarnés.
Par là vous avez échappé au cycle des
réincarnations. Plus vite tourne la roue
plus elle semble arrêtée.
Croyants que je regarde de haut,
bigots, écoutez-moi. (...)
C'est pourquoi je suis une star.
Avec tous mes semblables.
Brian et Lenny que j'invoque maintenant.
Parce que je suis moi-même,
tout en moi est emprunté. Ma démarche,
ma voix, mon maquillage, ma parure.
Tout est vieux, « déjà vu », parodié.
Satin des robes fourreaux d'anciennes stars.
Strass. Dessins délavés qu'on vit sur
des pauvres blancs il y a cinquante ans.
Blouson noir à étoile d'argent des early
« fifties » — blouson des voyous de cinéma,
porté, comme par eux, ouvert jusqu'à
la ceinture ceintrée qui, elle,
est serrée au plus près.
Au haut des bottes de cow-boys,
de faux cow-boys, démarche épuisée
de héros des canyons après un dur combat.
En scène, maquillage blafard de céruse —
dans la manière d'Yvette Guilbert.
Ma voix, très étudiée, détimbrée dans
les aigus comme était la voix de Garbo.
Ma voix qui tonne sous les voûtes
de San Marco quand je vous apostrophe.
Ecoutez.
Ecoutez-moi, Européens chétifs,
vieillards en quête d'une illusoire jeunesse,
corps exsangues d'Européens mortifiés
par deux-mille ans de soumission abjecte
à un Dieu dont la seule gloire fut d'avoir
souffert, et vous orientaux imbéciles
qui n'avez pas eu de cesse
que de charger vos frêles épaules
du fardeau des souffrances occidentales ;
l'égalitarisme, l'amour du prochain,
le culte de la personnalité,
écoutez ce que j'ai à vous dire encore,
même si à juste titre mes mots
vous font rire tant ils sont outrés,
empreints d'un symbolisme de pacotille,
d'une imagerie dérisoire, et dits, dits surtout,
du ton d'un Zarathoustra de carnaval :
sans que vous vous en doutiez
sans qu'un discours ait jamais été prononcé
— sinon celui-ci que vous n'écoutez pas —
sans que le sang même ait coulé,
les stars prennent le pouvoir.
Mother c'est pour que tu ne meures plus,
ni toi Zelda.
Vêtues et maquillées comme les morts
égyptiens — vous savez qu'aux yeux
des égyptiens chaque étoile dans le ciel
était l'âme d'un mort — les stars
sont dans les murs de vos villes.
J'imagine la momie de Clarence déroulant
les bandelettes de ruban magnétique
16 pistes de son dernier L.P. avec lequel
on l'avait mis en bière.
Ecoutez,
vous dites : « ce sont des faiseurs ».
Faux,
Truccati, dites-vous, maquillés,
les morts-vivants se penchent sur vos épaules
et sourient de pitié.
Comme je ris de vous.
Parce que je me suis fondu en toute chose,
parce que je suis vous tous,
je détiens tous les pouvoirs.
Par moi tout a été subverti et bouleversé.
En silence, calmement,
sans que le sang soit versé.
A la dernière image, mon image reflétée
dans les parois de verre du gratte-ciel,
je suis au sommet du Vampire State Building,
j'ai déployée ma grande cape noire
marquée de la svastika de l'éternel retour.
Je suis le maître du monde,
pendu à l'antenne miroitante par laquelle
tous mes ordres, tous mes désirs
sont retransmis à la terre entière,
tous les influx nerveux qui vous font
vous mouvoir, penser, dormir, aïmer.
M'aimer moi. Les hélicoptères de la police
— le corps spécial des aveugles —
et, lui seul, continue de lutter,
jamais il n'a été saisi par le doute
ses membres ne s'étant jamais regardé —
les hélicoptères de la police aveugle
tournoient autour de moi, les rotors effleurent
la terrasse comme pour la meuler,
entamer le peu d'espace
où mon image a pu s'accrocher.
L'air s'engouffrer dans ma cape
et je disparais à ma vue derrière
le pan de velours noir envolé.
Quand dans un fracas de glace brisée
tout s'est effondré.
Ecoutez. Ecoutez moi qui tombe,
Tombe, tombe.
Avec moi qui avais conquis le cosmos
tout pouvoir a disparu.
C'est que si je suis vous tous
vous êtes tous moi pareillement.
Chacun de vous est un monde
parce qu'il n'est que lui-même !
Le miroir est brisé,
vous avez appris à vous aimer.
Avec vous j'ai disparu pour renaître
du côté de l'amour,
l'amour de l'être comme l'amour de soi...
Là où tout s'est fondu
dans un même bonheur calme et opaque,
lysergique peut-être mescalin.
Là où sont les stars et les contemplatifs.
Les stars du faux, les stars trop maquillées,
qui parodient gestes, attitudes,
intonations, démarches et, comme moi,
lorsqu'ils prennent la parole, le style
immanquablement fin de siècle, épique
et sophistiqué, le style germanisant, pesant,
grotesque du discours des visionnaires
et des mystiques de bazar ; la bimbeloterie
d'images brillantes autant qu'idiotes
— pour qu'on les réalise —
que pratiquèrent les philosophes de l'énergie
et les charlatans soi-disant
témoins de l'au-delà.
Leurs phrases émaillées d'appels fervents
à l'auditoire, d'« écoutez » d'« écoutez-moi ».
Ecoutez,
Ecoutez moi qui tombe. »

D.H.



Ne vous laissez pas bluffer par la marque.

Ce n'est pas parce qu'on fabrique de belles motos, qu'on en vend plus de deux millions par an ou qu'on est champion de France des courses d'endurance, qu'on a le droit de vous faire avaler n'importe quoi.

Par exemple un Amigo.

Même quand il y a Honda gravé sur la selle.

Parce que l'Amigo, ce n'est pas une moto. C'est un cyclomoteur.

Même s'il est équipé d'un moteur 4 temps... comme tous les Honda.

Même s'il fonctionne à l'essence. Ou au super. Parce que c'est encore moins cher que le mélange. Et que le moteur reste propre. Pas d'huile qui brûle dans le cylindre. Pas de calamine. Jamais d'ennui au démarrage. Même l'hiver.

Maintenant, si vous tenez vraiment à acheter un Amigo, sachez encore deux choses. L'Amigo a trois freins (devinez quel est le troisième, quand on a un moteur 4 temps) et il se conduit sans aucun permis.

Il suffit d'avoir quatorze ans. Ou plus. Ou beaucoup plus.

HONDA

20, rue Pierre Curie 93-Bagnolet - 287.49.29